|  |
| --- |
| Walter Kolbenhoff [1908-1993]  Journaliste et romancier allemand  (2000)  LES SOUS-HOMMES  *Adaptation française et présentation de* Thierry FERAL  Collection “Civilisations et politique”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html>

Courriel : [pierre.patenaude@gmail.com](mailto:pierre.patenaude@gmail.com)

à partir de :

Walter KOLBENHOFF

**LES SOUS-HOMMES. ROMAN.**

Adaptation française et présentation de Thierry FERAL. Paris : Les Éditions L’Harmattan, 2000, 237 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Boite_aux_lettres_clair Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)

Directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui” chez L’Harmattan.

Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Directeur de la collection “Civilisations et politique”.

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection “Civilisations et politique” pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d’obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

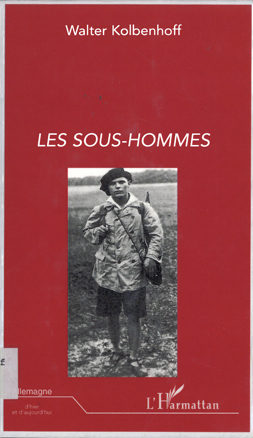
Édition numérique réalisée le 30 novembre 2019, revue et mise à jour le 8 août 2020 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Walter Kolbenhoff [1908-1993]

Journaliste et romancier allemand

LES SOUS-HOMMES



Adaptation française et présentation de Thierry FERAL. Paris : Les Éditions L’Harmattan, 2000, 237 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

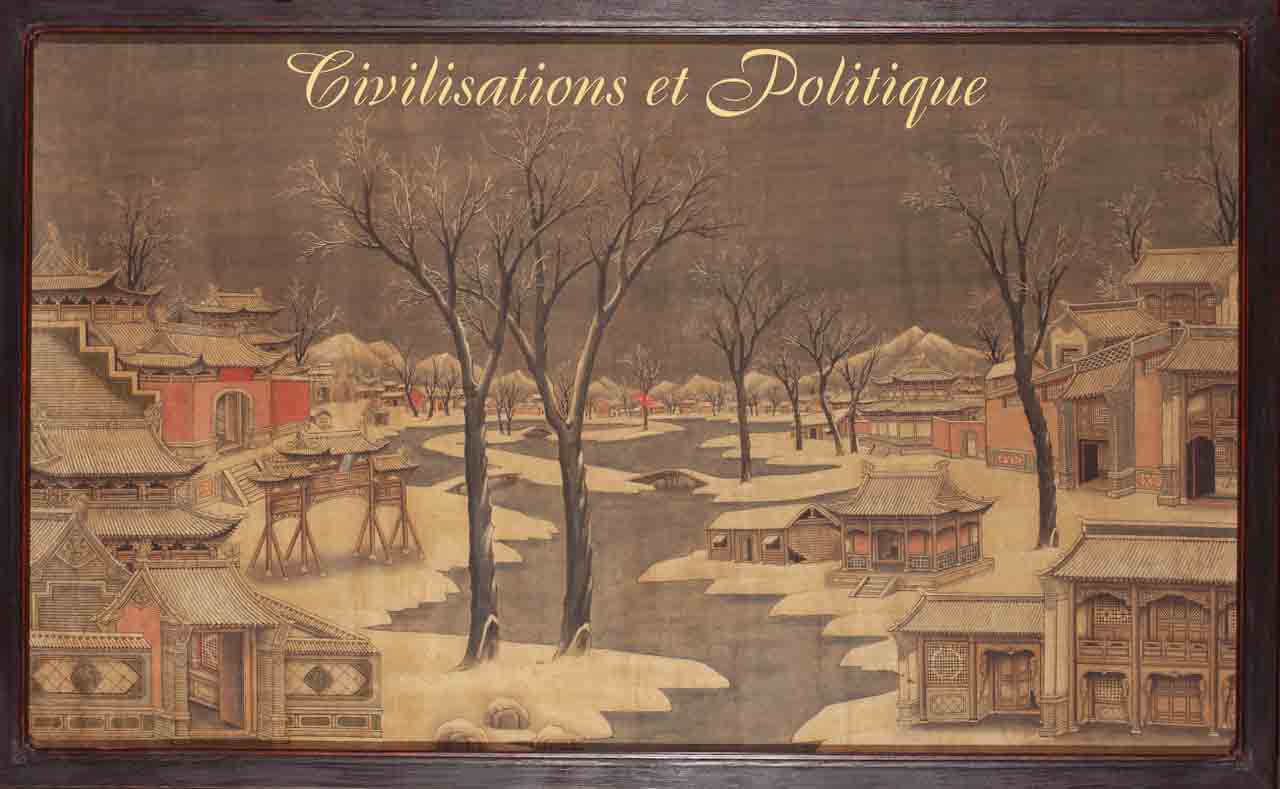
Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès

Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**LES SOUS-HOMMES**

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce roman de Walter Kolbenhoff (1908-1993), un futur membre du célèbre Groupe 47, date de 1933. Il a été rédigé en quelques semaines sous l'impulsion de Wilhelm Reich et publié au Danemark où le tout jeune auteur, à peine vingt-cinq ans, avait fui le régime national-socialiste. De trame autobiographique, basée sur une technique narrative délibérément provocatrice, il s'inscrit par son propos très particulier (les SDF et le milieu) à contre-courant de la littérature antifasciste conventionnelle et préfigure par bien des aspects le roman existentialiste.

Élevé dans la misère d'une cité ouvrière berlinoise, brisé par la vie, ne sachant à quelles valeurs se raccrocher, le héros, un marginal du nom de Charlie, nous promène avec un redoutable cynisme à travers une Allemagne où, dans la foulée de la désillusion de la République de Weimar, l'arrivée de Hitler au pouvoir ne laisse à l'individu d’autre choix que de se soumettre ou de disparaître.

En fait, par-delà son propos toujours d'une troublante actualité, le roman de Walter Kolbenhoff est un vibrant appel à l'engagement de chacun pour la dignité de tous et pour qu'enfin sans exclusive - selon l'heureuse formule de Veza Canetti – « l’Homme marche debout, la marque sublime de son âme gravée sur le front ».

Illustration de couverture : *Walter Kolbenhoff (190b-1993) durant ses années de vagabondage. Propriété de Madame Isolde Kolbenhoff.*

***Collection Allemagne d’hier et d’aujourd’hui****dirigée par Thierry Feral*

L’Histoire de l’Allemagne, bien qu’indissociable de celle de la France et de l’Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette nouvelle collection est d’en rendre compte.

Constituée de volumes réduits et facilement abordables pour un large public, elle est néanmoins le fruit de travaux de chercheurs d’horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l’avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

**Déjà parus**

Thierry FERAL, *Justice et nazisme*, 1997.

Thierry FERAL, *Le national-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, 1998.

Thierry FERAL, Henri BRUNSW1C, Anne HENRY, *Médecine et nazisme*, 1998.

Thierry FERAL, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, 1999.

Élise JULIEN, *Les rapports franco-allemands à Berlin, 1945-1961*, 1999.

François LABBÉ, *Anarcharsis Cloots. Le Prussien francophile*, 1999.

Christoph-Martin WIELAND, *Les Abdéritains* (traduction de Jean DEMÉLIER), 2000.

Herma BOUVIER, Claude GERAUD, *Napola. Les écoles d'élites du troisième Reich*, 2000.

Doris BENSIMON, Adolph DONATH, *Parcours d'un intellectuel juif germanophone*, 2000.

Christiane KOHSER-SPOHN, *Mouvement étudiant et critique du fascisme en Allemagne dans les années soixante*, 2000.

Friedrich SPEE VON LANGENFELD, *Allemagne 1631 : un confesseur de sorcières parle. Cautio criminalis* (traduction et présentation d’Olivier MAUREL), 2000.

Daniel COHEN, *Lettre à une amie allemande*, 2000.

Pierre MASSET, *Les rapports du judaïsme et du christianisme. L'étoile de la rédemption de Franz Rosenzweig*, 2000.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[1]

Walter KOLBENHOFF

Les sous-hommes

Roman

*Adaptation française et présentation de*

Thierry FERAL

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique

75005 Paris

FRANCE

L'Harmattan Inc.

55, rue Saint-Jacques

Montréal (Qc)

CANADA

H2Y 1K9

L’Harmattan Hongrie

Hargita u. 3

1026 Budapest

HONGRIE

L’Harmattan Italia

Via Bava, 37

10214 Torino

ITALIE

[2]

Z

© 1933 Trobris Verlag, Kopenhagen

© 1979 Verlag Europäische Ideen & Verlag Klaus Guhl, Berlin

© L'Harmattan, 2000  
(Première édition française)

ISBN : 2-7384-9711-X

[3]

Àla mémoire de mes très regrettés amis Gerhard Ostrowski grâce auquel j'ai découvert ce texte de Kolbenhoff et Jean-Michel Palmier qui m'avait vivement incité à en réaliser une adaptation pour le public français.

En hommage à Madame Isolde Kolbenhoff pour son aide si chaleureuse.

À Carole Jallot qui a bien voulu superviser le manuscrit et dont l'assistance m'est toujours si précieuse.

[4]

[5]

Thierry FERAL enseigne à Clermont-Ferrand Spécialiste de l’histoire allemande du XXe siècle, et plus spécifiquement du national-socialisme, il a notamment publié :

*Regards sur la poésie nationale-socialiste*, Devès/Edisud diff, 1982.

*La Suisse au temps du nazisme*, Devès/Edisud diff., 1982.

*Nazisme et psychanalyse*, P U, 1987.

*Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du Troisième Reich*, Tarmeye, 1990.

*Le défi de la mémoire. Réflexions autour du nazisme*, Tarmeye, 1991.

La psychanalyse sous le Troisième Reich, in *Allemagne d’aujourd’hui*, 134/1995, et *Forensic*. *Revue de psychiatrie légale*, 10/1995.

Un système médicalisé de liquidation des êtres humains, in H. Brunswic, M. Pierson, *Médecins, médecine et société*. Nathan, 1995.

L'éthique, seul rempart véritable contre la paranoïa étatique. À propos de la médecine nazie, in *Psychiatrie française*, 4/1996.

Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem, in *Kultur-Mosaik*, Ellipses, 1997.

*Justice et nazisme,* L'Harmattan, 1997.

[*Le national-socialisme : vocabulaire et chronologie*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Nazisme_en_dates/Nazisme_en_dates.html), L’Harmattan, 1998.

*Médecine et nazisme*, L'Harmattan, 1998.

*Le national-socialisme. Approche didactique*, Ellipses, 1999.

*Culture et dégénérescence en Allemagne*, L'Harmattan, 1999.

[6]

[235]

**LES SOUS-HOMMES**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#sous_hommes_couverture)

[Avant-propos](#sous_hommes_avant_propos) (T. Feral) [7]

[***Les sous-hommes***](#sous_hommes) (W. Kolbenhoff) [15]

[1](#sous_hommes_1). [17]

[2](#sous_hommes_2). [23]

[3](#sous_hommes_3). [29]

[4](#sous_hommes_4). [37]

[5](#sous_hommes_5). [45]

[6](#sous_hommes_6). [57]

[7](#sous_hommes_7). [71]

[8](#sous_hommes_8). [83]

[9](#sous_hommes_9). [89]

[10](#sous_hommes_10). [97]

[11](#sous_hommes_11). [105]

[12](#sous_hommes_12). [115]

[13](#sous_hommes_13). [121]

[14](#sous_hommes_14). [129]

[15](#sous_hommes_15). [135]

[16](#sous_hommes_16). [149]

[17](#sous_hommes_17). [161]

[18](#sous_hommes_18). [175]

[19](#sous_hommes_19). [197]

[20](#sous_hommes_20). [201]

[Annexes](#sous_hommes_annexes) [211]

\* "[Sans Wilhelm Reich, jamais ce livre n’aurait été écrit"](#sous_hommes_annexes_1) (W. Kolbenhoff) [213]

\* [Repères biographiques](#sous_hommes_annexes_2) [219]

\* [Notes sur l’actualité de l’ouvrage](#sous_hommes_annexes_3) (T. Feral) [221]

\* [Bibliographie sommaire](#sous_hommes_annexes_4) [227]

\* [Iconographie](#sous_hommes_annexes_5) [229]

[236]

[7]

**LES SOUS-HOMMES**

AVANT-PROPOS

Par Thierry FERAL

[Retour à la table des matières](#tdm)

Exhumé en 1979 par l'éditeur berlinois Klaus Guhl et non réédité depuis, le roman *Les sous-hommes (Untermenschen)* de Walter Kolbenhoff (20.5.1908- 29.6.1993) avait paru initialement en 1933 au Trobris–Verlag fondé à Copenhague par le psychanalyste communiste allemand en exil Wilhelm Reich. Aussitôt doublé d'une adaptation en danois *(Fordi vi vil leve)* par Ib Guldberg et George Wulff aux éditions Klaehrs, ce texte captivant, où l'on retrouve tant stylistiquement que thématiquement l'influence de la *Nouvelle Objectivité,* est l'un des tout premiers ouvrages antihitlériens publiés par un écrivain allemand émigré.

Totalement oublié ("Vom Winde verweht", selon l'expression de W.M.K. Pfeiler in *German literature in exile*, Lincoln, 1957, p. 8), y compris par la plupart des [8] spécialistes (seul M. Durzak le mentionne dans sa *Deutsche Exilliteratur,* Stuttgart, 1973, p. 552), et cela alors même que "la réintégration dans la culture allemande de l'héritage de ceux qui, en 1933, choisirent l'exil ou y furent contraints [pouvait sembler] un fait acquis" (J.M. Palmier, in *L'Art dégénéré,* Paris, Bergoin, 1992, p. 7), il se pourrait bien que ce livre fascinant ait été en fait victime de son propos très particulier (les SDF et le milieu) qui le démarque *a priori* de l'esthétique antifasciste conventionnelle telle que codifiée par Adam Scharrer (*Les taupes,* 1933), Anna Seghers (*Mis à prix,* 1933), Lion Feuchtwanger (*La fratrie Oppenheim,* 1933), Willi Bredel (*L’épreuve,* 1935), Friedrich Wolf (*Docteur Mamlock,* 1935), Jan Petersen (*Notre rue,* 1936), Bertolt Brecht (*Grand' peur et misère du troisième Reich,* 1938), ou encore Hans Habe (*Quand bien même seraient-ils mille à mourir,* 1943).

Ayant eu la chance, à la fin des années quatre-vingt, de m'en voir offrir un exemplaire original par un vieux communiste juif berlinois fixé en France et qui avait collaboré à Paris aux activités de la "Bibliothèque allemande des livres brûlés" (cf. A. Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil,* Munich, DTV, 1983, pp. 257 sq.) avant de rallier la Résistance, sa lecture m'avait enthousiasmé dès les premières lignes : "Encore une heure avant que le patron ne nous expédie dans la porcherie qui nous sert de dortoir. La pièce où nous somnolons, braillons, nous lamentons sur notre sort, pue les effluves de centaines de dégénérés. L'odeur de sueur et d'infortune se mêle à la grisaille de la tabagie et stagne indolemment dans l'atmosphère. Au travers de l'opacité, un plafonnier circulaire jaunâtre aux allures de pleine lune par temps de brouillard jette une clarté blafarde."

[9]

D'emblée le ton est donné ; la tragédie des laissés-pour-compte est en marche avec sa jeunesse dévoyée, ses enseignants obtus, ses alcooliques bafoués, ses curés moralisateurs, ses putains généreuses, ses politiciens véreux, et en filigrane la mise en branle de la politique de régénération raciale du *Führer* afin de nettoyer le *Reich* de ses "asociaux" et dont nul n'ignore désormais comment elle évoluera (stérilisation, euthanasie, extermination en camp de concentration).

On sait que, parallèlement aux grandes figures de l'histoire allemande (cf. E. Leiser, *Deutschland erwache,* Reinbek, RoRoRo, 1978), la propagande nazie n’hésitait pas à ériger un culte officiel à de petites gens – tant contemporains (héros du travail, mères de famille nombreuse) que du passé – pour peu qu'ils entrent dans le schéma de "création de valeurs nationales et de productivisme de la race aryenne" tel que défini par Hitler dans *Mein Kampf* et dans de nombreux discours. A cet égard, le cas de Peter Henlein, obscur artisan de Nuremberg qui aurait au XVIe siècle inventé la montre de poche, est célèbre : Hans Dominik lui consacrera un roman (*Das ewige Herz,* W. Limpert-Verlag, Berlin), Veit Harlan un film *(Das Nürnberger Ei*)*,* et la poste un timbre.

En optant dans *Les sous-hommes* pour une présentation des improductifs, Walter Kolbenhoff se pose donc délibérément en antagoniste, non seulement du régime hitlérien lui-même et des forces politiques qui lui ont permis d'accéder au pouvoir (thème classique de la littérature antinazie), mais plus profondément encore de son essence basée sur une modélisation dictatoriale de la société conduisant inéluctablement à l'éradication de tous ceux qui pour des motifs divers sont inaptes à s'y soumettre [10] (cf. B. Massin, "La science nazie et l'extermination des marginaux", *L'Histoire* 217/1998, pp. 52-59).

Ainsi anticipe-t-il dès 1933 sur ce que la recherche ne nous révélera que fort tardivement, à savoir que la modernité secrète un bio-sociologisme sans cesse à l'affût d'une thérapeutique sociale susceptible de happer dans sa machine infernale les plus fragiles et les plus défavorisés dès lors que les circonstances sont favorables.

Ce qui immédiatement frappe dans le récit de Kolbenhoff – de trame à l'évidence autobiographique –, c'est l'authenticité : l'auteur sait de quoi il parle car il a été "l’un des leurs" (édit, orig., p. 219), l’un de ces "vagabonds" [qui] "le soir envahissant] les villes comme des nuées de sauterelles pour [se] concentrer dans les asiles et auberges de nuit" (ibid., p. 54).

De son vrai nom Walter Hoffmann, il a vu le jour en 1908 dans un quartier populaire de la capitale du Reich. Il y a connu la rigueur et les sévères privations de l'hiver 1916, les grandes grèves et les manifestations qui dominent l'année 1917, l'espoir de la révolution de Novembre 1918 qui marque la fin de la guerre et l'abdication de Guillaume II. Bien qu'il n'ait eu que onze ans à l'époque de l'insurrection spartakiste, il a été profondément choqué par l'assassinat de K. Liebknecht et R. Luxemburg sur ordre du ministre social-démocrate des Armées, "le chien sanguinaire" Gustav Noske. En mars 1920, lors du putsch d'extrême droite Kapp-Lüttwitz, il voit pour la première fois la croix gammée que les corps francs ont peinte sur leurs casques d'acier et comprend aussitôt qu’il s'agit là du "symbole de la haine absolue". Mais il ne se fait pas non plus d'illusions sur le gouvernement républicain qui, pendant la disette de 1921, fait tirer sur ceux qui vont la nuit marauder quelques pommes de terre dans la campagne [11] avoisinante. Sa mère ayant cinq enfants, Walter, bien que brillant élève, se voit précocement contraint par son père de travailler en usine. Dégoûté par l'exploitation et les mutilations de tout ordre que le pouvoir économique inflige impunément aux ouvriers grâce au soutien actif des dirigeants de Weimar et à l'accord tacite du syndicat majoritaire, la toute puissante ADGB socialiste, il opte dès sa dix-septième année pour une existence marginale. Se situant délibérément hors de la société et contre elle, rejetant toute autorité et toute contrainte, rêvant d'évasion (influence de Jack London et B. Traven), il entreprend de sillonner l'Allemagne, l'Europe, l’Afrique du Nord et le Proche-Orient. Beatnik avant la lettre, il pense trouver avec "la route" – trente ans avant la *beat génération* américaine des Allen Ginsberg *(Howl* / 1956) et Jack Kerouac *(On the road* / 1957) – un moyen d’échapper au carcan d’une civilisation occidentale méprisante de la dimension et de la valeur humaines afin de renouer, par le biais d'une vaste communion entre "déclassés", avec une fraternité exaltante et consolatrice. Assurant sa subsistance par de petits boulots et plus généralement en faisant la manche comme musicien de rue, sa soif de sauvagerie originelle le propulse fréquemment dans la délinquance.

En 1930, prenant soudainement conscience de la vacuité de cette "révolte sans cause", il adhère au Parti communiste et entame une carrière journalistique comme collaborateur à divers organes de la presse ouvrière marxiste. Si ses reportages connaissent une notoriété nettement moindre que ceux du "journaliste rouge" Egon Erwin Kisch, son aîné de plus de vingt ans, futur maître à penser de Günter Wallraff *(Tête de Turc)* – et voué lui aussi par les sphères littéraires officielles à "un demi-siècle de purgatoire" (cf. C. Dumas, *Allemagne d'aujourd'hui* [12] 147/1999, pp. 142-148) –, ils lui attirent néanmoins l'amitié de Wilhelm Reich ainsi que les faveurs de tout un lectorat de la gauche libertaire : mêlant en effet intimement subversion culturelle et contestation politique, ils préfigurent cet "ethos esthétique" cher à H. Marcuse, et qui deviendra le credo de "la nouvelle gauche" des années soixante.

il

Partant, on comprendra que les nazis aient pu mettre sa tête à prix. Au lendemain de l'incendie du *Reichstag* (27-28 février 1933), Kolbenhoff réussit à rejoindre Amsterdam. Après un bref séjour en prison (cf. p. 213), il est expulsé pour le Danemark où il fréquente B. Brecht, J.R. Becher, et surtout W. Reich, qui achève tout juste sa *Psychologie de masse du fascisme.* Exclu du PC à la publication des *Sous- hommes,* il s'engage néanmoins en 1942 sur sa sollicitation dans la *Wehrmacht* afin d'y créer une cellule militaire de résistance. Lors de la retraite de Monte Cassino en 1944, il est fait prisonnier par les Américains, lesquels, reconnaissant ses qualités journalistiques, lui confieront au lendemain de la guerre un poste de rédacteur à la *Neue Zeitung*, organe de presse "pour la population allemande" créé à Munich en octobre 1945 dans les locaux du *Völkischer Beobachter* par le gouvernement militaire US (cf. D. Herbet, *Die Neue Zeitung*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1997). S'étant lié, au cours de ses deux années d’internement aux USA, avec H.W. Richter et A. Andersch, on le retrouvera également tout logiquement parmi les premiers membres du "Groupe 47" *(Von unserm Fleisch und Blut,* Fischer, 1947 ; *Heimkehr m die Fremde*, ibid., 1949).

Gageons que le lecteur français ne sera pas insensible à ce premier écrit injustement méconnu, en dépit de tout ce qu’il pourrait avoir idéologiquement de choquant. Il constitue – au sens où l'entendait Robert Musil dans son [13] essai de 1911 sur "L'inconvenant et la pathologie dans l'art" lorsqu'il affirmait que "toute perversité peut être représentée" (in *Essays und Reden,* Reinbek, Rowohlt, p. 982) – une subtile dénonciation de l'indignité d'un système qui, par sa force rhétorique et sa faculté d'adaptation historique – le nazisme ayant été un de ces moments - ne cesse d'exercer ses ravages et refuse à ceux qu'il a totalement brisés tout simplement le droit de vivre alors qu'ils ne demandent justement que cela.

Servi par une langue et un rythme envoûtants, le roman *Les sous-hommes* de Walter Kolbenhoff reste en ce tournant de siècle d'une actualité cinglante : il nous fournit tout à fait opportunément la preuve magistrale, comme l'a écrit Alfred Döblin en conclusion de son *Berlin Alexanderplatz* (1929), que "le monde n'est pas fait en sucre" et qu'il s'y passe sans cesse des choses susceptibles d'entraîner l'humanité au pire.

**13**

[14]

[15]

Walter KOLBENHOFF

**LES SOUS-HOMMES**

[Retour à la table des matières](#tdm)

[16]

[17]

**LES SOUS-HOMMES**

1.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Encore une heure avant que le patron ne nous expédie dans la porcherie qui nous sert de dortoir. La pièce où nous somnolons, braillons, nous lamentons sur notre sort, pue les effluves de centaines de dégénérés. L'odeur de sueur et d'infortune se mêle à la grisaille de la tabagie et stagne indolemment dans l'atmosphère. Au travers de l'opacité, un plafonnier circulaire jaunâtre aux allures de pleine lune par temps de brouillard jette une clarté blafarde.

"Mon jeune ami, me dit la vieille cloche à côté de moi, ne riez pas. C'est tout d'un coup la fin du monde, l'heure du Jugement dernier, et qu'est-ce que vous faites ? Est-ce que vous connaissez quelqu'un dans l'histoire de l'humanité qui comme Josué a su tout prévoir ? Il n'existe rien qu'il n'ait pressenti. Il y a trois millénaires, il décrivait déjà les automobiles, les aéroplanes, la radiodiffusion..."

[18]

Je glisse avec lassitude : "Est-ce qu'il a aussi annoncé le programme diffusé aujourd'hui par Radio-Allemagne ?"

"... et le tramway. Vous n'avez qu'à lire la Bible."

Il est là, assis près de moi. Sa longue barbe est faite de poils gris, roux et blancs. Son crâne est rongé par la teigne. Il chlingue la crasse. Il est là à me débiter de sa bouche édentée des balivernes à propos de Josué qui, il y a de ça trois mille ans, aurait déjà marmotté au sujet des lignes à haute tension. Je me lève, lui tape sur l'épaule d'où se dégage un nuage de poussière ocre, et lui lance fraternellement : "Il est temps pour ; toi de rejoindre ton Josué, vieux père Noël ! Bonne chance au Ciel !" Et je le plaque.

Comme toujours, l'auberge est pleine à craquer. Je passe par-dessus des bancs et des jambes. Je piétine des chaussettes russes purulentes, écrase des bottes militaires, et finis par rejoindre le couloir. "Charlie, m'appelle un type avec lequel j'ai un jour dormi dans les catacombes de Rome et qui avait partagé son pain avec moi, Charlie, le café servi au comptoir est absolument dégueulasse, mais je suis quand même d'accord pour que tu m'en paies une tasse." Je le reconnais immédiatement. Du reste, comment ne pas le reconnaître avec sa jaquette bizarre qui semble remonter à la guerre de libération contre l'occupant napoléonien. Et toujours cette barbe rousse de plusieurs jours. "C'est toi, Peter ?" Signe approbatif de la tête. "Viens, mon pote, aujourd'hui je suis riche, on va essayer de se l'ingurgiter, ce café."

Au-dessus du comptoir, une pancarte : "Venez à moi, vous les affamés, je vous nourrirai". À vrai dire, c'est une invite du bon Dieu empruntée aux Saintes Écritures et légèrement modifiée que le patron dans sa piété a fait sienne sans trop y réfléchir. Juste en dessous, l'écriteau : [19] "Pain, saucisses, café – Interdiction de cracher par terre. L'aubergiste". Et encore : "L'honnête homme pense à lui en dernier" – "Entrée interdite aux porteurs de vermine".

Nous commandons un café, un infâme jus de chaussettes. Peter s'en plaint au patron qui ne relève pas. En homme raffiné, il ne daigne pas converser avec le premier venu. Que deviendrait l'humanité si l'on perdait les bons usages et abolissait les différences ? On ne s'y retrouverait plus. Est-ce que vous vous imaginez le PDG s'entretenant avec ses ouvriers, le mari avec son épouse, l'instituteur avec ses élèves ? C'en serait fini de toute autorité ! Donc, c'est le droit absolu du patron de répondre par le dédain aux remarques grossières de Peter sur la qualité du café.

La vie est vraiment étrange. Si je n'avais pas rencontré Peter, nous ne serions pas allés au comptoir. Et si le café n'était pas si ignoble, Peter n'aurait jamais entamé son palabre sur l'écœurant blasphème des patrons de toutes les auberges de par le monde qui osent métamorphoser un breuvage divin en une immonde eau de vaisselle. Je connais bien son boniment mélancolique et affligé. Il ne va pas tarder à raconter la période heureuse où, gaucho au Brésil, il buvait du café authentique : jusqu'à quarante tasses par jour. Qu'il reste seul avec sa logorrhée masochiste, lui qui maintenant s'accuse de sa voix de stentor d'être le roi des imbéciles pour avoir un jour commis la folie de partir du Brésil. J'entends encore le patron quitter son piédestal pour l'approuver avec enthousiasme et me plonge dans la gazette catholique.

Oui, la vie est étrange, fantastiquement étrange. Est-il abusif de le proclamer dès lors que me plongeant dans un journal de quelques jours, au beau milieu de la crasse et de la puanteur d'un asile pour sans-abri, je tombe justement [20] sur une manchette annonçant que mes deux meilleurs amis ont été condamnés pour meurtre, et avec circonstances atténuantes, à dix années de réclusion ?

……………

Le patron enferme son pain, ses cigarettes, ses saucisses et ses marmites dans la cuisine, puis il hurle par-dessus son comptoir : "On ferme ! Direction les puciers, et que ça saute !" Docile comme le bétail que l'on mène à la trique, nous nous levons et défilons à la queue leu leu devant lui. Sans nous adresser un mot, il relève nos papiers, des cartes d'invalidité et des livrets de travail couverts de taches graisseuses. Puis nous passons le deuxième poste de contrôle. Un vagabond en odeur de sainteté vérifie que nous n'ayons pas de poux. Et nous voilà enfin dans nos châlits.

"Les Allemands ne comprendront jamais rien au café, s'insurge Peter. Le café doit être mis dans un sachet-filtre que l'on arrose d'eau bouillante ..."

Je l'interromps : "Tu m'emmerdes avec ton café !"

"Monsieur est de méchante humeur, déclare le sectateur de Josué à Peter. Voilà bien les mécréants." Il s'extrait de ses trois caleçons et les attache au montant du lit. "Mais le bon Dieu voit tout. Il voit son irréligion et lui apportera la lumière. La fin du monde approche et nous nous retrouverons tous hurlant de terreur et claquant des dents devant le Tribunal suprême."

Peter lui demande poliment : "Dis-moi un peu, vieux singe, pourquoi est-ce que tu attaches tes caleçons si la fin du monde est proche ? Tu as peur qu'on te pique ces guenilles puantes ? Qu'est-ce que ça peut te foutre de comparaître devant le tribunal suprême avec ou sans tes caleçons ?"

[21]

Ils gémissent, éructent, puent. Il y en a un qui pleure tout fort et ça s'éternise. Il prend une botte par la figure et la ferme, du moins momentanément. Par contre, les deux qui chuchotent là-bas dans le coin, on ne les fera pas taire.

Et moi de ruminer... Dix années... Dix années... Dix années ... Cent-vingt mois... Trois mille six cents jours... Pauvre Paul, pauvre Kalle, ils vous ont eus et vous n'êtes pas prêts d'en sortir ! Désormais ce n'est plus l'éducation surveillée ni la détention pour mineurs. Vous êtes en réclusion, des réclusionnaires !

21

[22]

[23]

**LES SOUS-HOMMES**

2.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Durant toute notre jeunesse on nous éduque à être des reclus du système. Mais en la matière, mes deux copains auront été particulièrement gâtés. Cela fait vingt-trois ans qu'on ne cesse de les éduquer, et lorsqu'ils reviendront de leurs dix années de réclusion, ils feront partie de l'élite des truands. Je suppose que leur éducation sera alors achevée. Cette éducation qui, pour Paul, commença à neuf ans par une longue nuit où il fut conduit à observer les jeux sexuels de son père avec une étrangère, alors que sa mère se tenait coite dans le lit. Et l'éducation de Kalle qui, alors que son instituteur lui sifflait : "Ainsi tu veux devenir soldat ?", tout en lui plantant une épingle dans le derrière pour tester son courage, avait bondi en hurlant comme un animal martyrisé et lui avait écrasé la gueule à coups de galoches. Ça remonte à quand ? Toujours est-il qu'aujourd'hui, sur [24]

l'Alexanderplatz, tous deux ont fait la connaissance d'un Américain et lui ont proposé de le balader dans les environs de Berlin. Sur les rives du Müggelsee, ils lui ont soutiré son portefeuille, et comme il se rebiffait, ils lui ont défoncé le crâne. Ainsi va la vie. Ils ont agi comme ils avaient appris à agir durant toute leur existence. La seule loi que nous respections, c'est celle que nous nous sommes donnée. Les autres, celles qu'on nous impose, se sont faites sans nous. Par contre ceux qui les ont forgées avaient le ventre plein.

Tous deux sont encore jeunes et on les a enfermés. Combien de fois ont-ils déjà été enfermés dans leur courte vie ? Nous vivons comme des rats dans des caves obscures, harcelés par la faim. Les rats ont-ils des lois ? Les rats ont-ils une morale ? Nous mordons autour de nous, nous sommes égoïstes, nous vivons de ruse et de cruauté, mais nous ne voulons être rien d'autre que ce que nous sommes, car tout le reste est mensonge.

L'éducation surveillée fut une telle réussite qu'à dix-sept ans ils purent devenir de bons cambrioleurs. Mais la touche finale, l'initiation suprême, c'est en prison qu'ils la reçurent. Les directeurs d'établissements de détention, les pasteurs, les enseignants ont de quoi être satisfaits. À tout seigneur tout honneur. Jamais ils n'auraient supprimé l'Américain s'ils n'étaient pas passés par l'école des pères spirituels et autres directeurs de conscience. Et ils ne pourront jamais plus se débarrasser d'eux. Ces messieurs ne les lâcheront plus et mettront tout en œuvre pour leur montrer le droit chemin. Mais c'est quoi au fait, le droit chemin ? Comment peut-on parler de chemin là où il n'y a aucun chemin ?

…………………..

Rendez-vous à cinq heures. À l'heure pile nous descendons la rue. En tête, Paul et Kalle, les deux [25] inséparables. Des haillons miteux flottent sur les corps décharnés. Les yeux fiévreux étincellent sur les visages purulents. Nous sommes tous pareils dans notre rue. Nous sommes des enfants, des enfants de la misère des taudis, avec une guerre et une révolution derrière nous. La rue est sombre, les gaziers sont en grève. Nous nous en réjouissons, tels des malfaiteurs expérimentés. Nous nous dispersons un peu pour ne pas attirer l'attention. Notre chef ne va pas tarder.

Me voilà sur mon châlit à l'asile des sans-abri, tandis que Kalle et Paul se recroquevillent sur leur paillasse de réclusionnaire. Il n'est pas impossible que nous pensions tous trois à la même chose : où donc ont bien pu passer notre chef, et les quatre autres de notre bande ? Où passent-ils cette nuit ? Dans quel type de lit, sur quelle paillasse, dans quelle ville ? Où êtes-vous, frères d'infortune, qu'a-t-on fait de vous ? Où êtes-vous cachés, rongés par le cafard ? Vaste est le monde : des centaines de milliers de villes, des millions de paillasses, des milliards de prisons. Que font présentement vos mains ? Êtes-vous enchaînés ou caressez-vous de chaudes poitrines féminines ? Mettez-vous votre poing dans quelque figure ou buvez-vous des verres de schnaps ? Mais en cette nuit de souffrance, où l'on n'entend que des soupirs et des jurons sortis des rêves, mes questions restent sans réponses.

…………………..

Le chef vient de nous rejoindre en catimini. Il traverse l'obscurité tel un dieu. Il ignore la peur. Il s'est déjà battu avec de vrais hommes. Semblable au fauve en arrêt dans la jungle, il prépare ses griffes. Sur sa tête flamboie la touffe de ses cheveux roux. Il n'éprouve aucune humiliation à porter une chemise découpée par sa grand-mère dans une garniture de lit à zébrures bleues et rouges. Personne n'ose [26] rire. Personne ne se moque de ses bottes de soldat ni de son pantalon rapiécé, trop long et trop large. Dans sa poche, il a un couteau et une pipe. À son gré, il entraîne une fille par la main dans la seule pièce qu'il occupe avec sa grand-mère : "Tire-toi un peu, mémé !" Elle prend son reprisage et va attendre sagement dans la cour. Puis sans un mot, il fait sortir la fille et reste allongé des heures sur la paillasse, les yeux grands ouverts. Dès que la vieille entre timidement dans la turne, il s'en va.

"À mon coup de sifflet", nous dit le chef. Nous approuvons de la tête. Tous les sept, nous nous glissons jusqu'à la boutique du coin où notre ennemi juré, cette saloperie de Wolff, est en train de mettre en pot une livre de confiture. La lueur vacillante d'une bougie de stéarine éclaire son visage. Une petite fille pose un peu d'argent près de la caisse. Elles sont là, les corbeilles de pommes et de poires, sur le trottoir, au pied de la vitrine. Les passants sont pressés. Ils ne prêtent aucune attention aux gamins qui se trouvent à proximité. Qui a du temps pour ça ? Coup de sifflet du chef. Nous traversons la chaussée en courant et nous nous jetons sur les corbeilles. Cette charogne de Wolff nous a vus, il veut nous arrêter. Il cherche à se saisir de Paul et de Kalle qui, avec des hurlements d'indiens, renversent les corbeilles et piétinent les fruits. Mais le chef lui balance une grosse pomme sur la cafetière et il titube. Nous avons rempli nos poches et nos chemises, mais Paul et Kalle, la haine au ventre, poursuivent leur gigue entre les panières. Ils voudraient tout pulvériser, la boutique, le monde. Coup de sifflet du chef. Retraite obéissante. Jurant et larmoyant, Wolff nous menace du poing. Kalle se retourne et lui tire un bras d'honneur...

Nous nous sommes réfugiés dans un petit bois en piteux état, comme rongé par les xylophages. Le sol fangeux est [27] jonché de boîtes de conserves et de toutes sortes de détritus. Nous sommes repus de fruits et fumons des cigarettes. Le chef tire sur sa pipe. Dans l'obscurité, on ne distingue plus que des silhouettes confuses et deux petits points brillants sur les visages. Dans le ciel, la lune est pleine et menaçante. Elle disparaît derrière un nuage gigantesque et nous ne voyons plus que quelques étoiles par les rares échancrures.

"On devrait essayer un grand coup, dit l'un de nous. Un vrai truc, avec du jambon et du beurre ..."

Et moi de renchérir avec délectation : "Et des harengs fumés. Je sais où on en trouve. "Chacun se met à divaguer. L'un rêve d'œufs à la coque, l'autre de saucisses.

Et soudain se manifeste l'étrange, l'incompréhensible. Kalle saute sur ses jambes et se met à hurler. Comme ça, sans explication, il se met à hurler et à s'agiter comme un possédé. Il crie, il braille, tourne sur lui-même. Nous sommes accroupis autour de lui et lentement, insidieusement, la contagion se manifeste. Et nous voilà tous debout, déchirant la nuit de nos hurlements perçants. Kalle arrache ses habits. Nous l'imitons, nous dépouillant de nos écœurantes guenilles. Nos corps d'enfants faméliques sont entièrement dénudés. "Tous des chiens", crie Kalle dans la nuit. "Allez vous faire foutre, bande de salopards ! Monsieur Grossmann, vous êtes une merde ! Oui, Monsieur le Professeur, vous êtes un énorme dégueulasse !"

La lune menaçante apparaît durant un court instant par une échancrure du nuage. Le visage de Kalle n'est plus qu'une masse de chair tuméfiée. Il tremble, il ne peut plus crier. Son pauvre petit visage dégouline de larmes et de sueur.

"Regardez-nous tous, s'époumone Paul, on est à poil !"

**27**

[28]

Et nous sentons au fond de nous la douce volupté du tourment qui tenaille notre misérable jeunesse en révolte. L'ai-je jamais de nouveau éprouvée, cette douleur voluptueuse du déshabillage nocturne ? Quelle immense solitude et déréliction que la nôtre ! Qu'y a-t-il de plus lamentable qu'un être humain consumé du désir de vivre ?

Mais malgré notre tristesse, il nous faut bien nous résoudre à réintégrer la ville.

C'était une révolte, la révolte de petits paquets de haillons purulents et victimes de l'oppression. Certes elle était lâche et manquait d'éclat romantique. Mais c'est le privilège de l'homme d’être lâche et le romantisme est une illusion.

Aujourd'hui, la révolte de Kalle et de Paul se solde par la camisole.

[29]

**LES SOUS-HOMMES**

3.

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Grossmann !", glapit celui qui le lendemain monte la garde à la porte de notre classe. Et nous nous précipitons à nos places. Chaque jour, cinq fois la même tension. Pour chaque heure de cours, une nouvelle sentinelle. Nous nous jetons derrière nos pupitres et nous mettons à couvert. En entrant, il ne nous regarde pas, se contentant de grogner un "B'jour" auquel nous répondons en chœur : "Bon-jour, Mon-sieur Gross-mann !"

L'araignée sur l'estrade fait glisser des yeux diaprés et binoclés sur ces victimes. Il est le César, le Dieu de notre pauvre jeunesse sans joie et tourmentée, il est le cauchemar qui nous hante éternellement comme une malédiction à laquelle le destin nous aurait voués. Son nom : Monsieur Grossmann ; un concept qui nous fait lâchement frémir dès qu'il est lâché. Il y a dix mille ans, les [30] hommes rampaient avec la même terreur et la même couardise aux pieds d'une idole au regard cruel, ne prononçant son nom qu'avec effroi, toujours prêts à subir le fouet de sa haine farouche, à supporter la torture du knout de sa vengeance diabolique dès qu'ils avaient omis de le rassasier, lui l'insatiable, de leurs sacrifices. L'araignée nous observe en ricanant et, comme en état d'hypnose, nos visages se déforment irrésistiblement en une expression inhumaine et railleuse. Nous avons toujours mauvaise conscience. Il ne se passe pas un jour que nous n'ayons volé, rossé, détroussé, détruit. L'araignée le sait. Bras séculier du courroux de la féroce divinité, Grossmann nous enfonce dans notre médiocrité, dans notre crasse, dans notre impuissance.

"Monsieur Wolff est encore une fois venu me voir pour me rapporter la monstruosité d'un vol à l'étalage perpétré par certains élèves en dépit de mes sanctions réitérées. Non contents de ce délit, ces gredins ont commis le sacrilège de renverser tout son stock de fruits sur le trottoir et de le piétiner..."

Son débit est calme, il ne manifeste aucun emportement, aucune colère. Nous sentons bien qu'il ne se sent nullement concerné par Wolff et ses pommes, qu'il le déteste, qu'il déteste tout ce qui vit autour de lui et en particulier l'école, qu'il est totalement indifférent aux autres, mais qu'il jouit du pouvoir qui lui est donné de nous harceler, de nous accabler, nous vermines humaines. Il nous couvre d'un regard étrangement distant. Les verres de son lorgnon jettent des éclairs, ses oreilles sont décollées de son crâne anguleux de paysan. À peine remue-t-il les lèvres pour parler. Ses poings puissants sont immobiles sur le bureau. Seul le bras droit se soulève épisodiquement pour aller gratter la brosse grisonnante de son crâne. Nous n'avons [31] jamais osé le fixer dans les yeux et ignorons la couleur de son iris. Nous nous contentons de suivre les lignes marquées de son énorme bouche et tressaillons lorsque, l'espace d'une seconde, ses yeux s'arrêtent sur nous. "Je sais qui sont les coupables, dit l'araignée aux aguets, et je suis convaincu qu'ayant eu assez de courage pour voler insolemment et impudemment Monsieur Wolff, ils auront assez de courage pour se dénoncer et recevoir leur punition."

Nous savons qu'il sait qui sont les coupables. Un silence de mort règne dans notre salle de classe. Le bourdonnement d'une mouche rend l'atmosphère insupportable. Au loin un orgue de barbarie égrène : "Ma poupée, tu es mon étoile, ma poupée, laisse-moi te manger..."

"Alors ?", demande l'araignée. "Ma poupée, ma poupée chérie, pour sûr tu mets du piment dans ma vie..." Et la mouche : "Bzzz"

"Kroll, dit l'araignée, viens un peu ici."

Lentement, le chef se dirige vers l'estrade. Lui seul fixe Grossmann dans les yeux. Il se plante devant lui, avec sa chemise à larges zébrures, ses pantalons de cow-boy et ses bottes de soldat éculées. Il est là avec sa touffe de cheveux roux et il fixe le professeur dans les yeux.

"Kroll, chevrote l'araignée, ton père est mort comment déjà ?"

"Mon père a été tué d'une balle dans la tête à Verdun en 1918."

"Et avant sa mort ?"

"Il avait été blessé six fois." Il s'arrête de parler, mais l'araignée lui jette un œil menaçant et il poursuit : "Une fois à Reims, une fois sur la Somme, deux fois dans les [32] Flandres, une fois au fort de Vaux, une fois dans la forêt d'Argonne."

L'araignée est cruelle, d'une inhumanité parfaite. Après cette scène qui s'est si souvent déjà déroulée, elle ménage une pause puis assène : "Mort à Verdun. Ton père était quoi ?"

"Un héros", répond le chef automatiquement.

"Et toi ?"

Silence.

"Tu es quoi, toi ?", insiste paisiblement l'araignée.

Silence.

Une gifle fait chanceler le chef : "Je vais t'expliquer ce que tu es. Tu es un voleur, un meneur, un voyou, une frappe."

L'atmosphère se détend. La divinité vengeresse déverse son juste courroux. On n'entend plus la mouche ni l'orgue de barbarie. Le dieu vengeur tonne et déchaîne ses poings sur le bureau. Il est loin d'être bête et sait qu'il a du temps devant lui. L'exécution peut prendre l'heure. Solitaire et impuissant face à lui, l'être en chemise rayée est sans défense. Mais il ne baisse pas la tête, il contemple ironiquement le dieu en rage. Que signifie la douleur des coups de poing ? La vie n'est qu'une longue douleur et il n'en a jamais été autrement. Quel pouvoir possèdent les poings de paysan d'un dieu face à elle ? L'araignée respire avec peine. Hypnotisés, nous attendons, rétifs ou à demi fous d'angoisse, qu'elle nous saisisse de ses pattes velues pour nous broyer de sa venimeuse mâchoire métallique. Elle se rapproche du premier rang et appelle sept noms. Et tous les sept, sans protester, nous allons jusqu’au bureau. La voilà notre bande au complet, notre cohorte d'airain. Nous les voleurs et bagarreurs, nous les filous, sommes au pouvoir de l'araignée. Un mot du chef et notre peur était [33] dissipée. Nous l'aurions couchée au sol, tout comme l'araignée. Nous l'aurions foulée au pied, hurlants et triomphants. Nous aurions brisé la maudite loi de l'angoisse obsédante. Mais le chef se tait et nous ne brisons rien. Nous nous soumettons, nous sommes petits, nous sommes misérables, nous sommes des êtres humains. Ce que l'araignée se met à faire est totalement ridicule. Elle nous bastonne. Mais ce n'est pas sa bastonnade que nous redoutons, c'est quelque chose d'autre. Ce n'est pas des coups mais de l'araignée elle-même dont nous avons la phobie, car elle incarne un autre monde, le monde des adultes qui s'érigent en dieux mortificateurs. Ils sont d'une autre race que nous ces adultes qui bien sûr ignorent le vol et qui s'autorisent à nous châtier parce qu'ils mentent mal et ne jouent pas au docteur avec les petites filles. Ils n'ont jamais été des enfants et ils sont venus au monde tels qu'ils se permettent de nous punir. À moins qu'ils ne viennent d'un pays où les enfants n'existent pas ? Oui, ils sont d'une autre race, de la race des barbus et des poitrails développés. Ils ne sont pas du même genre humain que nous, ils n'ont rien de commun avec nous. Ils pensent différemment, ils ont une allure différente. Ils forment la caste des seigneurs, ils ont le pouvoir et le droit de nous punir. Nous les craignons parce que nous ne les comprenons pas. Nous les craignons comme les peuples craignent leurs idoles. Mais nous ne les craignons pas pour les coups qu'ils nous donnent. Pour preuve, lorsque nous nous battons dans la rue, nous en encaissons cent fois plus sans jamais larmoyer. Nous ne larmoyons pas non plus sous la bastonnade de l'araignée et cela décuple sa colère. Une seule fois Kalle laisse échapper un petit cri et l'araignée sourit. Le chef passe en dernier. L'araignée prend le temps de souffler et lui ordonne : "Couche-toi sur le [34] banc, Kroll !" Et à nous : "Vous lui tenez les bras et les jambes !" Sans un mot, le chef s'allonge. Et nous, petits salopards, lui tenons les bras et les jambes. L'araignée exulte. Elle ricane, fait virevolter sa badine qui frôle en sifflant nos visages frémissants pour s'abattre sur le cuir rigide du pantalon de cow-boy. Misérable et répugnante araignée divine. Le chef ne bronche pas. Un silence de mort règne dans la pièce, on n'entend que les coups et les halètements de celui qui les distribue. Kalle pousse un cri strident. L'araignée croit que c'est le chef et s'arrête pour jouir de sa victoire. Épuisé, il dit sourdement : "À vos places." Trente élèves ont assisté à la scène de sept camarades tenant leur meneur par les bras et les jambes afin que son ennemi juré puisse le battre sauvagement. Et tous voient maintenant le chef poser sa main sur l'épaule de Kalle et lui demander : "Il t'a fait mal, Kalle ?"

**33**

…………………..

Les nuits à l'asile pour sans-abri sont plus longues qu'ailleurs. Elles traînent interminablement en longueur, entrecoupées de soupirs et de larmes. La souffrance, le chagrin, la tristesse perturbent le sommeil. Ils occupent le dortoir et les pensionnaires ont conscience de leur présence lugubre. Ils hantent les rêves de ceux qui parviennent à s'endormir. Les pauvres s'agitent en gémissant, hurlent, se réveillent en sursaut pour, après avoir lancé autour d'eux un regard vide, retourner à leur torpeur. Étendu là, je pense à tous ces frères de misère. Avec tendresse, douceur, mélancolie. Je les vois défiler devant moi, les joues creuses, en guenilles. Ils traversent le dortoir, leurs yeux à eux aussi sont pleins de tendresse, ils me font un signe de la main : "Salut, Charlie !"

Je vous le dis, mes frères, ils ont voulu nous broyer, mais nous leur avons montré les poings, nous les avons [35] refoulés de nos coups lorsqu'ils se sont approchés un peu trop près. Tous ensemble nous leur avons menti, nous les avons volés et insultés. Nous, les petits affamés, avons su nous mettre ensemble pour résister à la supériorité sadique de leur force. Nous leur avons montré les dents à tous ces ennemis, à tous ces bourreaux, à tous ces oppresseurs.

Et eux d'approuver en souriant, tandis que leurs poings se serrent.

L'aurore s'annonce. La nuit va bientôt finir. Les ombres du souvenir s'effacent des murs. La lumière blafarde de l'aube donne à mes frères un teint de plus en plus cireux. Moi je reste sur la paillasse et fixe le plafond. Des pas furtifs entre les rangées des châlits me font tourner la tête. Il y en a un qui se glisse jusqu'à la couche du sectateur de Josué qui a si peur de la fin du monde. Il lui dérobe un caleçon tandis qu'un autre lui chuchote : "Pique m'en un aussi !" L'ombre grisâtre dénoue deux caleçons et disparaît dans la rangée du fond. Le saint homme dort comme un loir, sa barbe tricolore dressée vers le plafond. Je pense : "Qu'est-ce que j'ai à foutre de deux caleçons puisque j'en ai pas besoin ?" Et j'essaie de trouver le sommeil.

**35**

[36]

[37]

**LES SOUS-HOMMES**

4.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le lendemain, le Philosophe m'accoste : "Notre existence est comparable à un disque sur un phonographe. Avec une inexorable férocité mathématique, ses sillons se font de plus en plus petits jusqu'à ce que la musique cesse en un crissement absurde." Assis contre un mur, nous clignons des yeux dans le soleil. "Il est vrai que c'est une comparaison boiteuse comme toute comparaison, poursuit-il, car avant le crissement absurde émanait des sillons de plus en plus petits une harmonie qui a duré jusqu'au dernier sillon. Or le dernier sillon est le couronnement de l'harmonie. Ce n'est qu'après avoir rendu l'âme en une ultime mesure propitiatoire que l'harmonie dégénère en crissement absurde. Mais en quoi notre existence relève-t-elle d'une harmonie ?"

[38]

Le soleil brille, le petit-déjeuner a été bon, nous tirons sur nos délicieuses bouffardes, la vie est belle.

"En fait, c'est l'ensemble de notre existence qui est un crissement absurde, n'est-ce pas ?"

J'approuve. Ma pipe est excellente et je n'ai pas de raison de le contrarier.

"On peut aussi considérer la chose sous un autre angle. Notre existence ressemble au crottin de cheval. À force d'être picorés comme le font les moineaux avec le crottin, nous nous effondrons dès qu'on nous effleure. Toutefois cette comparaison est elle-aussi boiteuse car si le crottin est utilisé par le paysan pour fumer son champ, on se demande bien à quoi on peut nous utiliser ?"

Le soleil, ce cher soleil, chauffe, chauffe.

Et je réponds au Philosophe : "Les Orientaux sont des gens raffinés. Pour eux la sagesse existentielle se résume à profiter des vertus du soleil. Ta philosophie à toi est de la merde. À quoi te servent tes métaphores ? Mais tu n'as pas tout à fait tort car, par ce magnifique soleil, nul ne peut avoir vraiment tort."

Et le Philosophe, qui ressemble plus à un hobereau prussien qu'à un philosophe, me sert sa dernière trouvaille : "On peut également comparer l'existence à..."

De l'autre rive du fleuve, perché sur son sommet, le château féodal nous salue. À nos pieds la ville coquette s'anime telle une fourmilière, ses rues grouillent de petits nains.

Je le coupe : "Même si tu n'as pas tout à fait tort, tout ce que tu dis est vieux jeu. Tu parles et parles encore, comme un pèlerin russe du siècle dernier. Ne veux-tu pas me faire l'amitié de la boucler ?"

[39]

Il est mon ami et la boucle. Nous profitons du soleil. Je le prie encore de bien vouloir éloigner un peu ses pieds qui puent la transpiration et il s'exécute de bonne grâce. Un jour, à Vienne, il y a bien longtemps de cela, nous l'avions contraint à se laver les pieds. Sans doute n'a-t-il jamais renouvelé l'expérience. À l'époque, alors qu'il plongeait ses jambes dans l'eau en pleurnichant, il avait osé : "Notre existence est comparable à de vieilles chaussettes sales..."

Les bruits de la ville nous parviennent à peine, couverts par le bourdonnement des abeilles et des bourdons qui tournicotent autour de nous. Le fleuve brille sous le soleil. On voit circuler des petits bateaux. Possible que nous soyons adossés au mur d'une étable en ruine, à moins que ce soit une ruine historique où aurait un jour vécu un quelconque empereur. Quelle importance. Nous baignons dans les vignes et le soleil. À l'horizon, une cloche tinte et nous suçotons nos brûle-gueule. Un papillon vient s'ébattre près de nous et le Philosophe se fait romantique :

"Petit papillon, dis-moi de quoi tu vis, toi qui ne quittes jamais les airs... ?"

Mais le papillon resplendissant ne daigne pas répondre et va s'ébattre ailleurs. Survolant le fleuve, il disparaît dans les moires bleuâtres de l'écrin doré du soleil qui nous tanne la peau, illuminant sans considérations de classes ni de races l'ensemble du vaste monde.

"Regarde toutes ces puces en dessous de nous dans la ville, me dit le Philosophe, moi aussi j'ai jadis fait partie de ces imbéciles. Dans une ville tout comme celle-là, j'avais un poste, une femme, un logement. Les gens se découvraient devant moi pour me saluer d'un "Bonjour, Monsieur le Professeur !" et, malgré mon jeune âge, j'allais faire mon entrée au conseil municipal."

Je lui envoie en bâillant : "Laisse tomber tes sornettes !"

[40]

Mais le Philosophe ne laisse pas tomber : "Le soir, je buvais du vin à l'auberge en compagnie de notables ventripotents. Nous nous soûlions. Je n'ai jamais bien su si c'était par ennui, morosité ou désolation. Ça a été comme ça tous les soirs, durant des années. J'avais appris à boire lors de mes études à Francfort et à Berlin. Mais c'est pendant la guerre que je suis devenu un véritable ivrogne. J'étais sous-lieutenant dans un petit régiment cantonné en Roumanie, un véritable paradis où nous n'avions rien d'autre à faire qu'à baiser des putes et à nous arsouiller. Le vin coulait à flots et nous aurions pu en remplir des piscines."

Il fait une pause pour mieux se remémorer ses orgies, puis avec componction : "À la fin de la guerre, je suis retourné dans ma petite ville. Ma vieille pleurait de joie et moi de rage. En la voyant devant moi, dans sa robe dont ne dépassait pas un brin de chair et coiffée à la reine Louise, en sentant l'odeur de renfermé des pièces, j'ai tout de suite compris que la liberté que j'avais connue à la guerre m'échappait."

Je lui lance : "La guerre a rendu mon père complètement névropathe. Si tu lui dis que la guerre c'était la liberté, il te défonce la gueule !"

Impassible, le Philosophe me répond : "Tu es un idiot et tu ne comprends rien à ce que je veux t'expliquer. Que sais-tu de nous, les bourgeois ?"

Des volutes de fumée blanche s'élèvent des vapeurs qui parcourent le fleuve. À bord se trouvent des touristes de Leipzig, de Königsberg, de Breslau. Ils admirent la nature à la jumelle. Lorsqu'ils abordent le fameux méandre, un bonhomme à casquette blanche leur hurle dans un porte-voix : "Mesdames et Messieurs, nous voici à la Lorelei qui a été si magnifiquement chantée par le grand poète [41] Heinrich Heine !" Crépitement des Kodaks, puis chacun savoure la solennité de l’instant.

Le Philosophe murmure : "J’ignore comment j’ai pu passer toutes ces soirées à boire avec tous ces pourceaux abrutis. En tout cas, ça a duré un sacré nombre d’années. La ville ne possédait qu’un seul bordel et les filles qui y officiaient était déjà grand-mères lorsque j’allais à la communale."

Il m'énerve : "Tu ne peux donc jamais arrêter de raconter des mensonges ?"

Il me regarde avec tristesse et me voilà qui doute. Son visage a quelque chose de différent. Bien sûr la balafre sur la joue gauche peut venir d'une vulgaire bagarre, mais ces lèvres, cette expression. Et je me rappelle aussi tout à coup ces effets de manche qui accompagnent ses déambulations. Mais j'enfonce quand même hargneusement le clou : "Tu n'es qu'un hâbleur. Tu n'as jamais été professeur !"

Le regard du Philosophe se perd dans le paysage étincelant de soleil qui, il y a quelques minutes à peine, nous rendait encore si heureux. Il a couru l'Europe entière, on le connaît de Constantinople à Stockholm, on colporte ses métaphores partout dans le monde ; et pourtant, lui que l'on a jeté en prison à Munich pour avoir, tout en pleurant à chaudes larmes, conspué la foule d'un échafaudage où il s'était juché, se contente de me répondre : "En vérité, vous avez tous raison car je ne suis plus des leurs et pas encore des vôtres." Et tirant sur sa pipe : "Mais en quoi ne serais-je pas des vôtres ? Regarde ces haillons. As-tu déjà vu un pantalon aussi dégueulasse ? Est-ce que tu connais quelqu'un d'aussi dégoûtant que moi ? Si oui, fais-le-moi connaître ! Est-ce que je ne dors pas depuis des années dans des abris de nuit ? Est-ce que je ne passe pas mon temps à m'arsouiller et à sauter les putes ? Tu ne veux pas [42] croire que j'étais professeur ? Est-ce que tu veux que je te récite Homère en grec ? Est-ce que tu souhaites que je te calcule des racines carrées ? Veux-tu savoir à combien s'élève la population de Lima ou les dates du règne de Gengis Khan sur l'Asie ? Mais qu'importe, vous ne me croyez pas, quoi que je fasse !" Et il poursuit à voix basse : "Le monde entier est une maison de fous. Pourquoi ne serais-je pas dingue moi-aussi ? Tout ce que je raconte, je l'ai peut-être rêvé. Finalement, je ne suis peut-être qu'un gardien de chèvres ou que sais-je encore !"

**41**

Nos pipes sont terminées. Nous nous en sommes rendu compte au même moment. Nous les curons et les rebourrons. Je l'observe discrètement, C'est affreux comme il a l'air misérable. Ce qu'il porte aux pieds ne mérite plus le nom de chaussures. Ce qui couvre le haut de son corps est un étrange résidu de manteau retenu par des épingles et des boutons hétéroclites. Il faudrait qu'il se taille la barbe, et ses cheveux hirsutes auraient besoin d'une bonne coupe. Et surtout il faudrait de nouveau le contraindre à se laver. Ça le remettrait d'aplomb, notre Philosophe !

Et le voilà reparti : "Un soir de cuite à notre bistrot, je suis rentré seul chez moi. La lune éclairait les vieilles ruelles. La nuit était splendide. Et là, fais bien attention mon pote, je me retrouve devant la vieille fontaine sur la place du marché. Un mince filet d'eau argentée tombe dans le bassin. Les rues sont désertes, tout est calme. Une sorte de calme surnaturel, comme dans un rêve. Et soudain, un sentiment étrange s'empare de moi. Je fais demi-tour et éprouve un bonheur sans précédent à errer au travers de l'univers onirique des ruelles. La lune rit aux éclats et les étoiles dansent joyeusement autour de moi comme des lucioles. Et plus j'avance, plus c'est l'extase. Bientôt, je suis sorti de la ville et déambule dans de vastes champs de blé, [43] trébuchant presque sur des jeunes gens heureux faisant l'amour à même le sol. Et par cette nuit d'enchantement, leur bonheur se fait mien. Le lever du jour n'interrompt pas ma marche et ce n'est qu'à midi que je m'effondre dans une grange pour m'y endormir en souriant. J'ai alors marché sans discontinuer durant quinze jours, chantant et riant inlassablement. Et c'est ainsi que je suis arrivé à Vienne. Mon extase avait été si intense, si violente, que j'aurais pu en mourir."

Il esquisse un sourire mélancolique : "Je ne pensais plus, je me contentais d'être heureux. Oubliée la petite ville, oubliée mon ennuyeuse épouse ! Oublié le professeur, oublié le conseiller municipal ! Pour la première fois de ma vie, je mangeai à la soupe populaire et dormis dans un asile de nuit. Mais ma maudite intelligence voulait briser mon bonheur. À peine avais-je distribué des journaux et des publicités durant deux mois qu'on me proposait de prendre la direction d'une agence. Par chance, je réussis à y échapper au dernier moment."

Je me dis que jamais personne n'arrivera à le comprendre. Il y en a tant qui aimerait prendre la direction d'une agence de presse et de publicité.

Il rit, satisfait de lui : "J'y ai échappé comme j'avais échappé aux griffes de la petite ville ; j'ai disparu dans les frimas de l'automne. On m'a ramassé dans la rue à Dresde et enfermé à l'hôpital psychiatrique de Moritzburg."

De nouveau, un papillon fait ses pirouettes autour de nous. Pris de vertige, il finit par se poser sur un bouton-d'or. Savoir si c'est le même que tout à l'heure. Non, le précédent était plus clair.

Le sourire du Philosophe se fait désemparé : "Et désormais je vagabonde de par le monde à la recherche de métaphores sur l'existence."

**43**

[44]

En plein soleil la chaleur est torride. Nous ferions bien de rechercher l'ombre. Des jeunes filles passent non loin de nous. Elles portent des râteaux et des corbeilles. Elles nous reluquent en gloussant. Pourtant nos hardes doivent nous donner une allure redoutable.

Je dis au Philosophe : "Il fait vraiment trop chaud, allons en ville !" Je tire une poignée de pièces de ma poche et les fais tinter : "T’as pas envie d'une chopine ?"

Il contemple longuement les pièces, saute sur ses jambes et s'écrie : "Bien sûr que si. Comment peut-on être assez idiot pour n'y penser que maintenant ?" Et nous dévalons le vignoble encore vert pour rejoindre la petite ville.

[45]

**LES SOUS-HOMMES**

5.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je beugle : "Mes frères, je vais vous raconter une histoire, l'histoire la plus comique que je connaisse !"

Applaudissements. Le Philosophe est ivre et bredouille : "Oui, il v...v...v...a ra..conter une his...histoire. M...m...oi aussi j...j...je lui en ai ra...conté une ce ma …ma...tin !"

Peter s'envoie une bonne gorgée de son verre et pousse un "bouah !" de dégoût. À l'évidence il pense toujours au café. Puis il articule : "D'accord, mais que ça soit vraiment drôle !", tandis que le barbu multicolore profère solennellement : "Merci d'avance de bien vouloir m'épargner tout blasphème !". Tous lui hurlent d'une seule voix : "Ferme ta grande gueule, Josué !"

Et moi de m'égosiller : "C'est l'histoire la plus marrante que j'ai vécue." Nous sommes assis à la grande table, complètement soûls. Le patron du bistrot où nous nous [46] sommes rassemblés est aux cent coups. Déjà quelques clients ont quitté la salle en manifestant leur désapprobation. Nous nuisons à la bonne réputation de son enseigne. Nous ne sommes pas des consommateurs habituels qui passent leur commande et lisent paisiblement le journal. Nous braillons et celui qui nous regarde de travers en prend plein la tronche. Il y a une demi-heure de cela, le Boxeur, qui est originaire de Strasbourg, a décidé de danser avec le barbu multicolore. Ils ont culbuté une table, cassé je ne sais combien de verres, et un groupe qui venait d’entrer s'est immédiatement éclipsé. Après, c'est le Marin qui s'est mis à chanter et nous à marquer le rythme en tapant du poing sur les chaises. Et puis est venue une dispute entre Josué et Peter, lequel accusait le saint homme d'enfiler des chiens, ce que le barbu multicolore contestait avec véhémence.

Je répète : "Mes frères, voici l'histoire du pauvre petit Krummstiebel qui veut mettre une rouste à sa bourgeoise..."

Les frères se mettent à trépigner d'enthousiasme. Je me pose sur un dossier de chaise et attaque : "Krummstiebel rentre chez lui, bramant et titubant sur ses guibolles arquées. Avec sa toute petite taille et ses bras trop longs, il ressemble à un singe. Chaque fois qu'il croise des gens, il s'arrête pour leur expliquer en hoquetant que s'il rentre chez lui, c'est pour briser les os à sa femme. Après il en finira avec sa vie de misère. Nous les gamins, nous lui faisons des crocs-en-jambe, nous lui lançons des pierres, nous lui glissons des bouts de papier dans son col. Puis nous nous précipitons au milieu de la cour de notre immeuble et crions : "Krummstiebel vient mettre une volée à sa femme !"

[47]

Cernée par les quatre imposantes murailles de l'immeuble percées de plus de cent fenêtres, notre cour est minuscule. À peine avons-nous proclamé la nouvelle de l'arrivée de Krummstiebel que les croisées s'animent. Soucieux de leur confort, les occupants installent des coussins sur les allèges avant de se pencher vers l'extérieur. Comme il est encore un peu tôt, ils se mettent à discutailler de choses et d'autres. Fumant tranquillement sa petite pipe, Franz le Polonais sort de son terrier et s'assoit sur les marches de l'escalier de la cave. Les gens l'observent en marmonnant. Franz le Polonais, sourit, pleinement conscient du rôle qu'il joue. Certes le protagoniste sera bientôt cet imbécile de Krummstiebel et il va soulever une tempête d'applaudissements et d'acclamations. Mais qui est la véritable attraction de notre cour, que dis-je de notre rue, de tout notre quartier ? Qui donc, sinon Franz le Polonais, qui sourit et tire sur sa pipe ?

…………………..

L'ambiance dans notre cour est celle d'un cirque juste avant le clou du spectacle. Les regards fixent de plus en plus le porche comme s'il s'agissait du grand rideau rouge qui voile l'entrée de la piste, puis ils reviennent brièvement sur l'unique fenêtre fermée du quatrième étage, là où personne n'est apparu dans l'embrasure. C'est ainsi que les spectateurs attendent au cirque les évolutions des trapézistes au sommet du chapiteau. Enfin nous faisons irruption dans la cour et notre tumulte, tel la fanfare au cirque, annonce l'entrée en scène de Krummstiebel. Les discussions cessent instantanément. Un dernier coup d'œil à la fenêtre. Elle reste close...

Son arrivée titubante déclenche un tonnerre de bravos chaleureux et enthousiastes. Peinant à conserver son équilibre, il tourne en rond au milieu de la cour. Ses yeux [48] fatigués sont gonflés et remplis de larmes. De son nez, la morve s'écoule mélancoliquement dans sa barbe rousse et clairsemée. Il tourne tout en regardant vers le haut d'un air mauvais. Ses bras immenses touchent presque le sol. Le voilà donc le Krummstiebel, lui qui a combattu quatre années sur le front russe, qui connaît l'horreur du feu roulant, qui a été blessé tant de fois, et qui n'a présentement d'autre objectif que de rosser sa femme. Tout en chancelant, il déclare avec solennité : "Vous allez voir la rouste que je vais lui foutre !" Et de nouveau une tempête d'applaudissements s'abat sut lui. C'est ainsi que la populace accueille ses héros, ceux qu'elle connaît bien et dont elle sait qu'ils vont la divertir, qui ont fait la conquête de son cœur dès qu'ils lui sont apparus. Krummstiebel tangue jusqu'à l'immeuble et se lance péniblement à l'ascension du quatrième étage. À chaque palier, il s'offre aux regards de la foule. Puis il finit par atteindre son logement, ouvre brusquement la fenêtre et apparaît. Les spectateurs exultent et Krummstiebel, flatté, fait des révérences. Et il a la délicatesse de laisser sa fenêtre grande ouverte. Comment ferait-on sinon pour entendre comment il va dompter sa femme ? S'il fermait la fenêtre et s'il ne hurlait pas, quel intérêt y aurait-il à occuper les chambranles et à attendre la bataille ? Mais Krummstiebel a conscience de ses devoirs envers les autres occupants de l'immeuble. Il ne veut pas perdre leur amitié, ce qui serait immédiatement le cas s'il dérogeait à la règle. Dans l'existence tout être a un rôle à jouer. Le monde est un gigantesque cirque et Krummstiebel en est un des innombrables clowns. Il s'assoit à la table bancale de la cuisine, frappe du poing et braille seulement : "À bouffer !" Un murmure admiratif parcourt les spectateurs. Krummstiebel n'y reste pas sourd. Grisé, transporté par [49] l'allégresse, il se fait exubérant. Il trépigne et insiste : "À bouffer !"

Et voici que des embrasures on perçoit la voix de la femme. On l'entend mal ; sans doute se trouve-t-elle dans un recoin de la cuisine. Elle dit doucement : "Tu es encore ivre, vieux sagouin ..." Elle va au fourneau, prend une cocotte avec de la nourriture et la dépose impassiblement devant Krummstiebel. Et c'est tout aussi impassiblement qu'elle allume la lampe à gaz. Il y a beau temps que l'on aurait dû allumer les lampes à gaz, mais tout à leur spectacle les gens aux fenêtres n'y pensent pas. L'obscurité favorise la vision et l'audition. Ils ne pipent mot, soucieux de ne rien perdre du dialogue, et ceux qui ont la chance de loger dans les étages supérieurs se tordent le cou pour lorgner dans la pièce éclairée. Krummstiebel semble désemparé, il est à court de paroles. Sa femme lui a donné à manger mais il n'a pas faim. Que va-t-il faire ?

Et soudain il a une idée géniale. Il s'empare de la cocotte, la met sous le nez de sa femme, "Regarde-moi cette merde !", et la balance sur le sol. Elle éclate en morceaux, la soupe gluante s'étale sur le plancher délavé.

En bas, Franz le Polonais s'exclame plein de respect : "Nom de Dieu !", et tour à tour les gens dans leur embrasure reprennent : "Nom de Dieu !" Avec un air entendu, ils se lancent des œillades au travers de l'obscurité.

Là-haut retentissent les cris stridents de deux enfants, la petite Marie et le petit Franz. Puis la mère pousse un brame sourd. Ceux qui ont le bonheur de loger dans les étages supérieurs peuvent tout voir : elle est face à lui, elle le domine d'une tête, elle pèse bien un demi-quintal de plus que lui. Leurs regards crachent la haine et leurs visages ressemblent aux faciès des sculpteurs fous. Tous deux sont [50] pris de convulsions, leurs mains ont soif de meurtre. Et c'est la crise. Ils bondissent l'un sur l'autre, pleurant, crachant, bavant. Ils entrent en collision avec le buffet qui s'écroule sur le sol, réduisant en miettes les quelques pauvres assiettes et verres qui constituent tout leur avoir en vaisselle.

**49**

Dix-mille ans de civilisation pour des prunes, que j’vous dis, mes frères ! La haine reste aussi intense qu'elle le fut autrefois, en ces temps où l'on ignorait tout des machines et de l'électricité ! Je vous le dis, le monde est malade et en totale décomposition ! Notre monde est un abcès purulent !

Aux fenêtres, les gens poussent des hourras. Ils rient, oui ils rient à s'en faire péter la sous-ventrière, et ils hurlent : "Bravo, remettez-nous ça !"

Mais le couple n'entend plus rien ; en un corps à corps acharné, il se vautre sur le plancher. Gémissants et livides de frayeur, les deux enfants restent cantonnés dans leur coin. Ils viennent de débuter leur éducation, mes frères ! Comment pourront-ils être un jour des individus libres dès lors qu'on les martyrise durant la matinée à l'école, durant l'après-midi dans la rue, le soir dans leur foyer ? Est-ce que tu comprends ça, toi le Philosophe ? Quel peut être l'avenir de la petite Marie et du petit Franz s'ils y réfléchissent ? As-tu une réponse ? As-tu une métaphore à leur proposer qui échappe à tout compromis et leur offre une véritable issue ?

Le Philosophe se contente de dire : "Leur existence, c'est l'enfer."

Après une courte pause, je poursuis : "Le couple finit par se séparer, mais toujours avec la même haine absurde dans les yeux. Comme un fauve dans la jungle, la femme se glisse en reculant jusqu'à la cuisinière et, rapide comme l'éclair, saisit une bouteille de lait dans sa main droite. Elle [51] se jette sur Krummstiebel en rugissant. Et voilà Krummstiebel, lui qui a participé à une bonne centaine de batailles sur le front de l'Est, Krummstiebel qui n’avait d'autre objectif que de rosser son épouse, qui bat honteusement en retraite et dévale les escaliers aussi vite que ses jambes ridicules le lui permettent. En bonne mégère, sa grosse le poursuit en brandissant la bouteille de lait. Mais la trouille rend Krummstiebel vif comme l'écureuil et il est dans la cour avant qu'elle n'ait pu le rejoindre. Et la femme repart pour son logement en se tramant et en pleurant. Elle se hisse jusque chez elle marche après marche, et chaque pas dans son ascension lui arrache des larmes et de douloureux sanglots d'humiliation.

Et voici de nouveau Krummstiebel au centre de la cour plongée dans le clair-obscur. Un flot de rires a salué son arrivée. Il est là, sur ses jambes torses, ses longs bras ballants, fixant son étage d'un air mauvais. Il tourne en rond sans savoir que faire. Son visage est couvert de longues griffures sanguinolentes. La manche droite de son veston pendouille. Il virevolte comme un clown sur la piste du cirque, provoquant des hurlements de rire.

C'est alors que Krummstiebel devient fou de rage. Agité de soubresauts hilarants, ses mains simiesques tendues vers l'unique fenêtre éclairée de l'immeuble, il jappe : "Salope, vieille pute, tu t'es fait baiser par toute l'armée durant la guerre, tu te faisais sauter pour un quignon, charogne, tas de merde !"

Et les hommages affluent. À chaque insulte, ils applaudissent avec reconnaissance, les commères jubilent. C'est quand même bien plus excitant qu'au cinéma. Qui peut prétendre avoir vu ça au théâtre ?

La femme se précipite à la fenêtre et jette d'une voix de crécelle : "Sale porc ! Ça veut être un homme et ça [52] déguerpit devant une femme qui le menace avec une bouteille de lait ! Son rire sardonique et haineux retentit dans la cour. Les gens aux fenêtres font chorus. Ils aiment rigoler, leur vie est si triste. Pourquoi ne pas rigoler si l'on en a l'occasion ? Qui pourrait leur en vouloir pour ce bref instant de joie innocente ?

**51**

Krummstiebel a accusé le coup. Elle a touché son point sensible. Elle l'a accusé devant tous de ne pas être un homme. Et ils ont tous ri d'un rire gras et sardonique. Krummstiebel tremble. Il a conscience qu'il faut qu'il trouve quelque chose de fort. Et lui qui s'est vu contraint de battre honteusement en retraite, lui qu'ils assaillent de quolibets parce qu'il a été vaincu, le voici qui la menace du poing et braille d'une voix sourde : "Encore un mot et je monte te foutre une rouste."

Une hilarité cruelle et satanique déferle de l'immeuble. Krummstiebel les regarde hargneusement en tournant sur lui-même. Ses lèvres remuent mais rien ne sort. Ils l'ovationnent mais il comprend soudainement pourquoi. Ils se moquent de lui, ils le narguent. Mais il ne trouve pas les mots pour les couvrir de son mépris. Il est là, désemparé, les lèvres prises d'un frémissement absurde. Et eux qui se marrent, qui se bidonnent...

À l'étage la femme se penche et leur jette de sa voix de crécelle : "Arrêtez de vous moquer de cette pauvre loque !"

Mais eux continuent à se gondoler. Ils en pleurent : "Il a dit qu'il va y retourner, il a dit qu'il veut lui foutre une raclée !"

La femme braille : "J'ai dit d'arrêter ça !" Mais quels motifs auraient-ils d'arrêter ? C'est si drôle et la vie est si triste.

La femme hurle alors : "Je vais vous raconter quelque chose et vous allez voir que vous allez fermer vos putains

[53]

de gueules !" Mais ils pensent : "Faut voir !", et ils continuent à se marrer.

Et soudain Krummstiebel pousse un gémissement : "C'est pas vrai !"

"Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?", se disent-ils en cessant de rigoler.

"Et comment que c'est vrai, même que les enfants peuvent témoigner !"

"Tu mens, vieille roulure !"

"Ils les a mis tout nus et il leur a fait des saloperies ! Vieux dégueulasse, violeur d'enfants !" Et elle s'effondre en larmes.

"Mais .... c’est ..., c'est ... faux couine péniblement Krummstiebel.

On l'entend pourtant distinctement car un silence de mort règne dans la cour.

Et voilà maintenant la femme qui hurle : "Alors vous ne riez plus ? Allez-y, riez, bande de cons, bande de fumiers !"

Mais non, ils ne veulent plus rire. Possible qu'ils en aient finalement marre de se goberger. Et qui sait, n'est-ce pas finalement d'eux-mêmes dont ils se sont tant gaussés ?

Et lorsque Franz le Polonais déclare : "Marie-toi et tu rigoleras !", seuls quelques gamins sans expérience osent encore ricaner. C'est la nuit, pensent tous les autres, il est l'heure d'allumer et de fermer les fenêtres. Ils bâillent et se retirent dans leur logement. On tire les rideaux. Et puis qu'est-ce que des étrangers ont à se mêler des affaires des voisins ? Et ils se mettent à lire le journal ou à bricoler. Quelques-uns ne tardent pas à éteindre, ils sont au lit. Plus personne ne pense à Krummstiebel. D'ailleurs en quoi est-ce que cela les regarde ? À chacun ses problèmes.

Mais Krummstiebel est toujours dans la cour. Il était parti pour mettre une rouste à son épouse et pour se [54] suicider après. Mais il ne l'a pas rossée, c'est lui qui a pris des coups, mais tout de même pas assez pour mourir. Il prend conscience de l'absurdité qu'il y a à rester là comme un abruti. Et pensant qu'elle a encore un peu de pain ou quelque chose d'autre à la maison, il escalade lentement les étages..."

**53**

…………………..

La moitié des copains s'est endormie et Peter me dit en baillant : "C'est ça que tu appelles une histoire drôle ? Mes parents à moi se volaient dans les plumes tous les jours. Lorsque mon père est mort, ma mère n'a pas supporté sa solitude et elle s'est supprimée le lendemain. Sur la pierre tombale, on a gravé : "Unis dans la vie, unis dans la mort." Un jour, ma mère a tellement pissé le sang que son visage en dégoulinait. J'avais quatorze ans et j'ai voulu casser la gueule au vieux." Il me montre son front. "Tu vois cette balafre ? C'est là qu'il m'a planté la fourchette ..."

Méditatif, le Philosophe explique : "Pour ses noces, ma mère respirait la fraîcheur et la jeunesse. Dix ans plus tard, c'était une personne brisée et ravagée. Pourtant mon père ne l'a jamais battue. Il n'a même jamais élevé le ton ou été grossier avec elle. Dans notre milieu on procède autrement et une décennie suffit pour métamorphoser un être fier et épanoui en une loque sans assurance et angoissée. Mais dis-moi : N'as-tu pas eu pitié du pauvre Krummstiebel ?"

Peter et moi éclatons de rire, réveillant les autres qui se frottent les yeux en bougonnant.

Je réplique : "Plaît-il ? Auriez-vous l’obligeance de reformuler votre question. Monsieur le Philosophe ?" Et lui : "Ce que je veux dire, c'est que l’on peut considérer qu'il n'y est pour rien. D'abord une éducation barbare, puis le muselage à l'usine, et toutes ces années avec cette femme dans cette cuisine moche et misérable sans avoir jamais [55] vraiment de quoi manger. Sûr que le pauvre homme regrette lorsqu'il réfléchit à son comportement, mais il n'est même pas capable d'exprimer ses regrets. En vérité il en a après son contremaître, le propriétaire de son logement, ou je ne sais qui, mais il passe sa rage en torturant sa pauvre femme. J'éprouve vraiment de la compassion pour lui et j'aimerais lui consacrer une heure où tout en se promenant, je pourrais lui dire : "Mon ami...."

Il est totalement dégrisé. Peter se fait agressif et grogne : "Ta gueule, bougre de con ! De la pitié, de la compassion ? Les vers nous auront bouffés avant que quelqu'un lève le petit doigt pour nous ! Nous fais pas chier avec ta pitié ! Tu prétends améliorer le monde ! Tu yeux transformer des pourceaux en anges ! Non, mon pote, nous ne croyons pas à ton baratin ! Si Krummstiebel l'a dans l'os parce qu'il fait le clown, qu'est-ce qui l'empêche de changer de rôle ?"

Le Philosophe nous contemple avec tristesse et dit avec douceur : "Avons-nous sombré dans une déréliction telle que nous avons perdu tout sens communautaire ? Vivons-nous comme le vautour solitaire en plein désert ? Avons- nous oublié toute solidarité ?"

Je lui réponds : "Exactement. Nous sommes abandonnés de tous. À vrai dire nous sommes déjà morts. Il y a beau temps que l'on a tué en nous toute affection, tout désir d'aller vers l'autre, tout sentiment naïf de confiance comme toute sollicitude pour quiconque. Et ce qui est mort ne saurait ressusciter. La pitié, c'était autrefois. Aujourd'hui nous ignorons ce que cela signifie."

**55**

[56]

[57]

**LES SOUS-HOMMES**

6.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les statistiques estiment que nous sommes un million. Les jours et les mois défilent. Tantôt il pleut, tantôt il fait soleil. Dans les arbres les feuilles verdissent puis jaunissent, mais nous, nous continuons à vivre et la faim ne cesse de nous tenailler. Les routes d'Allemagne sont longues et on n'en voit jamais le bout. Elles couvrent le territoire d'un réseau dense et ce réseau est constellé de notre présence. Un million ! Et notre absurde cheminement nous conduit du nord au sud, d'est en ouest, et vice-versa. Peu importe que nous soyons à Munich ou à Hambourg. Les asiles qui nous hébergent sont partout les mêmes. Quant aux villes, comment les différencier. Toutes ont un maire et quelques monuments. Qu'est-ce que cela apporte à un affamé de se retrouver devant une statue de pierre et de savoir qu'il s'agit d'un ancien empereur ? Ou bien que ce n'est qu'un roi ou un

[58]

général ! Est-ce que cela nous remplit le ventre ? Est-ce que cela apaise notre faim de savoir que le roi se nomme Auguste et non Frédéric ?

Si l'on nous alignait, nous constituerions une armée puissante. 250 000 rangées de quatre. Quelle belle troupe ! Un million de dépravés, un million de mendiants, un million de cadavres ! Mais nous vivons dispersés comme les punaises sur le drap du lit et ne marchons jamais ensemble. Ce n'est que le soir que nous envahissons les villes comme des nuées de sauterelles pour nous concentrer dans les asiles et auberges de nuit.

"Évite de réfléchir", me dit le Philosophe. "Celui qui se met à réfléchir ne tarde pas à être malheureux. Alors, à quoi bon ? Notre pensée nous a-t-elle fait plus progresser que les indigènes des îles du Pacifique ? Je ne les crois pas plus malheureux que nous. Ça nous a servi à quoi de réfléchir et d'inventer ? Le seul but des hommes dans l'existence, c'est le bonheur. Mais ils n'ont aucune notion de ce qu'est véritablement le bonheur. Sans doute tout serait-il plus simple s'il existait une forme de bonheur récompensant l'acharnement à la réflexion et au travail et qui se manifesterait sous forme d'un gain. Mais le bonheur peut prendre mille formes et ne dépend en rien de la réflexion et du gain. Les hommes ont simplement l'illusion d'avoir trouvé le bonheur en plaquant dessus leur absurde vision du monde. Pour eux le bonheur c'est un bon emploi ou n'importe quoi de lamentable. Je te le dis, ces pauvres types sont ce qu'il y a de plus misérable sur notre terre. Ils ne connaîtront jamais le bonheur car ils sont aliénés à ses formes les plus débilitantes et les plus abêtissantes. Pour rechercher le bonheur, il faut être libre, absolument libre. Tu comprends ? "

[59]

"Non, je ne comprends pas. Que fais-tu de la faim ?"

"La faim, la faim, dit le Philosophe soudain préoccupé, telle est l'unique chaîne à laquelle nous nous accrochons. Et pourtant, – son visage s'illumine à nouveau – tout est relatif en ce monde. Ce que toi tu considères comme ton malheur représente justement le bonheur pour ceux qui, tels les moines bouddhistes, prêchent l'abstinence et le jeûne. Il faut que tu sois capable d'une synthèse entre leur théorie et la tienne. Le jour où tu n'as rien à te mettre sous la dent, tu penses comme eux. Le jour où tout va bien, tu les regardes comme des imbéciles."

"Admettons. Mais qu'en est-il alors du tourment du souvenir ?"

"Tu l'étouffes", me réplique-t-il avec bonne humeur.

"Mais ça m'est totalement impossible, dis-je, jamais je n'y parviendrai..."

…………………..

Je suis un mendiant. J'ai vingt-cinq ans, je suis solide comme un roc, mais je suis un mendiant. Pas du type romantique comme ceux qui hantent le cerveau des poètes, avec la fleur au chapeau et le célèbre bourdon à la main. Que non ! Je suis un mendiant plein de malice, roublard et fier de l'être. De très longues années d'apprentissage ont fait de moi l'un des meilleurs du genre. Je sais faire chevroter ma voix lorsqu'il convient de le faire. Je sais avoir l'air triste et déclarer aux gens crédules tout en faisant un geste de totale impuissance : "Moi aussi j'ai connu des jours meilleurs ..." Ils ne m'intéressent pas et j'en ai marre de devoir toujours leur raconter que je suis une victime du destin. En quoi mon sort les concerne-t-il...? Mais ainsi en va-t-il des hommes : pour qu'ils donnent, il leur faut une histoire. J'en invente sans cesse une nouvelle. Rien de plus [60] ennuyeux que de déblatérer le même mensonge durant des années.

Lorsque le chef d'entreprise annonce à ses ouvriers : "Vu les circonstances, je me vois contraint de licencier une partie d'entre vous !", leur regard se fait tellement implorant qu'il lui faut absolument être un professionnel de l'exploitation pour ne pas aussitôt s'enfuir à toutes jambes. Le visage hagard, ils le supplient très humblement de leur faire la grâce de continuer à les exploiter pour un salaire de misère. Leurs yeux le conjurent : renvoyez qui vous voulez, mais par pitié faites-moi la faveur de me garder comme votre très dévoué esclave. Et ils sont comblés lorsqu'on leur accorde de ne pas cesser de produire du profit pour autrui. Mais qui est capable de supporter ces regards... ?

Je suis tout aussi misérable que les ouvriers d'usine, mais ma mendicité a un caractère supérieur. "Pour manger", dis-je en tendant la main. Tout est bien si l'on me donne quelque chose. Mais si l'on ne me donne rien, tout se complique. En effet, il me faut alors faire l'effort de solliciter quelqu'un d'autre. Qui a plaisir à faire deux fois la même démarche ?

Nul n'est libre en ce monde. L'un est chevillé à son usine, l'autre à ses obsessions, le troisième à une femme ou à une chimère pathologique. Je prends mon temps pour sillonner ce monde sublime, d'une enivrante beauté et totalement dément. Je ne m'arrête que lorsque j'ai faim, pour tendre la main à ceux qui sont moins libres que moi.

…………………..

Nos pasteurs se sont engagés devant le monde à avoir bon cœur. Leur vocation les oblige à la générosité et à la charité envers leur prochain. C'est le bon Dieu lui-même qui leur a confié la mission de distribuer leurs biens parmi [61] les pauvres et de suivre sa voie. N'a-t-il pas proclamé qu'un riche n'a pas plus de chances d'aller au Paradis qu'un chameau de passer par le chas d'une aiguille ? Or nul n'est assez niais dans notre monde pour croire que les serviteurs de Dieu, agréés par l'État, se conforment aux commandements de leur Seigneur. Mais ils font pourtant l'effort de faire semblant d'observer quelque peu ses exigences démodées. Ce qui est heureux pour nous, les mendiants.

Il est impossible à un serviteur de Dieu de nous fermer sa porte sans déroger à ce qui constitue l'essence même de sa vocation. Il voit un mendiant devant chez lui et immédiatement joint l'utile au désagréable. "Mon ami, dit-il, voici une petite obole." Là, en vous gratifiant de cinq malheureux pfennigs, il accomplit ce que sa mission a de désagréable. Mais c'est alors que vient l'instant pénible pour le malheureux vagabond. "Mon fils, dit le pasteur en s'éclaircissant la voix, mon fils, vous filez un mauvais coton..."

Qui souhaite s'entendre confirmer cela par chaque pasteur dont il croise la route ? Le prix du sermon, cinq malheureux pfennigs, n'est-il pas un peu léger ?

Car ce n'est pas rien que d'écouter pour cinq pfennigs un prône d'un quart d'heure sur la noirceur abyssale de l'âme humaine ! Mais on sait bien que rien n'est gratuit en notre monde.

Un pasteur me remet avec dignité ses cinq pfennigs et se prépare à me déverser son exhortation prouvant que si je persiste dans mon vagabondage, je ne tarderai pas à succomber aux tentations de Satan. C'est alors que j'ai une intuition géniale. "Mon révérend, lui dis-je tout en douceur, n'allez surtout pas penser que j'ai l'intention de me vautrer dans la fange du vil argent." Sur quoi je lui rends, à sa [62] totale stupéfaction, sa ridicule piécette. Et de poursuivre mielleusement : "Je n'éprouve que mépris pour l'argent. Il n'a détourné que trop de gens du droit chemin. Et je ne vous en ai nullement réclamé. Tout ce que j'attendais de vous, c'était un quignon et un verre d'eau." Et brisant là, je vais pour reprendre ma route, non sans l'avoir pieusement salué.

La rouerie de mon calcul est payante, il me rappelle. Me revoilà devant le portail bas de son jardin orné de fleurs grimpantes. Le directeur de conscience au visage bienveillant m’observe avec intérêt. "C'est nouveau ça, me dit-il, ce que tous les autres veulent, c'est de l'argent pour se payer un schnaps."

Son regard qui me veut du bien me toise encore quelque instant, puis : "Vous avez faim ?"

"Que ferais-je sinon à votre porte, mon révérend ?"

"Entrez, je vous prie ! "

Un crucifix orne le mur du vestibule ; sur le sol s'étale un tapis épais ; au plafond, une inscription accueille le visiteur : "Moi et ma demeure servons le Seigneur."

"J'ai aujourd'hui des invités, me dit le pasteur, quelques amis. Ne craignez rien. Vous allez dîner en leur compagnie."

Qu'est-ce que je pourrais bien craindre, me dis-je tout en me réjouissant de manger du rôti. Quoi de comparable entre cinq malheureux pfennigs et un bon dîner ? Et je pense avec affection à ma géniale intuition.

Il ouvre la porte et me pousse à l'intérieur. "Mes amis, annonce-t-il, nous avons un invité supplémentaire. Je souhaite que vous vous entendiez bien. Que Dieu bénisse sa venue !"

"Dans les siècles des siècles, amen", murmurent ses amis, et ils se mettent à me dévisager avec intérêt. Le [63] pasteur s'adresse à une femme rondelette, aux yeux aussi bienveillants que les siens. "Ma chère Agathe, je crois que notre nouvel hôte meurt de faim." Elle me sourit maternellement : "J'espère que vous allez vous rassasier". Sans doute ma mère avait-elle, il y a de cela bien longtemps, un pareil sourire.

Un fumet féerique envahit la pièce et met mon cœur en émoi. Il paraît que certaines gens éprouvent de la honte à dîner avec un trou à leur veste. Ce n'est pas mon cas. Arrive un consommé dont la saveur me fige dans un recueillement religieux. Le bénédicité par contre m'avait laissé de marbre. Et enfin le voilà, le rôti.

Tout en m'en coupant une tranche imposante, Agathe me sourit de ses yeux d'une gentillesse surnaturelle. Et soudain, ô Dieu tout puissant, un miracle se produit. Pour un bref instant, je me détache du spectacle du fantastique rôti pour regarder dans le miroir qui me fait face. Par Saint Boniface, j'ai dans les yeux le même éclat de bonté qu'elle. À ce régime durant une semaine, me dis-je, je finirais par ressembler à Saint François d'Assise qui était d'une humanité telle qu'il se refusait à tuer les poux de sa barbe et que les animaux de la forêt lui mangeaient dans la main. Une sauce posséderait-elle le pouvoir de transfigurer un être ? Comment se peut-il qu'Agathe et son saint homme ne soient pas encore parés d'une auréole ?

Nous avons bu notre café et, débordant de reconnaissance, je me dispose à prendre congé. "Pourquoi nous abandonner si vite, me demande le prêtre, je vous en prie, tenez-nous encore un peu compagnie." C'est le résultat de l'éclat du rôti dans mes yeux, me dis-je plein d'allégresse, et je me laisse couler dans un profond fauteuil. Madame Agathe ressert du café, et je la compare [64] de nouveau avec le lointain, très lointain et confus souvenir que j'ai de ma mère.

Rosette a deux nattes et porte une robe blanche. Elle rougit en prenant place au piano, puis nous joue un morceau plutôt ennuyeux. Enfoui dans mon fauteuil, c'est avec délectation que je me mets à la dénuder en esprit. J'en suis au chemisier lorsqu'un barbu me tire de cette agréable occupation : "Vous aimez Tchaïkovski ?" J'ignore qui est Tchaïkovski et lui réponds prudemment, tout en branlant du chef l'air entendu : "Tout dépend..."

Rosette a des seins superbes, me dis-je tout en prenant plaisir à mon cigare. Cependant, Rosette est encore pucelle comme il convient pour la fille d'un pasteur, et c'est extrêmement regrettable.

"Les jeunes d'aujourd'hui n'aiment plus Tchaïkovski", dit le barbu d'une voix attristée. En bonne conciliatrice, Madame Agathe zézaie : "Autres temps, autres goûts. Monsieur le Professeur." Ma réaction est immédiate : "Quoi, vous êtes professeur ?" "Oui, pourquoi ?", me demande-t-il étonné. Bien sûr, pourquoi, me dis-je soudainement désemparé. En quoi cela me concerne-t-il qu'il soit professeur ? Mais je le hais instinctivement. Oubliées, Rosette et sa poitrine ! Tout en louchant dans sa direction, je pense : qu'il a l'air con avec sa barbe à la manière de l'empereur François-Joseph ! Est-ce que ça le regarde si je connais son Tchaïkovski ! À tous les coups c'est un tortionnaire, un prétendu éducateur. Et les souvenirs m'assaillent, obsédants et horribles ; la tombe de ma mémoire s'est rouverte, mon chef de bande en surgit et me somme d'agir. Brutalement je lance au barbu : "Tous les professeurs sont des fumiers !" Le piano fait encore cling, clang, clung ; un silence de mort règne dans la pièce.

"Monsieur....", finit par éructer le barbu.

[65]

"Mon cher ami...", murmure le pasteur interdit.

Je leur demande avec étonnement : "Comment ça. Monsieur et cher ami ? Vous êtes sérieux lorsque vous m'appelez ainsi ?" L'effet du miracle s'est tari, fini l'éclat transfigurant du rôti dans mes yeux pleins de tendresse. Je les retrouve ainsi qu'ils ont toujours été : cyniques, arrogants, méprisants. Retrouvant mes vieilles habitudes, je cale mes poings dans mes poches et laisse pendouiller le cigare au coin de ma bouche.

"Je te l'avais bien dit, Adolf, dit posément une femme desséchée au barbu, on ne doit jamais se commettre avec de telles gens. On les invite chez soi, on partage son repas avec eux bien que l'on n'ait rien de trop à manger, et pour tout remerciement on se fait insulter. Je ne leur offrirai jamais plus rien !" En guise de réponse, je montre du doigt deux plaquettes de bois fixées au mur sur lesquelles on a gravé à la main : "La paix soit dans cette demeure", et "Tu rendras le bien pour le mal."

"Ça alors, c'est le comble", jette venimeusement la femme desséchée.

Et moi, je reste là. On peut s'attendre à toutes les méchancetés de sa part, dit le regard de la femme desséchée et elle n'a pas tort. Pourquoi serais-je bon, gentil, bien élevé ? Pour sûr, le rôti m'a plu autant qu'à eux, mais qu'est-ce que cela change au fait qu'un professeur est une ordure ?

Il y a quelques minutes encore nous étions tous là, paisiblement installés ; ils prenaient plaisir à écouter du Tchaïkovski, et moi à déshabiller Rosette ; et soudain, tout est terminé. Le barbu est indigné, il me tourne le dos, bien décidé à ne plus user sa salive avec moi. Cependant le pasteur me demande avec affliction : "Comment peut-on parler des professeurs d'une manière aussi exécrable ?"

[66]

"Monsieur le Pasteur", lui dis-je, "vous logez ici avec votre chère épouse, votre fillette qui joue du piano, et votre rôti pour le dîner. Vous cultivez les roses et prêchez tous les dimanches au temple pour que vos ouailles se conduisent bien et lisent la Bible. Mais tout cela ne vous est donné que parce que l'on n'a pas assassiné votre enfance. Dans votre bibliothèque se trouvent des milliers de livres et vous êtes à coup sûr un passionné de philosophie classique. Mais comment pouvez-vous me comprendre ? Que savez-vous des gens de mon acabit ? Le soleil a illuminé votre jeunesse et vos parents vous ont élevé avec soin et affection. Pensez que dès six ans je participais au grand massacre collectif en ligaturant des goupilles de grenades. Vingt-cinq pfennigs le bol de goupilles. Monsieur le Pasteur. Voilà comment les instituteurs ont assassiné mon enfance."

"Bien sûr, c'est affreux", dit le pasteur toujours affligé et en hochant la tête. "Mais tous les enseignants ne sont pas ainsi. Vous avez sûrement manqué de chance. Dans mon école, il y en avait aussi certains qui..."

Jamais nous ne parviendrons à nous comprendre, me dis-je, jamais au grand jamais.

"Mais comment pouvez-vous avoir une telle haine à leur égard ?", me demande tristement Madame Agathe. "Tu ne haïras point, dit le Seigneur."

Me voici totalement désarmé et aussi triste qu'elle. J'aimerais lui expliquer, mais reste silencieux.

"Quelle honte", profère le barbu. "Ainsi en va-t-il des jeunes d'aujourd'hui qui se permettent de juger de la guerre alors qu'ils étaient encore au berceau lorsqu'elle a éclaté. Ce sont des fainéants qui traînassent plutôt que de se mettre au travail, ils manquent à tout respect envers leurs [67] aînés et ont l'impudence de tourner leurs éducateurs en ridicule !"

Je rajoute avec chagrin : "Et ils ne connaissent même pas Tchaïkovski". Il me foudroie du regard. Se pourrait-il qu'il soit différent de Grossmann ? Non, il est de la même trempe.

"Ça alors, c'est le comble", jette venimeusement pour la deuxième fois la femme desséchée. "Est-il vraiment indispensable que nous nous laissions insulter ?" Et pour la deuxième fois je montre sans dire mot une plaquette de bois sur laquelle est gravé : "Tu feras le bien à celui qui te maudis."

"Quelle honte !", lâche la femme desséchée.

Alors je lui débite ce que je voulais expliquer à Madame Agathe : "Quelle est la taille de votre univers, Madame le Professeur ? Où sont ses frontières ? Où commence-t-il ? Parlez-moi de la clôture qui délimite votre petit univers comme un verger ! On vous a durant toute votre jeunesse enseigné à construire la clôture la plus serrée possible autour de vous. Maintenant, elle est tellement épaisse qu'il vous est absolument impossible de regarder au-delà. Aucun d'entre vous n'est capable de voir par-delà cette clôture hérissée de barbelés derrière laquelle vous êtes misérablement confinés et dont vous acceptez sadiquement qu'elle vous mutile. Quel sens cela aurait-il que je vous révèle les blessures incurables de mon existence ? Est-ce que je souhaite votre pitié ? Est-ce que je vous demande de vous lamenter sur mon sort ? Pour peu que vous ayez le cœur sensible, vous ne manquerez pas de larmoyer sur toutes les cruautés et toutes les injustices que j'ai eu à subir, mais jamais vous ne comprendrez le sens de tout cela. Et comment pourriez-vous le comprendre ? N'êtes-vous pas retranchés derrière cette clôture de barbelés que [68] vous avez vous-mêmes édifiée ? Nous sommes certes physiquement semblables. Vous avez des bras, des jambes et une figure tout comme moi. Mais reste que nous sommes fondamentalement différents. Jamais nous ne nous comprendrons. Comment un nègre parviendrait-il à cerner l'univers psychique d'un eskimo ? Me comprenez-vous lorsque je vous affirme que vous êtes plus misérables que moi ? Tout dialogue entre nous est vain. Vous mentez et je mens. Vous haletez dans une camisole dont j'ignore tout, et j'ai enduré des souffrances dont vous n'avez pas la moindre idée. Ma haine vous choque. Vous ne sauriez entrevoir la raison pour laquelle j'agresse les autres de ma rage obstinée. Selon le bon Dieu, je devrais aimer ceux qui m'ont fait du mal ? Impossible de les aimer ; il faut que je les déteste, à tout jamais. Combien je voudrais éliminer, extirper de ma mémoire toutes ces canailles qui la hantent et dont les tourments ne cessent de m'obséder. Il ne saurait y avoir d'amour entre nous. Tout ce qui peut exister, c'est une hostilité indélébile, une haine incurable et terrible. Madame Agathe – je fixe ses yeux pleins de larmes –, vous êtes à coup sûr plus riche que moi car vous êtes bonne et avez foi en quelque chose. Moi, je suis mauvais et je ne crois en rien d'autre qu'en la faim. Tout le reste est mensonge. Il m'arrive d'envier vos illusions car les illusions aident à vivre. C'est en tout cas ce que j'ai entendu dire car je n'en ai personnellement jamais eu. Il n'est pas non plus utile que vous compreniez pourquoi j'éprouve tristement tant de haine. À quoi bon ? Soyez toujours heureuse. Qu'est-ce que cette existence dégueulasse pourrait bien vous offrir d'autre ? Il est bien sûr bizarre que moi, qui ai une trentaine d'années de moins que vous, puisse vous parler de la vie. Voyez comme cela offusque notre professeur ! Mais ne m'en veuillez pas. Vous n'avez jamais [69] connu la haine et c'est sans doute le motif pour lequel j'ai un siècle de plus que vous. Soyez perpétuellement heureuse dans cette maison entourée de roses, avec votre piano et vos milliers de livres. Certes vous avez autour de vous la même clôture que tous les autres, mais qui pourrait vous en vouloir... ?

Et me voilà parti.

Le pasteur souhaiterait dire un mot mais je lui coupe la parole : "Vous faites erreur, mon révérend. Dieu ne m'apportera pas la lumière." Dans ses yeux, le miracle reste présent ; il m'observe toujours avec bonté. "Je vous ai menti tout à l'heure devant votre portail. J'avais faim. J'ai déjà menti comme ça des milliers de fois."

Il me reconduit à travers le vestibule. Au moment où il se tourne pour dire un mot à sa femme, je prends un petit coffret de cigares sur une tablette et l'empoche. Nous arrivons aux roses du portail. La nuit est chaude ; la lune ronde et claire accentue les ombres. "C'est affreux, c'est affreux...", murmure le pasteur.

"Pourquoi donc ?", lui dis-je. Et je prends poliment congé : "Saluez de ma part votre chère épouse et votre fillette Rosette."

Devant moi s'étend la route ; toute blanche, baignée par la clarté argentée de la lune. Je sors le coffret de ma poche et l'ouvre. Le révérend fume un sacré bon tabac. Cinquante cigares. Grand merci, mon révérend. Un gardien de nuit ensommeillé fait sa ronde à travers les ruelles éclairées par la lune et m'observe d'un œil soupçonneux. Je murmure : "Qu'est-ce qui t'arrive, espèce de pauvre guignol ? J'ai dîné ce soir chez la plus haute personnalité de ton foutu bled."

J'atteins les dernières maisons. Quelques chiens glapissent hargneusement. Et me voilà dans la campagne sur ma chère vieille route déserte. "Toi ma belle, lui dis-je [70] affectueusement, tu es mon seul amour." Elle est toute bosselée et mal entretenue. De puissants châtaigniers sans âge la bordent. "Ma chérie, me revoilà près de toi..."

Une grange monstrueusement solitaire se dresse dans un vaste champ sur lequel règne un silence de mort. Je traverse les blés humides, les épis mûrs s'éveillent et me caressent avec tendresse. Le monde se repaît du sommeil des justes. Se peut-il qu'il existe en ce moment des gens qui s'agitent en gémissant dans leurs oreillers tout en désordre ? Est-il possible qu'il y en ait qui, le visage figé et sans une larme, soient en train de se pendre à la croisée de leur fenêtre ? Les bleuets sommeillent dans une totale indifférence. Les oiseaux, les prairies, les champs, les arbres sommeillent dans une totale indifférence. La lune laisse filer la quenouille de ses rêves et sourit.

Je pousse la porte de la grange et avance à tâtons au travers de l'obscurité. Quelque chose remue à mes pieds et m'insulte : "Tu peux pas faire gaffe où tu marches, abruti !" Une lampe de poche s'allume. De toutes parts des têtes hirsutes, barbues, toutes endormies me reluquent. Seule une jeune fille insouciante, arborant des seins fermes et nus, continue de rêver dans les bras de son amoureux.

"Salut à tous !", dis-je en riant et je m'affale dans le foin odoriférant. "Il est grand temps de dormir. Le jour n'est pas loin."

Quelques grognements me répondent. La lampe s'éteint. Le rythme des respirations et les ronflements emplissent la nuit sombre.

[71]

**LES SOUS-HOMMES**

7.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le soleil est au zénith. Bientôt midi. Les cheveux en bataille, tout dépeignés, nous restons assis contre la façade ensoleillée de la grange. Nous bâillons, épuisés et grognons. Lorsque l'on a trop longtemps dormi dans le foin, on n'a plus envie de se réveiller. Mais après tout, qu'est-ce que cela change que l'on se lève ou que l'on reste couché, que l'on soit le soir ou le matin. Qu'est-ce cela change que l'on soit là ou ailleurs, qu'il fasse beau ou moche, que tout aille bien ou mal.

"T'as faim ?", me demande mon voisin.

Arrêtons là les conneries. S'il y a bien quelque chose qui change tout, c'est d'avoir faim ou pas.

"Bien sûr que j'ai faim, abruti !"

Il me sourit et sort un petit paquet de son sac. Il le défait... Du pain, de la saucisse ! Hier soir, chez Madame Agathe, j'ai eu du rôti et même du café. Aujourd'hui j'ai du [72] pain et de la saucisse pour le petit-déjeuner. Elle est pas belle la vie ? Nous n'en laissons pas une miette. C'est délicieux. "T'es sympa, mon pote."

Sourire. Il se lèche les babines. Il a belle allure. Autour de vingt ans. Des boucles brunes. Un nez retroussé. Un costume rapiécé. Il a deux fossettes au menton et lorsqu'il rit, il s'en forme deux autres sur ses joues. "T'es arrivé rudement tard hier dans la grange. Et en plus tu m'as marché sur les jambes. J'ai failli t'écraser la gueule à coups de bottes."

Je lui réponds avec bonne humeur : "Si t'avais pris soin de mettre tes jambes dans ta poche, ça serait pas arrivé." Nous rions. Nous rions fort et sans aucun motif. Il me plaque sa main brunie sur l'épaule. Je riposte par une bourrade à la poitrine. Pourquoi n'aurait-on pas le droit de rigoler ? Nous sommes jeunes, nous avons mangé du pain et de la saucisse, nous nous entendons bien, donc nous rigolons. Mais le squelette chauve qui est accroupi à quelques mètres de nous contre la façade ne supporte pas nos rires. Il se lève et va plus loin. "Aux cons les grands espaces", me dit le frisé et nous rigolons de plus belle. Qu'on nous laisse donc rire, qui sait si dans une heure nous n'en serons pas à pester et à larmoyer.

"Moi, c'est Charlie lui-dis-je, et toi ?"

"Arthur."

"Pas dégueulasse. Tu viens d'où ?"

"Berlin."

"Ça, c'est pas possible. Tu parles le dialecte de Hambourg !"

"Tu crois ?" Tout ahuri, il regarde droit devant lui. "Remarque c'est possible, je connais aussi Hambourg. "Là, il a parlé comme un Berlinois.

[73]

La calvitie du grand con de tout à l'heure luit au milieu des épis en mouvement. Il marche tête basse, comme un pénitent. Mais il est loin d'être un pénitent. Je le connais. C'est un ancien garçon de caisse tubard qui a toujours sur lui une piqûre de morphine et qui est à tout jamais dépendant de son vice.

Arthur défroisse le papier qui enveloppait le pain et la saucisse. Il se met à lire, puis me dit : "C'est fait. Ils leur ont coupé la tête à tous les quatre."

"Quels quatre ?"

"Les quatre communistes de l'affaire du dimanche sanglant d'Altona." [[1]](#footnote-1)

"Ils avaient assassiné quelqu'un ?"

Il me contemple d'un air sérieux. "Aujourd'hui, il n'y a pas besoin de tuer quelqu'un pour que l'on te tue !"

"Tu te trompes, mon gars. Deux copains à moi ont liquidé un bonhomme et n'ont écopé que de dix ans de réclusion !"

"C'est possible. Mais tes copains ne sont pas des antifascistes et le bonhomme n'était pas un nazi."

Je ne peux m'empêcher de ricaner :"Ah ça non, mes copains n'étaient pas communistes."

"Bien sûr que non !". Il poursuit la lecture de son journal froissé : "Quinze ans de réclusion, dix ans de réclusion, douze ans de réclusion, huit ans de..."

Le morphinomane chauve a disparu dans les blés. Nous ne rigolons plus : "neuf ans de réclusion, quatre ans de réclusion, sept ans..."

Je lui demande tout de go : "Tu serais pas communiste, des fois ?"

[74]

Il reste impassible : "Moi, je ne suis qu'un pauvre ouvrier sans parti. Comment pourrait-on être communiste de nos jours ?"

Il a tout à fait raison, me dis-je. Comment pourrait-on être communiste aujourd'hui ? Qui serait assez idiot pour devenir communiste ?

Arthur poursuit : "Tout à fait par hasard, j'ai appris comment ils sont morts. C'est un Autrichien qui me l'a raconté. Il l'avait lu dans un canard de chez lui. Lorsqu'on a mené l'ouvrier Lütgens à l'échafaud, il a demandé à pouvoir dire un dernier mot. Il s'est alors planté devant ses juges, en se faisant aussi grand et large que possible, et tout en les fixant de son regard franc et dur d'ouvrier, il leur a déclaré : C'est un honneur pour un communiste qui lutte au nom de la liberté de mourir pour son peuple asservi et opprimé ! Et il est mort en paix, avec courage et lucidité. Ensuite, c'est l'ouvrier Müller que l'on a conduit devant le bourreau. Tu sais ce que ça signifie, mon ami, d'être mené au billot et de savoir que le bourreau te tranchera la tête à la hache dans une minute ? Son camarade vient d'y passer, d'autres vont suivre. Et bien voilà, Müller demande la permission de pouvoir étirer ses membres encore une fois. Le procureur, l'aumônier, le médecin, les fascistes qui sont venus assister à l'exécution, le bourreau et ses sbires, tous regardent avec étonnement cet ouvrier souriant. On se concerte ; bien sûr qu'on ne va pas lui refuser sa dernière volonté. Impossible qu'il prenne la fuite vu qu'il est entouré de SA en armes qui à la moindre tentative le réduiraient en bouillie. On lui enlève ses fers. Il s’étire. Et soudain il écrase son poing massif et osseux de prolétaire sur la gueule de l'officier SA le plus proche, avec une puissance telle que celui-ci s'écroule évanoui, les dents pulvérisées. Maintenant il peut mourir sous la hache. Puis on coupe la [75] tête à tous les autres... Mais ils meurent tous bravement, sans aucune trace de peur..."

"Félicitations, dis-je, ça ce sont des hommes" !

Son regard est d'une tristesse infinie.

Je poursuis : "Si tout notre peuple était communiste, sans doute parviendrait-on à changer les choses. Mais rares sont ceux qui sont décidés à accepter la mort. Dès qu'ils voient une mitrailleuse, c'est la débandade. Pourquoi se sacrifier pour des imbéciles ?"

Comme il garde le silence, j'ajoute : "Cependant ceux qui sont courageux sont tout aussi imbéciles. Ils veulent améliorer le monde et le monde ne veut pas qu'on l'améliore."

Nous sommes seuls contre la façade chaude de la grange. Il y a beau temps que nos compagnons de la nuit ont repris leur route. Nous avons pris notre petit-déjeuner, nous ne sommes pas pressés. La chaleur fait vaciller l'air. Au-dessus de nous, les alouettes grisollent. Nous avons bien le temps, que dis-je, nous avons tout notre temps.

Il sourit de nouveau et me demande sur un ton à la fois aimable et songeur : "Tu as déjà entendu parler des besprisornis ? On appelle comme ça les centaines de milliers de gamins sans famille ni maison qui parcouraient les routes après la révolution russe, et qui vivaient de mendicité, du brigandage et même de meurtres. Ils n'avaient aucune conscience de classe, et d'ailleurs comment auraient-ils pu en avoir une ? Ils étaient si nombreux et leur misère si grande qu'ils constituaient un réel danger..."

"Et alors... ?"

"Toi aussi tu vas peut-être devenir un besprisorni."

"Pourquoi pas ?"

**75**

[76]

"Pourquoi dis-tu : pourquoi pas ? Les besprisornis sont des contre-révolutionnaires."

"Tu parles comme un communiste."

Personne à proximité. La route, blanche et poussiéreuse, se trouve à près de cinq-cents mètres. Seul un attelage de bœufs s'avance à pas pesants. Le fermier hurle : "hue !", mais nous l'entendons à peine. Arthur me dit : "Qu'est-ce ça te ferait si j'étais communiste ?"

Je pense : quinze ans de réclusion, huit ans, douze ans, dix ans... Il est courageux, ce gars. Si j'étais un pourri, j'irais avec lui à la police. Les SA s'occuperaient de lui. Ainsi, vous faites de l'agitation communiste ? Vous répandez des mensonges sur l'exécution de ces sous- hommes de Hambourg qui étaient pires que des bêtes ? Vous faites de la propagande pour l'Union soviétique ? Ben mon gars, qu'est-ce qu'ils te mettraient... Ils commenceraient par te tanner un peu la peau des couilles, puis ils t'expédieraient dans un camp de concentration... Comment peut-on être assez con pour jouer de nos jours au communiste ?

"Toi aussi, t'es ouvrier ?", me demande-t-il.

"J'suis pas dingue. Tu crois que je vais aller à l'usine pour vingt marks par semaine ? Tu crois que j'ai envie de bosser comme un nègre pour même pas avoir assez à bouffer ? Tu me vois ramper et lécher sans arrêt le cul d'un putain d'exploiteur ? Je préfère vivre sans ça. T'as qu'à observer les prolos quand ils sortent de l'usine. Voûtés, tout de travers, abrutis. Leur vieille les attend à la baraque, ils se foutent au lit, et les gosses les regardent s'envoyer en l'air. Le lendemain matin, il faut ressortir du plumard et retourner au turbin. Et ils font ça pendant dix, vingt, trente ans. Et jamais ça s'améliore. Non, mon vieux, pas question que je sois ouvrier !"

[77]

"Qu'est-ce que tu fais alors ?"

"Je m'ennuie."

"Tu as lu ?"

"Hélas oui..."

Nous fumons les fantastiques cigares du pasteur. Des petits cigares jaunâtres et chers. Mais Arthur ne profite pas de leur arôme comme il le devrait. Il suçote pensivement l'embout. Il fixe ses genoux rapiécés. Des brindilles de foin pendent dans ses cheveux en désordre : "On a dû vous faire quelque chose, mais quoi... ? Vous formez une armée gigantesque de jeunes qui ne voient pas pourquoi ils auraient une conscience de classe. Vous envahissez les villes, les bureaux de chômage, les asiles de nuit. Vous méritez même pas qu'on vous considère comme des prolétaires en haillons. Il en a qui rejoignent les SA. Bien. Mais tous les autres... ? Ils vous en ont pourtant autant fait voir qu'à nous !"

"Ces chiens..."

"Oui, ces chiens, mais pourquoi ne luttez-vous pas contre eux ?"

"De quelle lutte parles-tu ? "

"De la lutte tous ensemble pour s'en libérer !"

"Je ne crois pas à vos idées."

"Alors, dis-moi à quoi tu crois ?"

"À rien ni personne."

Il rugit : "Mais alors, t'as qu'à te pendre ! Quel sens a ta vie ! Il s'agit pas que tu croies à quelque chose ou à quelqu'un. Il suffit que tu comprennes. Dis-moi comment tu fais pour pas comprendre qu'il faut briser ce système dégueulasse !"

"Gueule pas comme ça ! Il y en a d'autres qui prétendent libérer la jeunesse. S'ils t'entendent, ils te tuent. Trop de liberté est malsain."

**77**

[78]

"Qu'est-ce qu'ils ont bien pu vous faire ?", répète-t-il en se tordant l'esprit. "C'est évident que vous êtes des révolutionnaires, vous détestez la classe dominante, vous volez et détroussez. Vous avez des organisations ou vous menez la lutte seuls. Mais pourquoi n'êtes-vous pas avec nous ?"

"Nous ne pouvons pas lutter avec vous."

"Comment est-ce que tu expliques ça ?"

"Parce que tout ce que l'on doit avoir pour être chez vous, l'enthousiasme, la foi, l'honnêteté, la droiture, tout ça est mort depuis longtemps pour nous. Qu'est-ce que je te raconte là. Ça n'est même pas mort, ça n'a jamais existé. Tu crois à ton communisme comme il y en a qui croient en Dieu. Et pour votre paradis, vous vous êtes fait baiser des centaines de fois. Les gens n'ont pas envie de vous suivre. T'as qu'à aller les voir et leur raconter que tu veux les libérer. Ils te mettront en pièces. Regarde : votre mouvement a une histoire ancienne, vous avez des milliers d'écrits théoriques, des journaux, des orateurs bien formés, un parti de masse, des dizaines de milliers de gens sont morts pour votre cause, admettons même que votre doctrine soit juste. Et pourtant il suffit qu'un bonhomme avec une petite moustache ridicule et manipulateur de mythes paraisse pour qu'un peuple tout entier se jette dans ses bras. Qu'est-ce qui pèse plus lourd à ton avis, sa petite moustache ou votre marxisme ?"

"Après lui viendra la révolution."

"Quand ça ? Dans un siècle, dans deux siècles ?"

"Bientôt. Hitler n'est pas capable de tenir les promesses qu'il a faites au peuple. Les petits bourgeois et les travailleurs qui ont voté pour lui se révolteront. Ils exigeront qu'ils tiennent ses engagements socialistes. Malheur alors aux oppresseurs !"

[79]

"Je ne crois pas qu'ils se révolteront."

"Et pourquoi pas ?"

"Parce qu'ils sont bêtes, vulgaires et minables. Ils ne se révolteront pas tant qu'ils n'auront pas plus rien à manger, plus une miette de pain, plus une pomme de terre. Tant qu'ils n'auront pas compris qu'ils crèveront de toute façon, que ce soit sous les balles ou de faim. Mais les fumiers au pouvoir sauront leur laisser les pommes de terre et les miettes de pain."

"Ils ne pourront bientôt même plus leur donner ça."

"Arthur, dis-je, j'ai vu ma grand-mère mourir de faim. Mourir de faim, tu entends ? Tu le sais bien. Durant notre jeunesse nous étions couverts d'abcès purulents, nous n'avions que des haillons. Autour de nous les gens crevaient dans la rue comme les mouches. Le peuple touchait le fond. Pourquoi est-ce qu’il n'y a pas eu de révolution ?"

"À l'époque, le Parti communiste n'existait pas encore."

"Tu as raison. Mais est-ce qu'il existait à l'époque un mouvement populaire aussi puissant que le national-socialisme ? Qui fait la révolution ? Le peuple ou un parti ? Le peuple n'est pas avec vous, il est avec le grand capital. Et pourquoi ? Parce que vous n'avez pas su vous y prendre avec lui, avec toutes vos résolutions et tous vos programmes. Si vous voulez l'avoir avec vous, il faut le tromper. Il faut lui faire miroiter un rêve. Un beau, splendide rêve totalement irréalisable. Méfie-toi de quel côté cela va se produire."

"Mais le peuple, c'est nous. Comment peut-on se mentir à soi-même ? Notre but, c'est justement de briser les rêves. Jamais les ouvriers ne s'émanciperont tant qu'ils rêveront. Chez nous, il n'y a pas de mythes, ni de manipulation psychologique comme pour les fascistes."

**79**

[80]

"C'est ça votre erreur."

Il me regarde de ses yeux bruns. Quel visage ! Quel homme ! Lequel d'entre nous possède-t-il une bouche aussi énergique, ce front décidé. Lequel d’entre nous a-t-il une telle foi, une telle conviction jusqu'à subir la torture, le martyre, la mort pour une idée ? Et cette passion, cette fièvre... ?

Dix ans, vingt ans de réclusion ! Condamnés à la peine de mort ! Trois cents décapitations depuis janvier ! Des milliers de victimes étranglées, fusillées, mises en pièces, mises en terre, estropiées à force de tabassages. Tout ça pour le triomphe de la cause nazie. Des centaines de milliers en prison. Toujours pour le triomphe de la cause nazie. Tout ça pour ce qu'ils osent baptiser la liberté du peuple allemand !

…………………..

Ô mon cher Arthur, penses-tu que vous êtes plus heureux que nous ? Quel sens cela a-t-il d'amarrer son existence à un conte à dormir debout ? Cela donne-t-il plus de sens à la vie que de lui dénier tout sens ? Que non ! Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la manière dont les gens vivent, c'est la manière dont nous nous vivons. Le lit dans lequel nous nous couchons et passons la nuit. Et comme nous voulons passer une bonne nuit, il faut que nous trouvions un bon lit. Pas question de travailler. Tout ce que nous voulons, c'est nous acheminer paisiblement vers notre fin. Mourir, pourrir. Les petites filles pleurent, nous maudissons le monde. Les bigots vont à confesse. Nous pissons contre un arbre et en tirons tout autant de satisfaction. Vous rêvez d'une vie nouvelle, nous d'un bon repas. Votre vie nouvelle est tout aussi hypothétique que notre bon repas. Si la liberté s'instaure, nous n'aurions rien contre. Si par contre ce n'est pas le cas, nous savons [81] comment échapper au Service du travail. Je suis seul dans cet univers gigantesque et cruel et rien d'autre ne me préoccupe que mon estomac et le sexe.

…………………..

Un nuage de poussière s'élève derrière nous et ne cesse de grossir. Un camion. "Salut !", me dit Arthur, illuminé par son magnifique sourire d'adolescent. "Rendez-vous après la révolution !" "Salut, mon pote ! Sois prudent !" Je me fiche de son communisme, mais il m'est sympathique. Il traverse le champ à la course et parvient tout juste à attraper le camion. Debout sur la plate-forme, il me fait signe de la main. "Au revoir, au revoir !" J'ai dit çà des milliers de fois à des milliers de gens que je n'ai jamais revus. La chaleur scintille sur les épis. Le nuage de poussière s'estompe. Je me pose sur une borne kilométrique et attends une voiture qui me conduira dans la direction opposée. Destination Berlin.

81

[82]

[83]

82.

**LES SOUS-HOMMES**

8.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les réverbères de la rue Mulack donnent tout juste assez de lumière pour que l'on devine les putains, mais cela leur suffit pour accomplir parfaitement leur tâche. Les troquets ont leur propre éclairage et que souhaiterait-on voir de plus la nuit dans la rue Mulack ? Elle est sombre et calme, aucune voiture, aucun tramway ne la traverse. De temps en temps une porte s'ouvre violemment et un ivrogne titubant sort en braillant. Alors les putains cessent de papoter et prennent la pose. Au choix : des grandes, des petites, des grosses, des maigres, des vieilles, des jeunes. Sinon tout est tranquille dans cette rue misérable et infâme. Le vice est humble et modeste. Les filles rêvent d'un jarret choucroute et d'une robe du dimanche dans laquelle elles pourraient, comme tout un chacun, aller prendre le café et écouter un orchestre dans une guinguette de Grünau. Cela fait des [84] années, de longues années qu'elles en rêvent, mais jamais encore elles ne se sont assises sur une de ces chaises laquées blanc protégées par un parasol, en compagnie de courtisans jeunes et bien mis, telles qu'elles souhaiteraient pour une fois en connaître. Elles attendent dans les caveaux et les bistrots dégueulasses de la rue Mulack ou font le trottoir avec lassitude. Lorsque débarque un petit bourgeois adultère en rut, elles lui font avec résignation les bricoles que son épouse se refuse à lui faire. Mais en ces temps difficiles, nos braves maris se font rares, et les filles résignées sont légion. Elles vieillissent, oublient leur rêve de guinguette, et usent jusqu'à épuisement leurs semelles sur le pavé immonde de cette rue lugubre. Mais elles sont heureuses, car elles possèdent un lit, un vrai lit avec une petite table au pied, sur laquelle on peut mettre une lampe et un livre. Posséder un lit, n'est-ce pas là le bonheur suprême ? Il n'a pas besoin d’être vraiment propre. Il n'est même pas si grave de devoir le partager avec quelqu'un d'autre. Car rien n'est plus doux que de sombrer dans le sommeil – sombrer, quelle expression ! – dans un lit !

Harassé, je traverse la chaussée en me traînant et m'effondre sur un petit escalier en décrépitude. Tout près de moi, une fille peinturlurée chantonne. Je lui demande : "Où est-ce que je peux dormir gratis ?" Elle me répond : "T'as qu'à aller à l'asile de nuit de la rue Fröbel", et elle continue de chantonner. Elle n'avait pas besoin de se donner ce mal, je le savais déjà. Mais Berlin est vaste, extrêmement vaste, et il me faudrait encore marcher une bonne heure pour arriver rue Fröbel. En plus, vu l'horaire, je vais me faire incendier par le patron, d'autant que je n'ai même pas une carte d'invalidité. J'insiste : "Tu connaîtrais rien d'autre ?" "Non", fait-elle sans même interrompre son fredonnement. Ses jambes gainées de soie reluisent [85] faiblement sous l'éclairage diffus de la rue Mulack. Elle n'est pas mal. Je devrais lui demander si elle ne peut pas m'héberger, mais elle va me répliquer : "T'as du fric, mon petit gars ?" Et moi, je n'aurai pas d'autre réponse que : "Quinze pfennigs, gracieuse princesse !", ce qui pour toute une nuit, même avec une fille de la rue Mulack, est un prix très insuffisant.

Mon épuisement est tel que j'ai failli m'endormir sur les marches de l'escalier. Elle empeste l'eau de Cologne bon marché. En face, les filles ont pris la pause. Deux aventuriers à chapeau melon les passent en revue d'un pas mal assuré. "Grand Dieu, heureusement que j'ai pas besoin de ça, me dit la fille chantonnante non sans fierté, j’ai mes habitués." Mais je tombe d’épuisement et me fiche de ses habitués.

Une sensation confuse me harcèle depuis des heures sans que j'aie vraiment pris conscience de quoi il s'agit. Soudain je sais : c'est la faim, la torture de la faim. Et maintenant que je sais, la voilà qui se déchaîne dans mon estomac. Je préférais la sensation confuse. Je demande à la fille qui peut se dispenser de racoler : "Où est-ce qu'on peut manger quelque chose pour quinze pfennigs ?" Elle s'est remise à fredonner, fouille dans son sac, me donne quinze pfennigs de mieux et m'indique du doigt un endroit de l'autre côté de la rue sordide : "Là bas, tu pourras te remplir le ventre pour trente pfennigs."

J’ai du mal à quitter mes marches. J'aimais bien rester assis près de la fille aux bas de soie. Mais la faim me pousse. Elle m'a saisi par le colback et me propulse en face, là où pendouille lamentablement un grand drapeau blanc. On est loin de tout réverbère, mais j'entrevois la tête de cheval sur le pavillon effiloché et lis les mots : "Viande [86] et saucisse". J'ouvre la porte en douceur, m'introduis, et la referme derrière moi.

Comment expliquer le calme de la rue Mulack ? Ici on vocifère et glapit. Une femme rit sans cesse d'un rire sonore et vulgaire. Je m'arrête un instant pour m'habituer à la brume épaisse et moite qui règne dans la pièce, puis je me fraye un chemin jusqu'au comptoir et dis : "À manger pour trente pfennigs !" Le patron est en sueur, les deux femmes avec lui aussi. Il saisit une assiette et y met une louche de patates qu'il arrose d'une louche de sauce brunâtre contenant des morceaux de viande. J’ai de douloureuses contractions au gosier. "L'argent !" À contrecœur, six pièces de cinq pfennigs roulent sur le comptoir humide. Le patron les jette dans sa caisse.

Je ne regarde ni à gauche, ni à droite ; mon assiette en mains, je fonce à travers les rangées de chaises jusqu'à la première place libre. Et j'engloutis mon repas. Je ne prends pas le temps de le savourer. J'engouffre, j'engouffre. Mon voisin me dit : "Tu me donneras bien tes restes ?" Mais je ne lui réponds pas. Les pommes de terre contiennent du sable qui crisse sous les dents, mais je ne recrache rien. Seuls quelques bouts de cartilage atterrissent sur la table. "C'est trop dommage de gaspiller ça", me reproche un autre voisin. Je relève la tête. Un vieux barbu aux allures de troglodyte récupère mes détritus de ses doigts tremblants et les balance dans sa soupe. Je poursuis mon repas. Il ne reste plus que deux morceaux de pomme de terre bleuâtres dans mon assiette. Et c'est alors que, au moment même où je vais pour la repousser, un événement étrange se produit. Plusieurs hommes se lèvent d'un bond et se propulsent dessus. Mais le dernier arrivé évacue tous les autres et déclare d'un ton menaçant : "La bouffe est à moi !" Ils reculent et lui, comme si cela allait de soi, s'empare de mes [87] restes et se les envoie. Puis il reprend sereinement place sur sa chaise. Je prends appui contre le mur car un vertige m'a saisi. J'ai mangé trop vite et suis comme ivre. Et c'est alors qu'arrive quelque chose de prodigieux : de la brume surgit sous mes yeux un visage que je ne me serais jamais attendu à revoir là. Je me frotte les yeux, me précipite. Une joie irrépressible s'empare de moi, une sensation délicieusement grisante m'envahit. Je frappe sur l'épaule de l'apparition et hurle : "C'est bien toi ?" Et voilà mon chef de bande qui lui aussi se met à brailler. Il repousse le vieux débris à côté de moi et prend sa chaise. Nous nous serrons la main, nous nous embrassons, puis sa première question surgit : "T'as des nouvelles de Paul et Kalle ?"

[88]

[89]

**LES SOUS-HOMMES**

9.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lors de retrouvailles, les effusions peuvent prendre bien des formes. L'éruption des sentiments est affaire individuelle. Certains pleurent, d'autres sont pris d'une véritable diarrhée verbale pour manifester leur bonheur. D'autres encore se murent dans le plus total mutisme et affichent une mine plus malheureuse qu'heureuse. Mon chef de bande et moi parlons d'une voix basse et pleine d'affection dont seuls certains accents trahissent notre joie. En effet nous parlons guère de nous. Notre argot est pauvre en mots tendres, mais le terme de "salopard" peut manifester tout autant de plaisir à se retrouver que n'importe quel autre terme. Les gens comme nous ont un jargon bien à eux que jamais personne d'autre ne pourra comprendre. Et il n'est pas question qu'ils apprennent à le comprendre.

[90]

Mon chef, le roi de ma jeunesse, est resté le roi. La même flamme illumine son front impérial et son visage est toujours marqué de l'expression de ceux que l'on ne pourra jamais soumettre. Je l'aime, lui qui est sorti vainqueur de mille batailles, lui dont le rire a régné sur notre univers. Il porte des pantalons larges tenus par une ceinture. Sur sa tête, la casquette est de travers. Ses épaules menacent de faire craquer sa veste. Sa démarche chaloupée est un véritable défi et il toise tous ceux qu'il croise avec curiosité et arrogance. Il est un tigre dans la jungle de nos rues. Lorsqu'il débarque, les autres se retirent lâchement. Aujourd'hui encore il n'a d'autre loi que la sienne propre, et lorsqu'il l'impose, sa cruauté et son indifférence confinent au surnaturel. Mon chef de bande, tigre solitaire aux yeux vigilants et aux griffes meurtrières ! On ne peut que l'aimer ou le haïr. D'ailleurs, il ne se connaît que des amis ou des ennemis, rien d'autre. Allez à Chicago ou à Shanghai, allez à Paris ou à Londres, partout vous retrouverez ces mêmes fauves solitaires à la casquette de travers et au regard insolent. Ce sont les irréductibles des quartiers miteux, les caïds qui ne respectent que leurs propres lois. Nul n'est encore parvenu à les dompter. Se rebiffant sans trêve, ils ont infligé à leurs tortionnaires de sanglantes blessures. Tapis dans les ghettos des grandes villes, ils ne sortent que la nuit, en prédateurs avisés.

Mon chef de bande me demande : "Où comptes-tu dormir cette nuit, mon ami ?"

"Je n'en sais rien."

"Pourquoi t'irais pas au gourbi d’à côté. C'est cradingue, mais ça coûte que quarante pfennigs."

"J'ai pas d'argent, et pas de papiers non plus."

[91]

Il m'observe un instant, puis baisse les yeux en me souriant comme seul un frère peut le faire. "Mon vieux copain, me dit-il, mon vieux copain". Puis il pose sur moi un regard quasi maternel. Il secoue la tête tout en continuant de sourire. "Il faut donc qu'on récupère des papiers", dit-il doucement et avec affection. Me voilà sauvé. Je suis en sécurité car mon chef de bande s'occupe de moi. Qu'est-ce qui pourrait bien m'arriver dès lors qu'il m'a pris en main. Il fait un signe et un individu d'une élégance douteuse se lève. Ils échangent quelques mots à voix basse et je suis le bonhomme dans les toilettes. Il me remet une carte d'invalidité au nom de Karl Müller. Pour nous le nom et la date de naissance sont sans aucune importance. Peu importe comment on nous appelle et où nous sommes nés. La seule difficulté c'est de bien enregistrer les renseignements. Mais c'est une simple question d'habitude et on est tout juste quelque peu surpris lorsque l'on s'entend interpeller par son ancien nom. Comme c'est étrange, pense-t-on alors, ce nom ne m'est pas inconnu, serait-ce celui d'un écrivain célèbre ou d'un préfet de police ? Finalement on est convaincu de bien être né là et à la date qu'indique la nouvelle carte.

Mon chef de bande tranche : "Tu passeras la nuit chez une fille. Mais c'est encore trop tôt pour la tirer du trottoir. À cette heure elle peut encore faire du fric. Donc pas question de raccourcir son temps de travail. Faudra que tu tiennes jusqu'à deux heures du matin." Nous sommes assis dans un coin et nous couvrons toute la salle. La chaleur lourde qui y règne m'endort, mais je me secoue. Le vieux tremblotant est maintenant assis en face de nous et lichote sa soupe. Chaque fois qu'il va pour soulever sa cuillère, sa barbe baigne dans la gamelle. Là-bas, il y en a deux qui se [92] disputent un mégot. Mais comme trop de bruit est malsain, ils en prennent une par la tronche et se calment.

C'est alors qu'un nouveau bruit prend de l'ampleur pour finalement dépasser de loin celui des deux adolescents. C'est un bruit que l'on aime bien et c'est pourquoi on cherche toujours à en tirer le meilleur parti. La vie est triste. Nous voulons rigoler, nous voulons oublier toute morosité. Sur le plancher, il y en a un qui dort, paisiblement et sans penser à mal. Il est couché là en chien de fusil, drapé dans un manteau bizarre. Ses pieds sans chaussettes sont enveloppés dans des morceaux de pneu. Autour de lui, c'est le vacarme. Des hommes, des femmes l'enjambent sans cesse. Mais lui roupille sur le sol jonché de crachats et de mégots écrasés. Son visage couvert d'une barbe de plusieurs jours ne se départit pas de son sourire. Et voilà que deux types qui s'enquiquinent décident de lui faire une blague, une toute petite blague sans méchanceté. Il y en a un qui a un crayon encreur. Il se met à dessiner toutes sortes de figurines sur le crâne chauve du dormeur tandis que son copain ficelle ses pieds enrobés de pneu à une table. Mais les deux ont oublié la nénette du bonhomme et sa voix. En effet, une créature se détache du mur graisseux, fonce vers le dormeur et pousse des cris. Il n'existe pas au monde une autre voix comme celle-là. On dirait une trompette pulvérisée par le souffle d'un chien glapissant des Enfers. Et pourtant c'est bien une femme qui a cette voix. Sa robe, un assemblage de deux sacs de jute, le prouve. Elle glapit sans discontinuer tout en piétinant le sol de ce que l'on peut à peine encore identifier comme étant des bottes de cheval, vu qu'elles datent pour sûr de Mathusalem. Son jappement hystérique exige que les deux matricides, tricheurs, pédophiles et profanateurs de sépultures [93] ôtent leurs sales pattes de son amant. "Partez immédiatement, fripouilles, canailles, puces infectes !"

L'un des gars la contourne et soulève par derrière le sac du bas, découvrant deux cuisses maigrelettes et une culotte écœurante. Le troquet est prêt d'exploser tellement les gens se marrent. La maîtresse à tête de mort du dormeur s'assied à ses côtés, produisant toujours des grognements enroués et résolue à veiller sur lui. Ni les taquineries des deux rigolos, ni les aboiements rauques de sa maîtresse ne l'ont réveillé. Il dort toujours en souriant. Il n'a rien remarqué ...

Les minutes s'écoulent. Des hommes et des femmes se glissent dans le bistrot. Avec les quelques malheureux pfennigs qu'ils ont mendiés dans la rue, ils s'achètent un peu de viande de cheval accompagnée de pommes de terre et engloutissent avidement cette pitance. Puis ils restent assis là, se reluquant les uns les autres, dégoisant, attendant que le temps passe. Sur tous plane la malédiction de l'absurdité de l'existence. Tout ce qu'ils attendent et ne cessent d'attendre, c'est la mort. Ils se putréfient doucement, tout doucement.

Les deux rigolos sortent et rejoignent l'Alexanderplatz. Là il y a de l'espace et de l'animation durant toute la nuit. Ils déambulent sous les réverbères et les étoiles éblouissantes des réclames lumineuses. Ils descendent dans les nouvelles pissotières, observent autour d'eux d'un air las, à la recherche d'une proie. Puis ils en ressortent d'un pas pesant, soufflent quelque instant avant de reprendre leur route. Ils ont des concurrents partout qui circulent en groupes ou s'attardent en compagnie des putains. En ces temps, il est plus que difficile de trouver une vieille tante en chaleur. Mais il n'est pas exclu qu'ils aient de la chance et qu'un pédé se présente, auquel on commencera par arracher son froc avant de le menacer du poing : "Ramène [94] ton fric, mon pote ! Et si t'as quelque chose à y redire, on va ensemble chez les flics, d'accord ?" Et le gars, tout tremblant et ahuri, aboulé la thune. Il est là comme une oie déplumée. Il ne va pas tarder à larmoyer. Eh oui, cher Monsieur, la vie n'est pas un jeu. Si vous aviez des tendances normales, vous vous en seriez tiré à meilleur compte. Les putains de l'Alexanderplatz, elles, pratiquent des tarifs précis, il y a un prix pour chaque vêtement qu'elles enlèvent. Et si on n'est pas satisfait de leurs services, on peut même se plaindre. Mais avec nous, c'est pas le cas. Comme on n'est quand même pas sans cœur, on le laisse un peu tripatouiller. C'est fou comme le pognon attendrit. Mais la chance est si rare à notre époque.

La rue Mulack est toujours déserte, dégueulasse et triste. Les lampadaires font leur travail. La fille aux habitués a disparu des escaliers. À travers la nuit, nous nous acheminons lentement vers les troquets de la rue de Lorraine. Mon chef de bande parle doucement de Paul et Kalle. Je le suis d'un pas incertain et épuisé. Il est deux heures du matin. Le bistrot du coin est animé. Il y a de l'ambiance. Deux chômeurs jouent du violon et de l'accordéon. Ils jouent des romances larmoyantes et nostalgiques qui font pleurer les filles. Mon chef jette un regard circulaire sur la salle et m'entraîne vers une petite blonde assise au fond. Il ne lui dit pas "bonsoir", il ne s'embarrasse pas d'un long baratin, il lui glisse simplement : "T'as déjà un mec pour cette nuit ?" Et comme elle fait non de la tête : "Alors t'hébergeras ce mec-là." Elle me regarde fugitivement : "C'est un copain ?" Elle est ivre. "Oui".

"Alors c'est d'accord, je l'héberge." Mon chef me sert la main. "À demain...", et le voilà parti.

[95]

La fille me dit : "Assieds-toi près de moi, mon bébé." Elle commande deux cognacs, avale le sien cul sec, pose sa tête sur mon épaule et commence à sangloter : "Je me sens si seule." Elle est complètement soûle. Nous nous levons et je retrouve l'obscurité et la tiédeur de la nuit. Comme par miracle, la rue l'a dégrisée. Elle s'arrête sous un réverbère : "Laisse-moi quand même voir comment t’es foutu, mon chéri !" Satisfaite, elle m'entraîne dans les ténèbres de la rue Acker. Elle loge dans une des premières maisons à droite.

95

[96]

[97]

**LES SOUS-HOMMES**

10.

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Tu sais, je viens d'une bonne famille", me raconte la fille esseulée. "À ma naissance, rien ne pouvait laisser prévoir que je ferais le tapin. Mon père était un homme distingué qui jouissait du respect et de la considération de ses concitoyens. À quinze ans, j'ai été séduite par un comte dénué de scrupules qui m'a pris ma virginité. Il m'a dépouillé de ma fleur en un rien de temps et en ricanant. C'est alors que tout a mal tourné. Mon père m'a mise à la porte..."

Je l'interromps rageusement : "Arrête de m'emmerder avec tes conneries. Est-ce que tu crois que je suis assez abruti pour croire tes bobards ? Vous êtes toutes les mêmes. Vous êtes toutes des filles de nobles familles dont on a honteusement abusé à quinze ans. Comme si vous n'aviez pas déjà joué à dix ans à touche-pipi avec vos [98] copains dans des cages d'escaliers obscures ! Ne m' dis pas que tu te laissais pas déshabiller et tripoter par tous les vieux cochons qui te proposaient quelque chose à manger ou une vingtaine de pfennigs ! Je sors de la même merde que toi, alors inutile d'essayer de me rouler !" Un ange passe. Puis la fille se met à rire : "En tout cas, gueule pas comme ça. Ma logeuse m'a pas à la bonne vu que j'ai pas payé le loyer. Elle fait la gueule dès qu'elle m'aperçoit. Un de ces jours, je vais lui balancer mon sac en pleine tronche. Tiens, fumons plutôt une cigarette."

La flamme de l'allumette éclaire, momentanément une chambre pouilleuse et meublée avec un goût pitoyable : un canapé de tissu abominable, un lustre pompeux en fonte imitation bronze, un miroir terni orné de cartes postales, un tableau représentant la Vierge Marie, une armoire en piteux état, des fleurs en papier sur la table. Des habits jonchent le plancher et le lit qu'occupent maintenant nos corps à moitié nus. La flamme s'éteint brutalement. Il ne subsiste que le bout rougeoyant de la cigarette qui se promène d'une bouche à l'autre. Lorsque la fille ou moi tirons dessus, nos visages s'éclairent un instant pour aussitôt redevenir invisibles. Nous restons tranquillement étendus, les yeux fixés au plafond englouti dans l'obscurité. Derrière les vitres de la fenêtre masquées par des rideaux se fait entendre un bruit confus, à peine perceptible. Berlin ne dort jamais. Il y a toujours des gens dans les rues, le trafic des bus et des trams, des moteurs qui gémissent, des ivrognes désespérés qui beuglent. La fille me chuchote : "Trois ans que j'habite dans ce trou à rats. Ils sont un bon millier à être comme toi passés par ce lit. Des vieux et des jeunes ; des bien portants et des malades ; des types costauds et des infirmes sans bras ni jambes ; d'autres qui enlèvent des bandages de partout ; des vieillards qui [99] m'apportent des fruits rien que pour que je les écrase sur mes seins nus ; des lycéens qui chiaient en partant. Mais peu importe qu'ils soient forts en gueule, gémiards ou pleurnichards, qu'ils me fassent leurs confidences ou maudissent la vie ; moi, tout ce qui m'intéresse, c'est qu'ils crachent au bassinet. Si t'avais idée de tout ce que ces dégueulasses exigent de moi..." Elle fait une pause. "Quand je pense que je vivais dans une ferme, que j'ai gardé les oies et que j'allais même chercher l'eau bénite à la messe pascale. Ça remonte à quand tout ça ? Le soir, avec les autres filles du village, on s'asseyait au bord de l'étang pour chanter. Le dimanche, un berger faisait de la musique et on dansait. J'avais une couronne de fleurs des champs dans les cheveux. Crois-moi, j'étais vraiment belle. Le pasteur me disait bien de pas tant danser, que c'était dangereux pour l'âme. Mais ça me faisait rire. Je croyais que le bon Dieu ne m'en voudrait pas d'être aussi joyeuse..."

On n'entend plus que le tic-tac de l'horloge. Mon épaule est trempée. Tout en causant, la fille l'arrose de ses larmes.

"Au début de la guerre, je me suis mariée à la va-vite avec un homme qui avait très mauvaise réputation dans notre région. Il se vantait d'avoir défloré toutes les filles et la paysanne la plus riche du coin avait un fils qui lui ressemblait plus qu'à son père légitime. Ça a été une union comme on en voit qu'en temps de guerre. Le jour même, il est parti pour le front, sans même me dépuceler. À cette époque, qu'est-ce qu'il était beau ! Et qu'est-ce qu'il était costaud ! Lorsqu'il chargeait un sac de cent kilos sur ses épaules, il se marrait. Ses dents étaient étincelantes. Si tu savais ce que la guerre a fait de lui..."

Elle ponctue son récit de pauses toujours plus longues. Il y a longtemps que nous avons écrasé le mégot de la cigarette. Dans la pièce, l'obscurité est totale. Le silence est [100] presque parfait. Il n'y a qu'une fille, une pute, qui raconte son histoire. Une histoire banale, comme on en entend quotidiennement. Mais c'est une histoire que l'on ne trouve ni dans les journaux ni dans les romans. Elle ne fera l'objet ni d’un film ni d'une pièce de théâtre. Un écrivain authentique ne se risque pas à écrire sur un tel sujet. Un écrivain préfère imaginer. L'imagination est plus confortable que la vie réelle. Quel intérêt y aurait-il à composer une épopée sur le vol d'une saucisse ? Ou sur le fait que l'on a même pas un caleçon molletonné à se mettre en hiver ? En quoi de telles bêtises pourraient-elles bien concerner une personne cultivée ? Alors pourquoi se ridiculiser ? Une épopée ne parle que de gens malheureux en amour ayant l'estomac plein. Car la bienséance exclut que l'on ait faim. Un homme convenable n'a rien à voir avec les prostituées. Comment concevoir qu'un homme comme il faut puisse tomber si bas qu'il couche avec une pute ? Non, un écrivain authentique ne sombre pas dans la vulgarité. Qu'adviendrait-il sinon de l'Art ? L'Art n'est-il pas un cadeau des Dieux dont la mission primordiale est d'édifier ? Le lecteur qui achète un livre recherche la beauté. Qui est disposé à dépenser trois marks pour apprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir, que l'on peut se suicider parce que l'on crève de faim, que des centaines de milliers de gens sont dans une merde infâme ? Quoi de commun entre toute cette merde et l'Art ? Est-ce que Goethe a chanté la faim ? Est-ce que Schiller a écrit sur la portion de viande de cheval filandreuse à trente pfennigs ? Et pourtant ne sont-ils pas tous deux les références suprêmes de notre nation ? Le rôle de l'écrivain, c'est de montrer la vie sous son jour le plus rose, avec une touche de nostalgie irréductible, un soupçon de pitié pour le destin tragique des grands héros, beaucoup d'auto-compassion [101] et d'angoisse existentielle parce que telle jeune fille refuse son amour à tel ou tel, ou parce que le bon Dieu se refuse à révéler à un autre les arcanes de son être-au- monde. Lorsqu'un écrivain talentueux décrit de telles choses, alors il est un artiste, un poète divinement inspiré, et ceux qui ont de l'argent achètent ses ouvrages et les offrent à leurs filles pour leur anniversaire. Et tandis que les donzelles pleurent sur les bouquins durant les chaudes nuits d'été, l’écrivain, lui, se paie une automobile. Et dès qu'il a une automobile, ses livres ne cessent de gagner en qualité. Il découvre que l'argent ne fait pas le bonheur et s'ingénie désormais à illustrer cette découverte. La pauvreté est un puissant rayonnement intérieur. Il m'est arrivé plus d'une fois de manger du pain sec et je n'ignore plus que l'épanouissement d'un lis blanc comme neige est un bien plus grand mystère que d'avaler une saucisse de Francfort accompagnée d'une salade. L'harmonie d'une soirée d'été, au coucher du soleil, lorsque le firmament tourne au vert-violet, est bien plus sublime que l'harmonie de deux êtres prenant conscience que l'enfant dans le ventre de la mère signifie qu'ils auront encore moins à manger et qu'il est donc préférable de l'éliminer avant qu'il naisse.

Attrape-moi, je suis le printemps ! Constellons de roses notre chemin et faisons fi de toute affliction !

101

…………………..

La grisaille d'un petit matin crasseux s'infiltre dans la chambre grisâtre et malpropre. Elle s'insinue lentement, imperceptiblement par les fentes des rideaux. Il y a beau temps que Berlin est sorti de son semi-sommeil fiévreux et troublé. La ville triste et monstrueuse qui ne dort jamais vraiment devient de plus en plus bruyante. On entend les pas sourds de ceux qui courent au travail. Dans l'immeuble, [102] les réveils se déchaînent, on claque les portes, des gens à peine sortis du sommeil se mettent à se quereller ; dès l'aube, ils pestent et râlent, leurs voix hargneuses et haineuses traversent les cloisons. Quelque part, un robinet n'arrête pas de couler.

La fille à côté de moi poursuit son récit : "Le pauvre, il était même plus capable de coucher avec une femme. C'est pas qu'il était handicapé physiquement. Non, pour ça tout était normal. Mais dès qu'il était couché près de moi, il se mettait à trembler et à avoir des sueurs froides. Tu peux comprendre ça ?"

"J'en sais rien." Il faut bien que je réponde quelque chose.

"J'ai d’abord eu pitié de lui, rien que de la pitié. On a quitté le village pour venir dans cette saloperie de Berlin. Il pleurait sans arrêt ; moi je le couvrais de baisers. On a passé de longues nuits à chialer et puis il s'est mis à boire."

La fille est maintenant pratiquement inaudible. Elle me chuchote : "Je lui ai conseillé d'essayer avec une autre pour voir. Et on a été chercher ma copine à l'étage d'en dessous."

Dans les escaliers, des pas se hâtent.

"Cette nuit là, elle s'est foutue de lui, la catin. J'ai tout entendu. Je dormais sur un banc dans la cuisine. Elle l'a traîné dans la boue, cette vieille ordure. Et au petit matin, ils se sont tirés tous les deux. Moi j’ai attendu, mais ils ne sont pas revenus de la journée. Dans la soirée, je suis tombée sur elle. Elle était seule, la garce : "Où il est Gustave ?" Elle en savait fichtre rien. Il l'avait larguée dès le matin. Alors je l'ai cherché dans toute la ville, j'ai été à la police. À tout le monde, je demandais : "Vous avez pas vu mon Gustave ?" J'ai passé les nuits qui ont suivi à pleurer et à l'appeler dans mon sommeil. Et voilà qu'un jour je le rencontre au marché couvert. Il était en train de [103] transporter des sacs de cent kilos sur son dos, comme si rien ne s'était passé. Je le supplie : "Gustave, reviens à la maison." Mais lui me répond : "Ça servirait à quoi ?" J'insiste : "Je me fous de ce que tu as fait ; viens, rentre !" Et le soir il est venu..."

Dans la pièce voisine, la logeuse se lève. Elle verse de l'eau dans une cuvette et se lave en s'ébrouant.

"Il est reparti au matin. Il n'est jamais plus revenu. Il habite par là, dans la rue Mulack. Je ne l'ai plus jamais supplié de rentrer, mais je lui ai demandé de l'argent. Après tout, c'était toujours mon mari et moi j'avais faim. Mais il buvait tout. Il avait jamais de pognon sur lui. Dès qu'il était bourré, il se mettait à pleurnicher et à raconter ses malheurs à n'importe qui. Berlin est une grande ville, mais on finit quand même par connaître du monde. Quand je croisais les gens, tout de suite ils pensaient : Tiens, voilà celle dont le bonhomme peut pas bander. Tu sais ce que ça signifie, mon gars ? Boucle-la, t'en sais rien du tout ! J’ai commencé à le détester. Après tout, c'est lui qui m'avait trompée, le fumier. Bien sûr, quand on y réfléchit, c'était pas sa faute. Mais moi j'étais toujours pucelle... et toujours jeune aussi ! Alors je me suis mise avec un type, un nimbus, bien incapable de soulever cent kilos. C'est lui qui m'a déflorée, après cinq ans de mariage. Une nuit, cet abruti de Gustave lui a foutu une raclée. Il a pris quatre mois de taule pour coups et blessures."

Elle fait de nouveau une longue pause : "Au fond, tu vois, il m'aime, hein ? Sinon il aurait pas cassé la gueule au nimbus."

"Il ne lui a pas cassé la gueule par jalousie. Il lui a foutu une rouste parce qu'il était en colère et dépité de ne pas être aussi heureux que lui. Peut-être même que c'est à la [104] guerre, à cette saloperie de guerre qu'il voulait casser la gueule."

11.

105

"C'est bien possible", dit la fille non sans une certaine déception.

Qu'est-ce que je suis épuisé. Jamais je n'ai été aussi épuisé de toute ma vie. Mais pourquoi est-ce que je ne m'endors pas ? J'aimerais bien faire une crise comme les gamins, hurler et chigner comme un pauvre gosse abandonné et perdu. Mais je reste tranquille, et la malheureuse pute reste elle aussi tranquille. La Vierge Marie nous regarde en souriant, la Vierge Marie dont les gens pieux racontent qu'elle fait toujours le bien et qu'elle glisse même un mot au bon Dieu pour qu'il exauce ceux qui la prient. À ce même bon Dieu que la fille à mes côtés priait il y a de cela bien longtemps pour qu'il ne se fâche pas qu'elle ait tant de plaisir à danser avec une couronne de fleurs dans les cheveux. Pourquoi lui avoir permis d'être alors si heureuse si c'était pour la punir ensuite ?

Elle s'est enfin endormie ; elle presse son corps nu contre le mien ; elle rêve et sourit. De quoi peut-elle bien rêver ? Peut-être de Gustave le costaud qui était capable de charger un sac de cent kilos sur ses épaules en rigolant ? Comment le savoir ?

[105]

**LES SOUS-HOMMES**

11.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ô ville de Berlin ! Combien sont-ils à t'avoir célébrée sans aucunement te comprendre. D'ailleurs comment te comprendre, toi la pieuvre géante, la monstrueuse dévoreuse d'hommes ? Tu as déjà quatre millions et demi d'habitants et pourtant tu ne cesses d'enfler, toujours plus tentaculaire, toujours plus féroce. Comment pourrait-on sonder quatre millions et demi d'âmes comme s'il s'agissait d'un simple verre d'eau ? Qui peut prétendre connaître cette jungle de milliers d'immeubles et de ruelles enchevêtrées qui mènent à des bistrots, des hôtels, des bureaux, des gares, des grands magasins, des théâtres, des cinémas, des casernes ? Berlin, ta démesure fait de toi un mystère impénétrable !

J'ai quitté la fille sans même savoir son nom. Comment peut-elle bien s'appeler ? Anna, Klara, Thérèse ? De toute [106] façon, c'est sans aucune importance. On a pris un café l'après-midi, on s'est tenu la main, on s'est fait des sourires, et puis : "Salut, mon gars. Fais pas cette tête. On se reverra peut-être bien un de ces jours !" J'ai allumé une cigarette, j'ai descendu les escaliers, et me revoilà dans le tohu-bohu berlinois. Je mets ma casquette de travers et tout sourire me laisse emporter par la déferlante dont je sais sur quelle plage elle va immanquablement me propulser l'Alexanderplatz. Et de fait, la vague me dépose, moi le frêle esquif, dans la rue Münz, à quelques pas de l'Alexanderplatz. Allez, mon petit Charlie, maintenant que tu es sur l'Alexanderplatz, il est grand temps que tu rejoignes ton chef de bande au troquet. Il est temps, c'est sûr, mais pourtant j'ai bien envie de traîner encore un peu dans les vieilles rues, de flâner tout en regardant les photos dans les devantures des cinémas, de bavarder avec les marchands ambulants. J'ai envie certes, mais peut-on faire attendre son chef de bande ? Non, ça ne se fait pas, il ne saurait en être question. Il y a entre nous quinze années de solide et fidèle amitié, d'amour juvénile et timide, inexprimable et inexplicable, et pour ce motif si beau, si sublime, si désintéressé. Et je me retrouve dans le troquet. Mon chef de bande discute avec une fille, mais dès que je m'approche, il l'envoie au turbin : "Sur le trottoir, Olga, et fais du fric !" Obéissante, elle prend son sac à main et disparaît.

"Deux autres mousses et deux raides", crie mon chef de bande. Un serveur en nage nous sert en souriant. Il me regarde et risque : "Un nouveau pote ?" Mais mon chef de bande lui répond : "Un vieux pote, Richard, un très vieux pote. Absent de Berlin durant un temps, c'est tout..." "Je comprends, je comprends", dit le serveur en piquant un fard. Il fait demi-tour et s'enfonce dans le dédale des tables.

[107]

L'orchestre entonne : "Bois mon frère, bois, laisse tes soucis à la maison..." Il y a quatre musiciens déguisés, le batteur est travesti en femme. Il est assis, jambes écartées et jupe retroussée ; on voit ses genoux maigrichons et osseux, ainsi que sa petite culotte de soie verte. En passant, les putains lui pincent les cuisses en glapissant. "Bois, mon frère, bois, laisse tomber ta mine d'enterrement. Oublie tes tracas, oublie tes souffrances pour que ta vie soit jouissance..." Mais la naïveté de cette philosophie ne satisfait pas les ivrognes et ils s'empressent de rectifier : "Oublie le canon pour que t'aies plus le bordel à la maison..." Puis pour se remettre de l'effort d'avoir chanté, ils s'en jettent un autre dès la strophe terminée. Leur vie n'est pas compliquée. Ils se contentent de suivre le conseil sage et éclairé du parolier au mépris jubilatoire de la vérité tout juste proférée.

Mon chef de bande se sent bien et moi aussi. L'orchestre joue : "Dans une vallée superbe se trouve la maison de mon enfance ..." Et nous voilà tout émus, au bord des larmes, comme la vieille enceinte là-bas dans le coin, une pute pour l'amateur raffiné d'érotisme, celui qui est à la recherche de sensations particulières. Rien de plus bizarre que la vie. Tout y est falsifié, même les émotions ; mais il n'est pas désagréable de participer à cette falsification. Vous en connaissez beaucoup, vous, qui ont une maison dans une vallée superbe ? Moi pas. Par contre la chaude-pisse, alors là d'accord. Mais est-ce qu'on a fait des chansons sur la blennorragie ? Pas que je sache ! Et même s'il en existait, qui voudrait les chanter ? Le trompettiste a une sonorité magnifique, le batteur aux genoux maigrichons et osseux et à la petite culotte verte marque pathétiquement le tempo. "Quand je mourrai, c'est là dans ma vallée que je veux être enterré..." Compte toujours là-dessus, [108] mon pote. C'est entre quatre foutues planches que tu termineras, et même peut-être bien à la fosse commune. Ta vallée superbe, tu peux te la mettre au cul. Mais bon, ça ne peut pas faire de mal de chanter ça. Alors buvons encore un coup et chantons, même si c'est parfaitement absurde.

Olga revient pour le relevé du compteur. Trois marks. En récompense, elle peut trinquer avec nous. Elle prend le bras de mon chef de bande et le regarde avec les yeux d'une fillette en train d'écouter des histoires sur le bon Dieu et ses anges. "Allez, ma petite Olga, faut que t'y retournes", professe-t-il soudain. "Encore un tout petit peu", implore-t-elle, tel l'enfant qui ne veut pas encore aller se coucher. Pourtant elle y retourne quand même, soumise et souriante. "Une bien brave fille, me dit-il, d'un dévouement exceptionnel !" Et nous arrosons ça.

C'est pas beau ça ? Tout le monde est ivre, tout le monde est brindezingue. Va voir les cochers qui livrent les fûts de bière, dis-leur que le temps est venu de mourir pour que triomphe la justice, et tu vas les voir retrousser les manches de leur liquette à rayures bleues et se battre à mort afin que triomphe la justice. Même qu'ils en pleureront voluptueusement, les bougres. Va les voir, dis-leur que leur mère est une femme admirable, et là encore ils se mettront à chialer. Rien de tel qu'une bonne soûlographie pour réveiller les sentiments les plus sublimes des hommes. Rien de tel pour les rendre fous de bonheur que de pouvoir écraser leur poing sur la gueule des autres. Rien de tel pour motiver leur patriotisme, leur ardeur révolutionnaire, leur piété, leur joie de vivre. Que serait la vie sans soûlographie ? De la merde. À boire, à boire, nous voulons être courageux, patriotes, pieux et joyeux. Quoi de [109] plus beau que de pleurer et de souffrir pour un mirage ? Les muscles gonflent, les larmes sourdent, les yeux étincellent. Nous voilà devenus des dieux, des seigneurs, des archanges du châtiment céleste. Richard, une autre tournée, et encore une autre !

Soudain le plus costaud des cochers qui livrent les fûts de bière se plante devant mon chef de bande, le visage agité de tics, et lui déclare de sa voix sourde : "Qu'est-ce que t'as à me fixer sans arrêt, espèce de nabot ?"

Sans élever la voix, mon chef de bande lui réplique : "Sale connard, tas de merde, fils de pute...."

Coups de trompette, roulements de tambour, glapissement des filles.

Ils roulent par terre, comme attirés par un aimant invisible. Une violence d'une inquiétante étrangeté a accaparé leur crâne pour les souder l'un à l'autre. Une jouissance d'une douceur infinie déploie effroyablement leurs mains à la recherche de leur gorge respective. La tête du cocher qui livre les fûts de bière s'est métamorphosée en un morceau de lard bleuâtre et gluant, il pleure de joie, il est un ange exterminateur. "Fils de pute qu'il a dit alors que ma mère était la femme la plus adorable du monde. Tu vas crever chien galeux ! Mère bénie entre toutes les mères, tu vas être vengée !"

Ils se vautrent au sol en haletant et gémissant, ils sont heureux.

Le batteur à la petite culotte verte tape toujours sur sa batterie. Les sonorités féeriques du trompettiste se mêlent à la brume du tabac : "Ô Donna Klara... !" Des verres se brisent. Des filles larmoient de mélancolie ou de tristesse.

Une cruauté démoniaque défigure mon chef de bande. Il écrase la caboche du gros sur le plancher, lui malaxe la [110] gueule de ses poings. Et ça tout en ricanant ; parfaitement, il ricane, et frappe, et frappe : "Fils de pute, chacal !"

109

Et soudain, en voilà un qui prend un verre à bière vide sur une table, un de ces beaux verres élancés en forme de calice que l'on appelle ici une tulipe ; il le heurte doucement contre le bord de la table ; le bulbe vole en éclats ; seul subsiste le solide pied hérissé de biseaux redoutables. Personne ne l'a vu, personne ne l'a entendu ; ça y est, il va planter le tesson acéré du calice scintillant dans la nuque de mon chef de bande. Il lève le bras. Miroitement, éclair. Le trompettiste joue toujours. Mais au même moment le livreur de bière, qui a le dessous, parvient en un effort surhumain à renverser mon chef. Son crâne bleuâtre émerge. Mon chef de bande est sauvé. L'arme atrocement étincelante s'enfonce dans la gorge flasque du gros lard. Lorsque jaillit le sang, la trompette se tait.

Mon chef de bande, lui, se relève en souriant. Mais les autres...

Hurlements, pagaille. Deux serveurs transportent le gros dans une arrière-salle, l'un par les mains, l'autre par les pieds. La tête pendille et le sang dégouline sur le sol. Son pantalon s'est ouvert, un pan de sa liquette flotte à l'air. L'homme qui a planté le tesson dans la gorge de son copain reste assis là, tout seul ; il s'éponge le front et vide d'un trait un verre qui lui est resté intact.

Au plafond, les guirlandes en papier font comme si de rien n'était. Dans les niches ornées de fleurs en crépon, les putains continuent de rouler des galoches à leur client. La souillon préposée aux chiottes arrive en râlant et essuie le sang sur le parquet. On n'entend plus que des voix, des jurons et des rires. Soudain un bonhomme en jaquette [111] surgit de la cuisine, se campe devant l'orchestre et aboie d'une voix rauque : "Et la musique, nom de Dieu. J'vous ai pas engagés pour glander !"

Le trompettiste embouche son instrument, le batteur saisit ses baguettes, le pianiste fait manœuvrer ses pédales, le flûtiste humecte ses lèvres. Et c'est parti, ils entonnent ce chant de liesse que nos ancêtres, il y a bien des lustres, chantaient déjà lorsqu'ils faisaient ripaille : "Allez, allez mon frère, buvons encore tant que nous avons la jeunesse, pour les économies nous aurons bien le temps venu la vieillesse..."

La rengaine produit l'effet d'une délivrance. Les visages s'illuminent. Les serveurs courent de table en table. Les filles chantent.

Mon chef de bande me dit avec tendresse : "Suis-moi !"

Nous voilà dans la rue. Nous ratissons l'Alexanderplatz à la recherche d'Otto. Les marchands ambulants sont légion. Ils proposent toutes sortes de marchandises : des lames de rasoir, des magazines, du savon, des cigarettes, des cravates. De temps en temps un camelot interrompt brusquement son baratin. Il jette à la hâte ses articles dans une petite valise et se fond dans la cohue. Mais c'est le fonctionnaire de police qui se couvre de ridicule. Bien sûr, il est strictement interdit de faire du commerce dans la rue sans licence. Mais le pauvre fonctionnaire en sera toujours réduit à faire chou blanc car tout le monde ici l'a repéré. Incapable de connaître toutes les putes, toutes les tapettes qui hantent le quartier, il sera toujours victime du téléphone arabe.

Nous cherchons Otto. Je demande à mon chef de bande : "Il ressemble à quoi ?"

"Tu le sauras bientôt", me répond-il.

lit

[112]

Ah mon cher Otto, te souviens-tu encore de la cuvette remplie de bouteilles brisées que nous avions placée en équilibre sur la porte du magasin de ce salopard de Wolff et qui lui avait atterri sur le crâne ? Otto, Otto, comment vas-tu, qu'ont-ils fait de toi ? Es-tu resté aussi solide et résolu que notre chef de bande ? Ou ont-ils réussi à te dompter, à te démolir, à t'écraser ?

"Tu le sauras bientôt", me redit mon chef en souriant. Il sourit en pensant : Comment peux-tu t'imaginer, bougre d'idiot, que notre fabuleux Otto aurait pu durant ta brève absence se laisser écraser comme une punaise ? Notre Otto qui est si intelligent ? Otto, l'intellectuel de la bande ?

Nous empruntons le passage souterrain qui aboutit dans la rue König. Alors que nous la remontons, je me fige. J'entends résonner la voix grave et puissante d'Otto. Elle domine le vacarme de la rue, le tumulte des autobus et des klaxons, le crissement des tramways, le tonnerre des trains de banlieue : "Achetez Le couple, la revue érotique la plus croustillante, celle qui ne cache rien. Vingt pfennigs au lieu d'un mark !"

Et Otto apparaît, grand, massif, plus crasseux que jamais. Il est là avec ses revues, débitant sa formule. Il cligne des yeux, indifférent à la foule qui l'entoure.

"Salut, Otto !" Il cligne encore un peu des yeux et laisse brutalement tomber ses revues. Nous rions, poussons des cris de joie. Otto, notre géant, Otto, l'intelligence de notre bande, se lance dans une danse de Sioux. Mais il se ressaisit aussitôt et profère avec dignité : "Messieurs, veuillez me faire l'honneur de me suivre jusqu'au troquet le plus proche !"

Nous redescendons la rue König. Otto fume un énorme cigare. Il a la démarche d'un tribun romain. Ses longues jambes dans le pantalon en loques ont le pas puissant et [113] assuré. Son port est celui d'un patricien. Rien n'échappe à son regard impérial et empreint de gravité. Toutes les putes que nous croisons le saluent : "Bonjour, Otto chéri !" Il répond à chacune. Son ton est courtois et paternel. Elles l'adorent. Au reste, comment ne pas l'adorer ? Et cela lui convient tout à fait. Il reçoit leurs hommages tel un préteur antique, saluant de la main et ne se départant jamais de son sérieux.

"C'est ici !", nous dit-il. Nous entrons dans un bistrot dont l'ambiance se veut mexicaine. Aux murs quelques flèches et quelques arcs que le patron a dénichés on ne sait trop où. Une fresque représente quelques beautés exotiques posées sur des chaises comme des hirondelles sur des câbles télégraphiques. Un haut-parleur criard diffuse des rumbas frénétiques et des tangos doucereux. Otto a une façon inimitable de se gratter son menton mal rasé. "Messieurs, faites-moi l'honneur d'être aujourd'hui mon invité."

"Nous te concédons cet honneur", lui réplique notre chef de bande avec tout autant de solennité.

Un serveur en smoking arrive ; crâne anguleux, large, brillant comme de l'ivoire. Sur son cou de taureau, quelques balafres laissées par des coups de couteau.

"Alfons !, annonce le patricien romain en dévisageant l'esclave en face de lui, trois cocktails cherry et trois bons cigares."

"À votre service. Monsieur", susurre avec dévotion l'esclave au cou de taureau et à la tronche de bagnard. Je suis le seul que cela amuse.

113

[114]

[115]

**LES SOUS-HOMMES**

12.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il y a de cela bien longtemps déjà, voilà Wolff qui se glisse en tapinois dans notre cour. Il longe la façade de l'immeuble. Bien que cela se passe dans l'obscurité, il a peur qu'un pot de fleurs ou une brique ne vienne lui atterrir sur la tête. Il n'est pas non plus exclu qu'un seau hygiénique déposé tout à fait par hasard sur un rebord de fenêtre se déverse sur lui au moment précis où il est assez inconscient pour passer en dessous. La vie recèle tant d'impondérables. Réfléchissez bien. Monsieur Wolff, car nous savons où se trouve votre crâne ridicule. Il serait préférable que vous le laissiez bien tranquillement à la maison et que vous évitiez de le balader dans notre cour...

Mais personne ne l'a remarqué. Dissimulé dans un coin, le voilà à l'affût. Que guette-t-il ainsi ? Lorsque, à une ou deux reprises, des bottes se trament sur le pavé, il se [116] plaque au mur. Soudain son cœur s'arrête de battre. Elle est là. On ne l'entend pas. Avec ses pattes de velours, elle glisse sans bruit sur les dalles. Elle fait une halte, pousse un petit miaulement câlin. Wolff a la gorge serrée ; il murmure : "Minette, Minette". Elle tend ses petites oreilles pointues et le fixe de ses grands yeux lumineux. Il se dirige doucement vers elle et s'accroupit. "Minette, Minette..." Elle flaire le canon glacé du fusil de chasse. Une détonation étouffée se fait entendre. En quelques pas il a rejoint le porche et la rue. Tout en courant, il dissimule son arme sous son long manteau.

Dans les étages, quelques fenêtres s'ouvrent. Mais on ne voit rien. Ces sacrés gamins, avec leurs pétards ! Seul, dans la rue, Franz le Polonais lance : "Pourquoi t'es pressé comme ça, vieille charogne ?" C'est Wolff qu'il interpelle ainsi.

Minette a reçu la décharge de plein fouet. Elle a fait un bond prodigieux et reste maintenant étendue de longues minutes sans bouger. Elle ne miaule pas, elle reste silencieuse. Son sang s'écoule lentement sur le pavé. Ses yeux lumineux se sont ternis. Mais elle est coriace et refuse encore la mort. Elle reprend progressivement conscience et se traîne sur ses pattes avant en direction de l'escalier. Héroïque Minette. Chaque mouvement signifie une perte de sang et une immense souffrance. Il lui faut un bon quart d'heure pour parvenir au bas de l’escalier. Là, elle est contrainte de faire une longue, très longue pause, avant d'accomplir cet exploit incroyable : traînant son corps sanguinolent, elle grimpe les marches. Chaque degré de son ascension est une douleur infernale, une torture insoutenable, un supplice extrême. Et il lui faut triompher de vingt-sept marches. Les quarts d'heure s'égrènent, mais dans le sombre escalier personne n'apparaît pour abréger [117] son calvaire. La noirceur de la nuit colle aux murs sales, impitoyable et muette. Rien d'autre que le frottement des griffes de deux pattes ensanglantées et parfois le bref soupir d'un malheureux animal. Au petit matin, lorsqu'Otto ouvre la porte pour aller récupérer sa chatte dans la rue, il la trouve couchée sur le seuil. "Minette, ma petite Minette, que tu es mignonne d'être venue toute seule." Mais soudain, le voilà qui se met à hurler, lui, l'adolescent de seize ans. Il s'égosille sans pouvoir articuler un seul mot. Il se jette sur le sol, mais n'ose pas toucher Minette de peur de lui faire mal. Ô mon Otto, c'est de déchirement que tu hurles ! Mais Minette déjà n'entend plus son Otto. Elle meurt après avoir faiblement tenté de redresser la tête. Otto transporte la gracile dépouille dans son misérable logement.

Le jour venu, nous allons tous ensemble enterrer solennellement Minette dans le petit bois pouilleux. Pas de discours. Nous enfouissons en silence notre dérisoire boîte de carton. Puis nous revenons dans la cour et nous nous accroupissons sur les dalles. Kalle, Kutti et Heini jouent aux cartes, tandis que nous nous concertons à voix basse.

Wolff fait son apparition vers midi. Il rentre la tête dans les épaules et se dispose à traverser la cour à la hâte, mais Otto a sauté sur ses jambes et lui barre le chemin.

"Qu'est-ce qui vous prend ?", lui dit brutalement Wolff.

"Ta gueule !", lui réplique sourdement Otto.

Tout l'immeuble est aux fenêtres, mais le hasard veut qu'aucun objet ne soit lancé. Otto est juste devant Wolff et personne n'a assez d'entraînement pour toucher à coup sûr la bonne cible.

"Laissez-moi passer !", s'écrie Wolff.

[118]

De sa main gauche, Otto le prend par la cravate. Wolff a quarante ans de plus que lui.

"Pourquoi tu as tué ma chatte ?"

"Ouais, pourquoi ?", reprend là-haut une femme d'une voix rauque.

"Pauvre idiot !, s'énerve Wolff, qu'est-ce que j'en ai à foutre de ta chatte ? Dépêche-toi de me laisser passer !"

"Balance lui une mandate en pleine tronche !", dit tranquillement la même femme de sa même voix rauque.

Mais le conseil n'était pas utile. Elle n'avait même pas terminé sa phrase que Wolff était déjà par terre. Nous, nous n'intervenons pas. C'est l'affaire d'Otto. Seul Kalle, tel un derviche en extase, se met à tourner en hurlant autour des deux bagarreurs. Quarante ans de différence. Otto le roue de coups et lui déchire ses vêtements tout en grommelant : "Voilà pour ma Minette, voilà pour ma pauvre petite Minette !" Il se redresse d'un bond et défonce le corps recroquevillé de Wolff à grands coups de lattes : "Tiens-en voilà encore pour ma pauvre petite Minette !"

Mais Franz le Polonais qui est fort comme un turc le saisit à bras le corps et lui dit avec tendresse : "Ça suffit comme ça, mon garçon. Ne va pas gâcher ta vie à cause de ce porc !" Et il éloigne notre copain déchaîné. "Pourquoi donc, hurle Kalle qu'agitent de singulières convulsions, il faut qu'il crève ce salopard !" Aux fenêtres, les spectateurs sont eux aussi déçus.

Wolff se relève en gémissant et part en boitillant : "Tu vas me le payer, pleurniche-t-il, c'est en prison que tu vas aller, sale racaille, vermine !"

Pas question cependant qu’il aille au commissariat. Il est formellement interdit de tirer au fusil dans la cour intérieure d'un immeuble. Il bat en retraite la queue basse. Ce ne sont pas tant ses blessures sanguinolentes et sa [119] carcasse percluse de douleurs qui le préoccupent. Non, c'est une souffrance bien plus vive qui l'accable, celle d'avoir été humilié. C'est le ricanement sarcastique, insolent, grossier, méprisant de tous ceux devant lesquels il passe. "Bande de chacals !" Et le voilà soudain qui pense au premier du mois, à l'échéance des loyers. Il faudra qu'ils crachent ! Aucun délai ! Aucune pitié ! Déjà il se pourlèche les babines, car c'est lui, Wolff, le loup blessé, qui est le propriétaire de notre immeuble.

Kalle pleure de joie : "Bravo, Otto, c'était superbe. Comment tu lui as latté les côtes !"

Mais Otto n'est pas heureux. Il se souvient d'une minuscule boîte de carton enfouie là-bas dans le petit bois.

119

[120]

[121]

**LES SOUS-HOMMES**

13.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans le pseudo bar mexicain, Otto nous tient le discours suivant :

"Il n'y a que deux choses pour maintenir un être humain en vie, le rêve ou l'idéologie. Tout le monde a un rêve mais il est différent pour chacun. L'idéologie n'est le fait que d'une minorité et ce n'est que parce qu'ils sont tombés sous son emprise que les hommes vivent.

Le rêve de la petite fille, c'est un prince charmant dans une luxueuse limousine. Le rêve de l'esclave moderne, c'est une maisonnette individuelle avec un jardinet. Le rêve de l'infirme, c'est d'être aimé. Le rêve de l'imbécile, c'est de gagner le ciel. Aucun ne réalisera jamais son rêve du prince charmant, de la maisonnette, d'être aimé, d'aller au ciel. Tous le savent bien sûr, mais ce n'est pas pour autant qu'ils cessent de rêver. Qu’y a-t-il de plus agréable que de [122] se laisser hypnotiser par son rêve ? On les a tellement démolis durant leur enfance qu'ils n'ont rien d'autre à quoi se raccrocher que leur rêve. Croyez-moi, mes frères, si l'on n'avait pas détruit leur âme, ils ne rêveraient pas. Mais ils sont malades, ce sont des moribonds, on les a réduits à l'état de loques. Semblable à un taureau fou furieux, la société a piétiné, fracassé, mutilé les délicats bourgeons sécrétant la sève de leurs émotions en éveil. Mutilé à un point tel que des sueurs d'angoisse leur perlent au front à la moindre manifestation de ces émotions d'une tendresse et d'une suavité infinies, ou alors qu'ils se précipitent chez le curé pour implorer une juste punition.

Tous les hommes rêvent. Des millions d'êtres d'une faiblesse extrême organisent leur rêve, leur petit rêve égoïste et misérable, et le justifient à grand renfort de discours pompeux. Ils sont des dizaines de milliers à mourir pour ce rêve et ont de tout temps été heureux qu'il en soit ainsi. Ils prétendent mourir pour la liberté. Mais il ne s'agit pas de la liberté. Ils meurent pour leur rêve. Pour une mathématique idéologique. Le monde ne se transformera pas parce que les hommes sont bons ou mauvais, parce qu'ils veulent vivre fraternellement et en communauté. Tout ça, c'est de la langue de bois pour exciter les adolescents pubertaires. La loi de la nature exige que les hommes s'organisent s’ils ne veulent pas disparaître. Et à partir de là, il n'y a plus place ni pour le rêve ni pour la croyance. C'est une loi logique comme deux fois deux font quatre. Qui met en doute l'orage, ou le printemps..."

Otto baisse la voix : "C'est la même chose pour la révolution. Le rêve organisé devient une puissance. Ce rêve connu actuellement sous le slogan très simple de "Pain et Liberté". Je vous l'affirme, mes frères, les gens éprouvent un tel enthousiasme pour l'association de ces deux termes [123] que leurs yeux se mouillent dès qu'un orateur de sa tribune la jette en pâture à la salle. Mais dès qu'ils sont de retour chez eux, leurs yeux se mouillent pareillement s'ils aperçoivent la moindre rayure sur le miroir plaqué or, flanqué de fleurs et de bibelots, qui orne leur salon et qui est censé faire croire à leurs parents et voisins qu'ils ont du bien. La moindre parcelle de leur peau adhère au passé, et ils ne rêvent d'une époque nouvelle que parce qu'ils espèrent que leur situation s'en trouvera encore améliorée. Il est toutefois autrement plus ardu de démanteler l'idéologie du bien-fondé du rêve que de convaincre de la nécessité d'une transformation radicale de la base économique." Et baissant encore la voix d'un ton : "Le peuple se rallie à Hitler car il lui promet simultanément l'abolition du capitalisme et la réalisation garantie de ses rêves."

Pris d'une tension fébrile, je risque en chuchotant la question : "Et en Russie, en 1917 ?"

Un ange passe. Nous sommes là tous trois dans notre coin, exactement sous une hache de guerre et quelques lances iroquoises. Quelques chauffeurs de camion sont accoudés au comptoir. Une musique nasillarde sort des haut-parleurs. La moitié des filles semblent endormies.

"En Russie, la révolution a été décidée par la partie du peuple qui était analphabète et qui n'avait jamais possédé un miroir plaqué or. Ça peut paraître ridicule de le dire ainsi, mais c'est néanmoins une évidence. Les antagonismes de classes étaient si marqués que le prolétariat restait le prolétariat également sur le plan idéologique. Les conditions pour le fascisme n'étaient pas réunies. La misère était à son comble. La classe dominante s'est écroulée sur elle-même. Et ce qui a été décisif, c'est que son idéologie n'avait pas contaminé le peuple."

[124]

"Et en Allemagne ?"

"Ici, l'idéologie de la bourgeoisie a gagné les masses et ce, sur un mode si primaire, avec une vigueur si prodigieuse, qu'elle a balayé tout le reste. Le rêve l'a emporté sur la logique et le peuple s'est précipité dans le rêve avec une avidité démentielle. Dès lors, on assiste au retour de ce qui semblait révolu depuis bien longtemps. On se remet à tuer systématiquement des hommes afin de discipliner le rêve, de faire frissonner d'angoisse tous ceux qui sentent se manifester l'humanité en eux. C'est ça l'essence du fascisme. Il s'appuie principalement sur la peur, sur la culpabilité et sur la soumission inconditionnelle qui en découlent."

"Tout çà, c'est des conneries", dit notre chef de bande. "Je ne connais pas la peur, je n'ai aucun sentiment de culpabilité, je ne me soumets à personne, et pourtant je ne suis pas un révolutionnaire. Rien ne m'intéresse. Hitler, Staline, le Pape, j'ai rien à foutre d'eux. Et ils n'ont rien à foutre de moi."

Otto sourit : "Moi non plus, je ne suis pas un révolutionnaire. Tu as raison de dire que nous n'avons rien à faire d'eux. Mais il y a une chose qu'il convient de ne jamais oublier : c'est qu'eux s'intéressent à nous. Tout le monde s'intéresse à nous, car nous vivons sur la même planète qu'eux, au milieu d'eux. Jamais nous ne parviendrons à nous soustraire totalement à eux."

Je lui demande : "Otto, qu'en est-il du sens de notre existence ? Qu'est-ce qui nous maintient sur cette planète ? Nous ne dépendons de personne et nous nous foutons de l'existence des autres. Nous les considérons comme des imbéciles qui n'ont qu'à crever s'ils en ont envie. Mais qu'en est-il de nous ? Tu es heureux, tu es un philosophe. [125] Mais moi ? Et toi, chef, tu laisses s'écouler à tes pieds le fleuve de l'existence sans en avoir rien à peler. Mais moi ?

Otto me répond : "Comment peux-tu t'interroger sur le sens de l'existence vu que l'existence n'a aucun sens ?"

Notre chef lance : "Laissez tomber cette merde !"

"Pas question, dis-je, je veux une réponse ! Les hommes ont le rêve ou l'idéologie. Nous, nous n'avons rien. Est-il possible d'exister sans posséder l'un ou l'autre ?"

"La preuve, répond notre chef, nous existons."

"D'accord, mais c'est quoi notre existence ? Vous êtes heureux comme ça ? Moi, je m'enfonce, je sombre ! Il faut que je me raccroche à quelque chose !"

"Mon pauvre petit gars", ricane Otto. Et mon chef débite avec une indifférence absolue : "Trouve quelque chose à quoi te raccrocher, mon pote. T'as le choix. Ce sont pas les occasions qui manquent."

Otto arbore un sourire goguenard : "C'est ça. Tu n'as qu'à te raccrocher à une idéologie. Devenir communiste ou n'importe quoi d'autre. En tout cas je te conseille plutôt le rêve. On s'y raccroche à moindre effort pour plus de plaisir. Mais le mieux, ce serait encore que tu te fasses castrer et que tu entres dans l'Armée du Salut."

L'idée me vient alors qu'eux non plus ne sont pas heureux.

"Écoute-moi bien, mon petit, me dit Otto, les hommes aiment être mystifiés. Le tout, c'est que tu saches si tu préfères te ranger dans le clan des mystifiés ou dans celui des mystificateurs. À moins que tu sois assez taré pour opter pour le premier, tu choisiras de jouer les mystificateurs. Laisse-moi te dire une chose : si je n'étais pas retenu par mon flegme et ma philosophie de la contemplation de l'existence, je me ferais marchand de rêves, ou si tu préfères politicien national-socialiste. En ce [126] domaine vieux comme le monde. Messieurs Goebbels et Goering sont de véritables génies, et je dois dire que du point de vue technique ils ont droit à toute mon admiration. Mais le défaut de leur profession, c'est qu'il y a trop de travail. C'est pourquoi je préfère rester un mystificateur de la base."

125

"Mais c'est horrible, ce que tu racontes. As-tu oublié 1920, lorsque dans notre quartier les fascistes ont assassiné ton père et seize de ses camarades. Otto, comment peux-tu dire ça ?"

Otto me répond avec le plus grand sérieux : "Treize années séparent 1920 de 1933. Et que s'est-il passé durant ces treize années ? As-tu seulement idée des douleurs et des souffrances qu'elles représentent ? Durant ces années, l'Allemagne a accompli une mutation. Et c'est durant ces années que j'ai perdu tout rêve et toute idéologie."

Notre chef de bande salue un individu planté au bar et le rejoint. Ils s'entretiennent à voix basse. Je me rapproche d'Otto. Je lui prends le bras. Je le supplie du regard. "Dis-moi ce que je dois faire, je suis foutu, je n'y arrive plus ! Comment puis-je devenir comme toi ? Aide-moi, Otto ! Ma vie est devenue un calvaire. J'ai touché le fond !"

Otto murmure : "Je te comprends parfaitement, mon gars. Aucun de nous n'est heureux. Notre existence est totalement insupportable."

Mais il ne me donne pas de réponse. Non, il ne répond pas à ma question. Et subitement je prends conscience qu'il n'a aucune réponse. Sa philosophie est un mensonge. Le bonheur est un mensonge. La vie contemplative est un mensonge. Il est dans la même galère que moi. Lui aussi se décompose, se délabre, s'enfonce. Tout comme moi, il souhaite rester seul au sein de l'univers chaotique d'hommes qui luttent avec obstination. Mais ceux-ci nous [127] refusent cette alternative. Ils nous contraignent à demeurer parmi eux. Et ils sont là à s'affronter, répartis en deux camps gigantesques et irréconciliables. Mais nous, dans quel camp nous situons-nous ?

Dans aucun, affirme notre chef de bande.

Au-dessus des deux, affirme Otto.

Tout ça sonne faux ! Nous sommes pris en tenaille, asphyxiés, et nous serons réduits en bouillie si nous ne rallions pas un camp.

Et soudain je me mets à penser à Arthur, ce gars qui se bat en première ligne pour l'un des deux camps. Est-ce qu'il rêve ? Nullement ! Il lutte ! Il a un credo ! Il a su donner à son existence un sens puissant, élémentaire. Il connaît la sérénité de ceux qui sont prêts à donner leur vie pour leur idéal. Nous, nous sommes voués à la décrépitude car nous sommes incapables d'exister. Oui, nous sommes en pleine décrépitude. Nos pensées sont infirmes, cacochymes. Nous sommes des vieillards et n'avons plus rien en commun avec l'existence radieuse de la jeunesse. Nous sommes décatis, totalement flétris. Mais pour quelles raisons sommes-nous tellement différents d'Arthur ?

127

[128]

[129]

118

**LES SOUS-HOMMES**

14**.**

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous revoilà dans la rue. Soudain, au moment même où Otto proclame : "Le summum de l'art de vivre réside dans l'optimisme béat", un bras émerge de la déferlante compacte de la foule pour aussitôt disparaître. Le bras a projeté en l'air un paquet de petits tracts tout blancs. La douce brise estivale qui souffle aussi à Berlin s'en empare et les voilà qui voltigent comme autant de petits papillons. Tandis que les gens s'en saisissent, poussés par la curiosité, un autre bras surgit à quelques encablures.

Otto ramasse un tract et lit : "Libérez Torgler, Dimitrov, Tanev et Popov des griffes des bourreaux fascistes ! Mobilisez-vous contre le régime sanguinaire de Hitler et de sa clique ! Organisez la lutte de tous les travailleurs sous la bannière du front uni révolutionnaire ! Vive la révolution prolétarienne !"

[130]

Et alors que mon cœur s'emballe d'émotion, mon chef de bande profère : "Les communistes sont non seulement arrogants, ils sont cons !"

À cet instant se produit une chose prodigieuse ; je le saisis par la manche et le rembarre : "Ferme ta grande gueule, salopard !"

Il me fixe, plus surpris que narquois. Je tente d'affronter son regard mais baisse les yeux au bout de quelques secondes. Je suis troublé, en proie à une excitation harassante, douloureuse. J'ai été son esclave depuis je ne sais combien d'années et c'est la première fois de ma vie que j'ai osé m'opposer à lui. Je prends brutalement conscience qu'il ne sera plus jamais mon chef. J'en ai le vertige. Je me mets à planer, désemparé, sans plus personne à qui me raccrocher. Impossible, impossible, il est toujours là, me mets-je à gémir en cherchant à m'agripper à lui. Mais je ne rencontre que le vide et mon cœur bat la chamade. Chef, tu viens d'édicter une de tes lois et tes lois sont irrévocables.

Un type fonce sur nous, nous dévisage, et demande : "C'est vous, les tracts ?"

"Non !"

Dans la rue règne une agitation extrême. Une femme hurle de sa voix de soprano : "Qu'on les fusille, ces porcs ! Qu'on leur arrache les bras et les jambes ! Encore et toujours ces Juifs ! Qu'on les brûle s'ils ne veulent pas cesser de... !"

Le type poursuit son interrogatoire : "Qu'est-ce que vous faites ici ?"

"On se promène."

La rue grouille de SA. Elle est bouclée à ses deux extrémités et personne ne peut circuler.

[131]

"Qu'on leur inflige la roue, qu'on les écartèle !", claironne la femme.

Un SA arrive, se plante au garde-à-vous devant le type qui nous interroge et annonce : "Nous le tenons !"

"Dépêchez-vous de rentrer chez vous", nous intime le civil ; puis il se dirige vers l'attroupement qui s'est formé devant la boutique du savonnier. "Dégagez !"

Nous y allons aussi. Un tas de gens se sont agglutinés autour du cordon de police. Il y en a qui vocifèrent, d'autres restent muets. Et au centre du cordon se trouve...

Je prononce son nom tout bas : "Arthur !"

J'ai la gorge nouée car je sais qu'il mourra cette nuit. Et mourir, avec eux, ça veut dire qu'ils vont le torturer effroyablement jusqu'à ce qu'il en crève. Par-dessus les épaules et les têtes des SA qui encerclent Arthur, des voix hostiles et altérées de sang se déchaînent ; on le menace du poing ; une haine fanatique fait étinceler les regards. Mais on perçoit aussi quelques visages anguleux, impassibles, crispés par la douleur. Le visage des vaincus. Le visage du peuple endurant de terribles souffrances. C'est que derrière le cordon des SA se trouvent mêlés aussi bien les ennemis jurés d'Arthur, que ses frères. Ses frères ? Oui, ses frères ! Mes frères ! Terminé entre nous, chef !

Arthur est adossé à la devanture de la petite boutique du savonnier. Son visage est affreusement pâle. Ils ont dû le tabasser quand ils l'ont arrêté. Il saigne. Et il n'ignore rien de son sort futur.

Arthur ! Lorsque nous étions assis devant la grange, tu me prédisais la venue prochaine de la révolution. Et voilà que tu vas mourir sans l'avoir connue. Tu m'affirmais que celui qui ne croit en rien n'a plus qu'à se pendre. Et voilà que c'est toi qui meurs devant moi. Tu me soutenais que la [132] révolution donnerait un sens à l'existence. Et je te répliquais que l'existence n'avait pas de sens ! Tu admirais les héros de Hambourg, mais je sais que ta mort sera encore plus terrible et plus héroïque ...

Le cordon se resserre. Ils emmènent Arthur. Une horde hurlante de loups hargneux et avides de sang lui fait cortège et le voue aux gémonies. Les visages des SA sont de marbre. Ils ont tout leur temps. Arthur va passer la nuit dans leur caserne et demain les journaux annonceront qu'un communiste de plus s'est suicidé dans sa cellule. À moins qu'ils ne publient rien du tout. Qui s'intéresse à un cadavre anonyme ?

Les loups sautillent en jappant tout autour de l'escorte. Ils veulent en avoir pour leur compte. C'est la raison pour laquelle une petite brèche s'ouvre de temps à autre dans le cordon. Certes les SA sont sévères et la brèche est éphémère, mais elle suffit pour procurer à quelques-uns la jouissance extrême de lacérer de leurs ongles la figure d'Arthur, de mêler leurs crachats à son sang : "Salaud de communiste ! Suppôt des Juifs !" La bave leur vient spontanément à la bouche.

Lorsqu'Arthur s'affale à genoux sur la chaussée, ils se marrent. Comme ils sont heureux ! Ils invoquent la volonté divine et y trouvent la justification morale de leur comportement. "Mort à Satan, mort à l'Antéchrist ! Il faut l'écraser comme une vermine, l'éliminer, l'exterminer ! Il faut libérer le monde de sa présence !"

On le remet sur ses jambes et l'hallali reprend de plus belle.

Le visage de glace, le souffle coupé, les yeux ternes et secs, les vaincus observent la scène. Leurs poings restent dans les poches. Leurs âmes sont fatiguées. Sans broncher, ils accompagnent le cortège.

[133]

Seule une vieille femme qui sait encore pleurer est restée devant la devanture du savonnier, à l'endroit même où se trouvait Arthur. Des larmes ont envahi les sillons de ses rides. Elle est trop lasse pour les essuyer.

[134]

[135]

**LES SOUS-HOMMES**

15**.**

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Allume donc une cigarette !"

Dans la faible lueur de l'allumette, le sourire bienveillant mais sans éclat de la Vierge Marie m'apparaît pour la seconde fois, ainsi du reste que le lustre en fonte et la désolation de la chambre. Le petit point incandescent passe d'une bouche à l'autre. Nous gardons les yeux ouverts et fixons le plafond invisible. À travers les vitres de la fenêtre filtre le bourdonnement de Berlin.

"T'as fait quoi, aujourd'hui ?"

"Beaucoup de choses !"

"T'as été avec des copains ?"

"Y en a un que j'ai vu pour la dernière fois !"

"Condamné à perpète ?"

"Non, il s'était juré de sauver l'humanité !"

"Pauvre gars !"

[136]

Je sais qu'elle s’appelle Sonia ou du moins qu'elle se fait appeler Sonia. Probable qu'elle se prénomme Paula ou Thérèse. J'ai été la pêcher au même bistrot où je l'avais rencontrée hier. Cette fois, elle n'était pas ivre. Elle m'a souri : "C'est gentil de me rendre visite, mon minet." Et on est allé chez elle comme si nous nous connaissions depuis des années.

"Parle-moi de lui."

"Non, c'est une histoire trop triste."

"Alors parle-moi de toi."

"C'est encore plus triste."

"C'est à toi de raconter. Hier je t'ai tout déballé sur ma vie. Allez, à ton tour."

"Si tu y tiens ..."

Son corps chaud se love contre le mien. Je tourne la tête et pose mes lèvres sur son front. Que c'est chouette d'être dans un lit avec une fille !

"Je l'ai revu aujourd'hui."

"Qui ça ?"

"Mon chef de bande."

"C'est qui ça ?"

"Un gars avec des cheveux roux. Tu le connais. C'est lui qui hier m'a conduit à toi. On l'a jamais appelé autrement que chef. Quand on était tout petit, c'est déjà lui qui menait notre bande. Il était plus costaud que tout le monde. Je l'ai adoré comme les gamines adorent le Christ avec ses longs cheveux blonds."

"Pourquoi donc ?"

"J'en sais rien."

"Raconte comment tu l'aimais."

Elle étire son corps et le plaque doucement contre le mien. J'ai longtemps couché dans le même lit que ma sœur. Durant ces nuits enfantines désormais bien lointaines, nous [137] nous allongions tout comme maintenant pour nous raconter nos rêves.

Nous jouons dans la cour. Un fonctionnaire de la criminelle et deux policiers franchissent le porche. Ils s'approchent de nous. Le cogne nous demande : "C'est où chez Kroll ?" Le chef répond : "Aucune idée !" Moi, je fonce au logement du sous-sol à droite et je préviens la mère Kroll : "Il a un flic pour vous dehors !" Elle dépose lentement son seau et murmure : "Mon Dieu !" J'sais pas si t'as idée de ce qu'est un logement en sous-sol. Il faut toujours laisser une chandelle allumée parce que la lumière du jour se refuse à pénétrer dans ce trou puant. La vieille gémit : "Ils me veulent quoi, les flics ? J’ai rien fait. Dieu m'en est témoin !"

Le cogne frappe à la porte, entre en trébuchant, et se bouche le nez. Moi, il me fiche dehors. Le chef s'adosse au mur, indifférent.

"Ils lui veulent quoi à ta mémé ?"

"La foutre en taule !"

Quelques locataires apparaissent aux fenêtres, mais la plupart restent vides.

"Regarde, ils referment les fenêtres."

"Ils ont la trouille qu'on les mette dans le même sac que la vieille !"

Un spectre grimpe les escaliers, fait un signe de ses doigts desséchés et replonge dans l'antre avec mon chef. Quelques minutes plus tard, les fonctionnaires de police refont surface avec le spectre, lui font traverser la cour et l'entrée jusqu'au panier à salade.

"Terminés les curetages", annonce une voix flegmatique.

[138]

Je descends au sous-sol. Mon chef est accroupi sur son matelas. Il fixe la chandelle. Je lui demande : "Ça veut dire quoi, curetage ?"

Il me répond : "Quand une femme voulait pas de gosse, mais qu'elle s'était fait engrosser, elle venait voir ma grand-mère."

"Pour faire quoi ?"

"Que t'es con ! Pour s'le faire sauter, pardi !"

"Et alors ?"

"Ça coûte la taule."

"Pourquoi ça ?"

"T'as qu'à leur demander !"

"Tu vas aller en orphelinat ?"

"Non, ma mère sera bien obligée de s'occuper de moi."

"J'ai toujours cru que t'avais pas de mère ?"

"J'en ai une. Elle tapine rue de Stettin."

Sa mère ne viendra qu'un mois plus tard, un mois durant lequel il sera seul maître dans le logement. Plus tard elle fera quelques brèves apparitions pour repartir presque aussitôt après avoir fait semblant de ranger un peu. Mon chef a quatorze ans, mais on lui en donne seize. On ne peut que l'adorer ou le haïr. Il ignore tout sentiment. Dès qu'il donne un ordre, nous obéissons.

Un jour qu'il est absent, nous nous glissons entre les caisses qui masquent les fenêtres du logement en sous-sol de Franz le Polonais. Le Polonais ne voit pas l'utilité d'avoir des rideaux puisqu'il a ses caisses. Des rideaux assombriraient encore plus son antre. Donc, nous nous sommes glissés entre les caisses du Polonais pour le voir mettre sa nénette à poil. Nous sommes six garçons et quatre filles. Pas un mot. Il fait nuit noire. La cave du Polonais est bien éclairée. Personne ne glousse, personne [139] ne rit. La gonzesse derrière la fenêtre pousse des petits cris de plaisir. Le Polonais, lui, émet des grognements.

Soudain une voix tonitrue derrière nous : "Sortez de là !"

C'est notre chef.

Nous nous relevons tous les onze. Heini pleure. Notre chef nous ordonne de le suivre dans son sous-sol. Et là, Sonia, faut-il que je raconte ce qui s'est passé ?

"Je m'en doute !"

"Ça m'étonnerait."

Elle écarquille les yeux. Je le sens du bout de mes lèvres. Elle fronce le front, comme si elle réfléchissait.

Le chef dit à une des filles de se déshabiller. Elle s'exécute. Elle enlève sa robe, ses sous-vêtements miteux. Nous sommes accroupis sur le sol. La chandelle projette nos ombres vacillantes sur la cloison. Heini se lève subitement et susurre : "Il faut que je rentre." Des gouttes de sueur luisent sur son front. Il a la tremblote, le pauvre.

"Pourquoi ?"

"J'ai..., j'ai la trouille."

Notre chef lui pose la main sur l'épaule et déclare sans forcer sa voix : "T'as aucune inquiétude à avoir, mon petit Heini." Et voilà Heini qui cesse aussitôt de pleurnicher et qui se rassoit.

"Et ensuite", me demande Sonia.

Ce soir-là, il nous a montré comment faire. Bien sûr il y avait longtemps qu'on connaissait la technique. Chez nous, t'apprends ça dès que tu commences à réfléchir. C'est obligé en vivant à sept ou huit dans la même chambre. Mais ce soir-là, nous avons participé à notre première orgie [140] collective. Oui, Sonia, c'est bien le mot. Qu'est-ce qu'on était heureux ! À part le petit Heini, personne n'avait eu de scrupules. Nous, pauvres chiens, connaissions enfin le plaisir au mépris des interdits, des réprimandes, des sanctions.

Soudain je m'interromps. Je la saisis aux épaules. Un terrible souvenir me fait frissonner. "Dire que nous sommes là au lit à parler alors que lui, en ce moment même, hurle de douleur sous leurs tortures. Lui, l'être pur qui espérait améliorer le monde, ils sont en train de le passer à tabac, de le travailler à la matraque, de faire couler son sang tout en se bidonnant. Peut-être qu'il est tout juste en train de mourir, de hurler de douleur à en perdre l'esprit !"

Sonia se met elle aussi à trembler. Elle enfonce ses ongles dans mon dos et chuchote : "Peut-être qu'il est tout juste en train..." Un visage nous apparaît, il est gigantesque. Le crâne confine aux deux et d'impétueux torrents de sang se déversent de ses yeux et de sa bouche. Et cette bouche, cette bouche juvénile déformée et mutilée par les tortures, cette bouche affirme : "La révolution viendra. Il faut déclencher la révolution !"

Je gémis : "Sonia, nous devons être avec lui, il est des nôtres !"

"Ils le tueront cette nuit."

"Mais ils ne peuvent tout de même pas tuer des millions de gens !"

"Ils en ont déjà assassiné beaucoup."

Sonia émet des ondes chargées d'un érotisme frénétique. Je sens son cœur battre sourdement contre le mien. Son [141] corps frétille. Elle me réclame en elle. Ses lèvres frémissantes me supplient : Prends-moi, possède-moi, je suis la vie ! Je caresse ses cheveux, la pénètre, je veux jouir de la vie ! Mais qu'est-ce qui me dit, Sonia, que tu es bien la vie ?

Durant cette nuit-là, je fais un rêve. Des lambeaux vaporeux et flous prennent forme ; les couleurs se précisent ; le fond sonore devient de plus en plus distinct, j'y suis : 1920 ! Les mitrailleuses crépitent. Des obus explosent. Les maisons ressemblent à des ruches. Des hommes et des adolescents sortent en rampant des alvéoles, le mousqueton et la cartouchière en bandoulière. "En avant, à la gare !" Ils se mettent à courir. Même en rêve, j'éprouve une ardente sympathie pour tous ces visages, pour tous ces poings dressés, pour tous ces pantalons rapiécés et usés, ces bottes déformées. "À la gare, à la gare, camarades !" Détonations, corps à corps, cris ! Est-ce la fin du monde ? Et soudain l'horreur : Nos ennemis avancent, ils ont vaincu. Sous le casque, les visages sont enfantins. Mais sur l'acier, peinte en blanc, s'affiche la croix gammée, symbole de la haine absolue ! Ils avancent, la grenade à la main, écumant d'une rage bestiale.

"Dégagez !"

Ils escaladent les escaliers.

"Il est où ?"

"Ton mari, ton fils, salope !"

"J'en sais rien !"

Les crosses brisent les meubles. Les baïonnettes éventrent les édredons, lacèrent quelques mauvais tableaux, éclatent les glaces.

"Bande de chiens ! Salopards d'ouvriers !"

141

[142]

Et ils finissent toujours par trouver celui qu'ils cherchent.

"Viens avec nous, charogne !"

Même le père d'Otto y passe.

Ils le poussent sur le palier, lui mettent un violent coup de botte dans les fesses pour qu'il dégringole les marches, et lui tirent dans le dos. "Tu croyais t'échapper, saloperie !" Il est mort. Ils donnent quelques coups de pied au cadavre puis l'enjambent pour passer aux logements suivants. Nous nous ratatinons dans notre pièce obscure. Dans la rue on entend des coups de feu, des hurlements, des bruits de poursuite, des jurons.

Perdu, nous avons perdu !

Le lendemain matin, le soleil de mars se lève sur des éclaboussures de cervelle, des flaques de sang coagulées, des amas de chair humaine en bouillie. Des poteaux en acier ont été brisés comme des allumettes. D'énormes crevasses s'ouvrent béantes dans le mur des immeubles.

Dans la cour de l'école, on a aligné les innombrables dépouilles de ceux qui ont été exécutés.

Suis-je réveillé ? Est-ce que je rêve toujours ?

Je suis bouleversé et mon cœur bat à un rythme infernal. À côté de moi, Sonia respire paisiblement. Je couvre son visage et ses seins de baisers de désespoir. Je dois oublier ! Pourquoi m'est-il impossible d'oublier ? La nuit est sombre et silencieuse. Une horloge sonne. Trois heures. Et me voilà irrémédiablement ramené douze années en arrière.

Nous sommes en automne 1921. Le tintamarre du réveil déchire la nuit. Ma mère se lève, s'habille en frissonnant, se traîne jusqu'à la cafetière et fait chauffer de l'eau. Mon père enfile ses vêtements sans dire un mot, puis il descend dans la cour. Il remonte un landau qu'il est allé chercher [143] dans la remise. "Debout !", m’intime ma mère. La lampe à pétrole me fait cligner des yeux. Il n'y a pas de chauffage. Comme j'aimerais encore dormir ! Nous avalons notre café à petites gorgées. En silence, nous quittons notre logement. C'est la pleine lune et il fait un temps glacial. Trois heures et demie. Le landau avance en grinçant dans les rues endormies. Et voilà que surgissent d'autres landaus. Et encore d'autres. Une caravane interminable se forme. Les heures passent. La caravane silencieuse ne cesse de grossir. Les maisons se font de plus en plus rares. Des chiens aboient. Nous arrivons dans un village. La campagne bâille dans la pâle lueur de l'aube. Des cultures. Des prairies. La caravane poursuit sa route. Elle rencontre de temps en temps des gendarmes adossés aux arbres qui bordent la chaussée. L'arme à l'épaule, le col de leur capote relevé, ils se plaquent aux troncs sans nous adresser un seul mot. À leurs pieds sont assis des chiens. La caravane s'engage dans un chemin de traverse. L'herbe haute mouille les jambes jusqu'aux genoux. Soudain la colonne s'arrête. Un champ immense s'ouvre devant elle. Et sur ce champ trottent des cavaliers en uniformes.

Ils sont des milliers à attendre à la lisière. Il pleut légèrement. Ils préparent des sacs et des piochons. Les pommes de terre ont déjà été récoltées, mais ils vont encore une fois retourner ce champ. Le jour tarde à venir. La masse silencieuse attend. Dans la brume blafarde un cavalier fait un signe. Et tous se précipitent. Les piochons martyrisent la pauvre terre. Les yeux cherchent fébrilement à repérer le moindre tubercule. En voilà un ! Les yeux brillent. En voilà un autre ! Ah, la faim, la faim ! Ils gémissent, jurent, s'esclaffent de voracité ! Les piochons [144] s'enfoncent en sifflant ! Pas le temps de parler ! Ils ne pensent qu'à la faim !

Les cavaliers trottent au milieu de la foule : "Vous avez jusqu'à neuf heures". Les piochons s'acharnent.

"Allez, évacuez !"

Et soudain une monture sans cavalier traverse le champ gris et humide. Personne n'a entendu le claquement du fouet pas plus que les coups sourds du piochon qui a défoncé le crâne du cavalier. Son sang abreuve la glèbe. Des hurlements retentissent. Comme un troupeau pris de panique, l'immense masse humaine reflue vers la lisière, harcelée par une cavalcade écumante de rage. Comme des moutons affolés, ils se marchent les uns sur les autres.

"Où est-ce qu'on va trouver à manger ?"

"Mes gamins vont crever de faim !"

Tout en déguerpissant, ils cherchent encore à ramasser quelques pommes de terre à la volée.

Peu à peu la caravane se reconstitue sur la chaussée. La misère rentre en ville. C'est la faim qui brandit le fouet qui les ramène dans leurs taudis. Dans les villages, les mêmes chiens aboient. Les paysans les observent haineusement à travers leurs vitres : "Voleurs, racaille !"

À la maison, les enfants crient famine. Mais il n'y a rien à manger, absolument rien à manger !

La nuit tombée, nous reprenons la route de la campagne Dans la main droite, le piochon bien aiguisé, dans la main gauche parfois un couteau, un gourdin... Des projecteurs balayent les champs. Nous nous entassons dans les sillons humides et fouillons à mains nues dans la terre argileuse. Le projecteur déchire l'obscurité. Son large faisceau lèche la terre. Un horrible mugissement de sirène s'élève dans la folle nuit. Au loin crépite une mitrailleuse. Nous sommes [145] collés au sol, le visage dans la boue. À quelques centaines de mètres devant nous se déchaîne une lutte à mort. Les coups de feu se rapprochent. Nous regardons fixement les longues ombres difformes qui s'agitent partout. Soudain nous bondissons en hurlant. Ivres de colère et de faim, nous passons à l'attaque. Il n'y a pas d'autre alternative. C'est mourir de faim ou mourir en combattant.

Comme des vers se glissant hors de terre, notre armée surgit des champs plongés dans les ténèbres. Des femmes, des vieillards, des hommes, des enfants. Nous n'entonnons aucun chant de guerre, nul besoin de harangue. Tout ce que nous voulons, c'est bouffer. Nous sommes prêts à mourir parce que nous voulons vivre. La rage au ventre, le regard rivé au sol, nous avançons imperturbablement sur l'ennemi. Et cette nuit-là, nous gagnons la bataille. Le servant de la mitrailleuse a cessé le feu et déserté son poste. Après avoir mis l'arme en pièces dans un concert de vivats, nous pillons l'entrepôt de pommes de terre. Sans mot dire et sans traîner car la troupe sera sur place dans une heure. Il faut voir avec quelle extase toutes ces femmes aux joues creusées par la disette se jettent sur les magnifiques tubercules bien lisses. Un ouvrier barbu et à la mine lugubre se charge de diriger la distribution de sa voix rude.

"Allez, tire-toi maintenant que ton sac est plein !"

"J' m'en vais, j' m'en vais !" La femme échevelée quitte l'entrepôt sans se presser. Elle est au paradis et ne veut pas voir cesser son rêve.

Un vieux couple se précipite. Tous deux sont si affaiblis qu'ils doivent se contenter d'un petit sac chacun. Mais ils affichent un sourire bienheureux, tel le nourrisson auquel on donne son biberon.

[146]

Dans les villages les chiens aboient, mais les paysans ont abandonné leurs fenêtres. Aujourd'hui, finie la rigolade. Celui qui se risquerait à nous insulter serait immédiatement écharpé, piétiné, massacré. Notre bande de maraudeurs avance sur la route défoncée. Il y a là des femmes pieds nus et en guenilles, des vieillards avec de longues barbes blanches, des gars costauds portant des vareuses militaires, des enfants aux yeux exorbités. Nous sommes chargés d'un butin que nul ne pourra nous arracher. Pour lui nous donnerons notre vie. Nul n'ose s'opposer à notre cortège. On se contente de l'observer en silence.

"Pourquoi est-ce que tu dors pas ?"

"J'peux pas dormir."

Elle me caresse les cheveux avec une infinie tendresse.

"Il faut qu' tu dormes, mon poussin", murmure-t-elle avant de replonger dans son rêve. Oui, petite Sonia, il faut que je dorme.

Je perçois des images déformées et chaotiques. Elles s'estompent puis réapparaissent sous une autre forme. Totalement désorienté, je vais à l'aveuglette dans un labyrinthe de sensations et de souvenirs.

Ma sœur se détache du flou des ténèbres. Elle vient d'avoir seize ans. Son visage est blême. Les bras ballants, désemparée, elle entre dans la cuisine et regarde ma mère sans trop savoir comment lui apprendre la nouvelle.

"Maman, j’ suis enceinte."

"De qui ?"

"J'en sais rien."

[147]

Chaque fois que sa mère vient coucher chez lui, mon chef passe ses nuits à traîner dans les rues. Il sait qu'elle est rentrée complètement soûle. Alors lui aussi se pose dans un bistrot et prend une cuite. Lorsqu'il arrive en titubant dans son logement, elle est à moitié nue sur le lit et l'appelle en souriant : "Viens près de moi, mon fils chéri."

Il reste près de la porte, tout haletant.

Elle se déshabille un peu plus et glougloute : "Viens près de ta jolie maman."

Il s'avance en titubant, se jette sur elle, lui arrache ses sous-vêtements, la frappe en pleurnichant : "J'te déteste, j' te déteste !"

Elle reçoit ses coups en souriant, écarte les jambes, gémit de plaisir. "Vas-y, déteste-moi !" Elle l'attire contre elle et lui mordille les lèvres. Il la baise.

Chef, c'est en pensant à toi que j'ai commencé ma nuit et c'est avec toi qu'elle se terminera. Je t'ai dans la peau et n'ai eu de place que pour toi durant de longues, longues années. Mais j'ai osé te tenir tête et suis totalement désarçonné. Toi, tu n'es jamais désarçonné. Pourtant tu en as enduré des souffrances. Que sont les maux du monde à comparer de ce que tu as subi ? Il n'existe personne qui connaisse une solitude aussi grande, aussi atroce, aussi implacable que la tienne. Comment fais-tu donc pour vivre ? Tu es seul contre tous ! Il est impossible de te prendre en pitié et toi, tu ne ressens nulle pitié, pas plus pour les autres que pour toi-même. Tu ignores absolument tout de ce que pensent, ressentent, rêvent tes semblables. Personne ne te connaît. Mais te connais-tu seulement toi-même ?

[148]

[149]

**LES SOUS-HOMMES**

16.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Midi. J'annonce à Sonia : "Prépare-toi, nous allons faire une excursion en forêt." Elle est aux anges. "Oh oui, une excursion en forêt !"

J'aperçois son sourire angélique dans le miroir devant lequel elle se fait belle. Elle n'a pas besoin de se faire belle, elle est belle. Mais la plus belle fille du monde a toujours une petite boucle à rectifier, une mèche à lisser, bien que cela ne soit pas indispensable. C'est un considérable gaspillage de temps, mais elles adorent gaspiller leur temps ainsi.

"Nous allons voir un ami."

"Il habite dans la forêt ?"

"Tout près de la forêt, dans une colonie horticole."

Elle est prête. Elle coiffe un béret, vérifie la couture de ses bas, se regarde une dernière fois dans le miroir en [150] souriant, et nous voilà partis. Dans l'entrée, la propriétaire grogne quelque chose. Je dis bien fort à Sonia : "Un de ces jours, il faudra que tu lui mettes en cachette trois bonnes cuillerées de mort-aux-rats dans son café. À moins que tu penses que ce serait plus efficace de lui ouvrir les varices au rasoir." La porte claque derrière nous.

Nous prenons le train de banlieue jusqu'à Friederichshagen. Sonia reste à la fenêtre et se pâme de joie comme une écolière.

"Regarde les arbres !" Les arbres l'émoustillent.

"Des vaches, des vraies vaches !"

"Quand tu étais petite, tu as bien donné à manger aux vaches !"

"C'est magnifique de donner à manger aux vaches", me rétorque-t-elle, songeuse.

À Friederichshagen, nous demandons comment on se rend à la colonie horticole "Au bonheur du foyer". Nous y accédons par un sentier qui traverse la forêt. À l'entrée trône une gigantesque pancarte : "Au bonheur du foyer. Association déclarée de petits propriétaires." Il y a là des milliers de maisonnettes en bois ou en méchante maçonnerie, des milliers de jardinets avec des dizaines de milliers de têtes de chou, de plantes d'agrément, de minuscules pelouses. Des lilas dissimulent la misère de ces baraquements. Le soleil et le ciel bleu égaient le monde. Nous sourions tout en observant ce petit univers. Tout à coup Sonia lit d'une drôle de voix une annonce placardée sur un piquet : "À la dernière foire aux lapins, le premier prix, une médaille en bronze, a été attribué à Heinrich Maurer de la parcelle 197."

"À qui çà ?"

"Heinrich Maurer, pourquoi ?"

[151]

"C'est le gars que nous allons voir."

Nous trouvons la parcelle 197 mais attendons un moment avant d'entrer. Heini loge sur un bout de terrain de 20 mètres sur 20. Il n'y a pas de clôture. Au centre se dresse une maisonnette branlante en bois. Juste sous le toit, comme le veut l'usage, il a peint une maxime que je déchiffre et qui me coupe l'envie de revoir Heini.

"C'est petit, mais c'est mon nid", ânonne Sonia. "C'est quoi cette connerie ?"

Il s'est crevé à paver l'entrée avec des pierres récupérées sans doute sur un chantier. "Allez, viens !", me dit-elle en m'entraînant vers la bicoque.

"Vous désirez ?", nous demande un petit bonhomme grassouillet planté sur le seuil. Quelques marmots se pressent derrière lui.

"Tu m'reconnais pas, Heini ?"

Il est tout ébahi : "À vrai dire, pas vraiment".

"C'est moi, Charlie !"

"C'est pas vrai !" Il écarquille les yeux. "C'est bien toi, Charlie ? Je t'aurais pas reconnu ! Entre donc ! C'est ta fiancée ?"

Il pousse les gamins dans la maison et nous précède, tout excité. "Frieda, viens vite !" Une femme apparaît, dit tranquillement "Bonjour", et se retire aussitôt. "C'est tout petit ici, bafouille Heini, mais on vit bien. Désolé, mais on n'a pas l'habitude de recevoir. Quand c'est rangé, c'est bien mieux." Nous le suivons dans la pièce où se trouve son épouse. Elle est tout juste en train de finir d'enlever les draps qui protègent les meubles. "Installez-vous donc, installez-vous, qu'est-ce que ça me fait plaisir !" Et il répète une bonne dizaine de fois qu'il est heureux de me revoir. Je fais chorus tout en sachant parfaitement que nous mentons tous les deux.

[152]

"Heini, Heini mon ami, comment t'as fait pour avoir cette belle maison ?"

"Toi aussi tu trouves qu'elle est belle, hein ?"

"Très, très belle. Bien sûr c'est petit, mais c'est ton nid !"

Il est fou de bonheur. "C'est moi qui ai peint la maxime. Ici, j'ai tout fait tout seul !"

"Où t'as trouvé le pognon ?"

"On a économisé, sou par sou. On a mis trois ans pour avoir la parcelle. Et puis on a construit. J' mène une vie honnête, j' suis heureux en mariage et tout va bien comme ça."

Il ricane bêtement.

Sonia est assise sur une chaise inconfortable. Elle se concentre sur une chromo enchâssée dans de la nacre représentant l'assaut des fortifications danoises de Düppel par les troupes prussiennes en 1864.

À mon tour je ricane bêtement et continue à l'écouter.

"Et puis il y a eu les gosses qu'il faut bien nourrir et habiller..." Il s'interrompt : "Où y sont passés les gosses ? Frieda, où y sont les gosses ?"

"Ils arrivent tout de suite !", dit la femme de la pièce voisine.

Heini poursuit : "Nous, on n’est pas comme certains ! Tiens, prends mon voisin par exemple. J'pourrais en dire long sur lui. Cinq ans qu'il est marié et pas encore de progéniture ! J'veux rien insinuer mais quand même. Un sacré hypocrite en plus. Ça fait maintenant plus d'un mois qu'il me promet des graines pour que j'sème des pensées !"

Je joue l'incrédule : "Pas possible, plus d'un mois ?"

"Oui monsieur ! Mais il oublie. Par contre il est bien content quand je lui prête mon bouquin pour couvrir sa lapine."

[153]

Trois gamins en costume marin et coiffés d'une casquette d'écolier font leur entrée dans la pièce, s'inclinent, puis restent timidement à côté de la porte. Tout à l'heure, derrière leur père, ils portaient des vêtements ordinaires et en piteux état.

"Alors là, il est fort pour les Heinrich par-ci, Heinrich par-là. Mais moi, si j' me tue à faire de l'élevage, c'est quand même pas pour qu'on me pique mes prix !"

"C'est évident !", dis-je gravement.

Sonia caresse la joue aux petits. Ils ont les mains dans le dos et la regardent craintivement. Sonia leur enlève leur horrible casquette et embrasse le plus jeune.

"Si ça t'intéresse, les prix que j'ai eus, regarde ça", insiste Heini en me montrant avec une modestie affectée une imposante rangée de coupes, de médailles, de statuettes alignées sur une étagère. "Tiens, y a encore ça." Il me tend le journal de la colonie qu'il est allé prendre dans l'armoire. "En page deux", souffle-t-il. De fait, c'est bien Heini qui est là en photo, avec son bouquin géant. Lauréat de la foire d'élevage domestique de Berlin, notre ami Heinrich Maurer, de la colonie horticole "Au bonheur du foyer", parcelle 197.

Le petit installé sur les genoux de Sonia s'agrippe à son collier et tire dessus en piaillant. L'attache rompt et les perles s'éparpillent sur le plancher. Sonia éclate de rire. Mais Heini bondit, attrape le petit au col comme si c'était un de ses lapins primés, et lui met une fessée. Il cogne dur. Le petit hurle lamentablement. Les deux autres enfants tremblent. Sonia est toute pâle. Quand je pense que c'est comme ça que lui aussi on l'a brisé.

"Dehors !" Les trois gamins obéissent au doigt et à l'œil. "Un collier comme ça coûte à peine vingt pfennigs dans un grand magasin !", lui envoie Sonia sur un ton de reproche. [154] Mais il arbore un sourire entendu : "C'est une erreur de trop gâter les loupiots. Mademoiselle ! À correction manquée, éducation manquée. C'est ce que répétait toujours mon vieux père, et il avait raison. Qu'est-ce que je serais devenu si je n'avais été élevé à la dure ?"

153

Je pense avec lassitude : ce que tu serais devenu ? T'as passé ta jeunesse à avoir la trouille de ton père et il t'a complètement cassé. Un joli gâchis qu’il a fait, ton vieux ! C'est petit, mais c'est mon nid ! Voilà ce qu'il a fait de toi !

La femme de Heinrich sert le café. Elle s'est faite belle. Mais son chemisier de soie ne lui va pas. Sa figure n'est pas faite pour les chemisiers de soie. Lorsqu'une femme comme ça veut être belle et authentique, c'est en blouse de travail qu'elle se présente. Comment cette énorme broche en cuivre jaune pourrait-elle aller avec ses mains osseuses qui, bien que jeunes encore, sont usées par le travail ? Comment cette barrette incrustée de verroterie qui tient sa coiffure pourrait-elle aller avec le regard craintif et fébrile qui est le sien alors qu'elle est assise là, sur cet horrible canapé rouge ? Je ne peux m'empêcher de noter en la comparant à Sonia. Quel contraste affligeant, ma pauvre Madame Frieda Maurer !

"Je vais agrandir mes clapiers", m'explique Heini.

"Comment t'arrives à vivre comme ça ?"

"Je touche l'allocation chômage. Ici, au "Bonheur du foyer", nous sommes pratiquement tous chômeurs et nous percevons une aide de l'État. On se contente de peu, mais on mange à sa faim."

"Et si on te diminue l'allocation ?"

"On s'en tirera encore. Dieu a veillé sur nous jusqu'à maintenant et il veillera encore sur nous."

"Qui ça ?", lui demande Sonia.

"Dieu, Mademoiselle, le Tout-Puissant."

[155]

"Grand Dieu !", éructe Sonia.

J'insiste : "Mais admets qu'on te les supprime complètement ?"

C'est alors que Heini, le compagnon de notre cruelle jeunesse, a cette réponse effarante : "On arrivera bien encore à s'en tirer." Il fait une brève pause et me lance, subitement soupçonneux : "Tu te mêles pas de politique au moins ?"

Je lui assure que non et il est soulagé.

"Moi, je suis totalement apolitique", m'explique-t-il. "Je vis retiré dans ma maison et m'occupe pas du monde extérieur. Toute cette politique, c'est des magouilles." La peur le prend et il rectifie : "Bien sûr, j'parle pas de l'actuel gouvernement du Reich que dirige Hitler. Mais pour ce qui est du reste..."

Je raille : "T'as tes lapins !"

"Voilà !" Il éclate d'un rire sonore : "J'ai ma maison, ma femme, mes enfants j'ai de quoi manger à ma faim, qu'est-ce qu'il faut souhaiter de plus ?"

"Exact, qu'est-ce que tu peux souhaiter de plus ?"

Il sirote son café avec délectation.

"Tu sais que j'ai revu le chef et Otto."

Touché ! Il repose sa tasse.

"Paul et Kalle sont condamnés à dix ans de réclusion."

"Tu m'en diras tant !" Ses mains sont prises d'agitation.

"Ils ont assassiné un type."

"Seigneur !"

"Le chef s'est fait maquereau."

"Quel dégueulasse !"

"Otto, lui, est devenu philosophe et mystificateur."

"Un mysti... quoi ?"

"Kutti et Ernst ont disparu."

155

[156]

Il adresse à sa femme un sourire pitoyable : "Autrefois j'ai malheureusement habité le même immeuble que les types dont il parle. Tu sais comment c'est à Berlin, tous ces logements collectifs."

Je suis abasourdi : "Dis donc mon pote, t'as la mémoire qui flanche !" Et je m'adresse à Frieda : "Votre cher mari était dans notre bande. On a dévalisé des magasins et joué au docteur avec les petites filles. On a juré qu'une fois adultes, on ferait la peau à notre pasteur et à notre professeur."

Heini se cache derrière ses mains comme pour se protéger : "Tais-toi !"

"Pourquoi ? Tenez, un jour qu'on était trois gars chez Heini en train de se faire une branlette, voilà son père qui rapplique."

"Tais-toi, par pitié tais-toi !"

"Le vieux nous fout dehors à coups de pied dans le cul et met une rouste dingue à votre mari. Il lui a littéralement broyé les mains. Puis il l'a enfermé pendant trois semaines. Heini a bien failli être placé dans un foyer éducatif."

Frieda m'écoute gravement.

"Un jour, Heini et moi, on a tué son petit frère. Sa mère trimait comme une folle. Son père buvait tout. Sa mère n'avait pas le temps d'aller promener le bébé. Elle n'avait même pas le temps de nous descendre la poussette dans la rue. Donc nous voilà en train de descendre la poussette..."

"Dieu du ciel !", gémit Heinrich Maurer.

"L'escalier est raide et nous, on est pas bien costauds. On se relaie. Tantôt c'est Heini qui est devant, tantôt c'est moi. Celui de devant retient la poussette avec ses épaules, celui de derrière la retient avec ses bras. Dans la poussette, le bébé gigote sans arrêt. Il est trop content d'aller dans la rue et de voir le soleil..."

[157]

"Je t'en supplie, tais-toi !"

"Soudain, votre mari qui est devant manque une marche et tombe. La lourde poussette reste suspendue quelques secondes à mes bras d'enfant trop faibles. Je finis par lâcher et la voilà qui dévale les marches en passant sur Heini qui hurle. La violence du choc sur le palier propulse le bébé hors de la poussette et comme un sac de linge sale, il s'écrase sourdement contre le mur. Lorsque nous voulons le ramasser, il est mort."

Frieda ne bronche pas.

Heinrich Maurer bredouille : "Dieu soit loué, tout ça c'est le passé !"

"Et tu t'es acheté une conduite."

"Oui."

Derrière le palmier artificiel, le canari se met à chanter. Dehors les enfants s'amusent. Heinrich Maurer produit un rire retentissant : "C'est vrai qu'on a eu une jeunesse animée. Et tu dis qu'à part nous deux, tous les autres ont mal tourné ?"

"À part toi..."

"Parce que toi aussi t'es un... ?"

"Non, j'suis pas un criminel, mais j'en peux plus."

Nous nous levons. Il tient à me faire visiter son domaine. Frieda et Sonia vont dans la minuscule cuisine. Dès que nous nous rapprochons des clapiers, il s'anime. Je me torture l'esprit : Bon Dieu de bon Dieu, comment une telle chose est-elle possible ? Nous avons eu la même enfance ; nous avons appartenu à la même bande ; nous avons souffert la même faim ; nous avons enduré la même misère ; nous avons vécu la même oppression. Les uns ont fini meurtriers, les autres voleurs ou escrocs, moi vagabond, et lui élève ses lapins !

[158]

Et soudain, je comprends : le seul à avoir été complètement déglingué, c'est Heini.

Et c'est son tour de déglinguer les autres. Il a déjà déglingué sa femme. Les enfants vont suivre. Et cette abomination se perpétuera indéfiniment. Les enfants de Heini déglingueront eux aussi leur famille. Ils n'échapperont pas à cette implacable spirale. Jamais ils ne parviendront à s'affranchir de ce cercle vicieux. À quoi cela servirait-il de leur offrir la liberté dès lors qu'on a étouffé en eux toute autonomie ? Et me voilà de nouveau accablé de lassitude, de tristesse, de désespoir. Je frise la dépression. Comment vais-je m'en sortir ?

"Pourquoi t'as raconté toutes ces vieilles choses ?", me reproche Heinrich Maurer.

Oui, pourquoi ? Par sympathie pour sa femme ? Pour outrager, humilier, ravaler cette misérable caricature du courageux petit Heini de mon enfance ? Mais on ne peut plus l'humilier. Il est mort. Il est devenu un monsieur comme il faut.

Lorsque nous partons, Heinrich Maurer s'exclame : "J'espère bien que vous allez nous inviter pour votre mariage !"

"Pas question de mariage !", réplique Sonia.

"Pourquoi pas ?", demande-t-il tout déconcerté.

"Sonia est une tapineuse, mon pote, lui dis-je tout rigolard, tu sais, une de ces filles qui racolent les mecs dans la rue en leur proposant une passe à trois marks. Et oui, elle est comme ça Sonia. Pourquoi tu voudrais qu'une pute se marie ?"

"Oui, pourquoi donc ?", insiste Sonia.

"Ben ça alors !", pouffe Heinrich, la bouche en cul-de-poule.

[159]

Frieda, elle, ne pipe mot.

Nous quittons le "Bonheur du foyer" par l'allée qu'il a pris tant de soin à paver avec les pierres de récupération et traversons la forêt en silence. Effluves de mousse, gazouillements d'oiseaux, murmures des arbres dont le soleil inonde la cime, sentiers interminables qui semblent ne mener nulle part. Un garenne nous file sous le nez.

Nous nous retrouvons allongés sur la rive idyllique d'un lac scintillant. Dans les roseaux frémissants, des bruants pépient. Au loin, sur une barque livrée au gré des courants, une jeune fille chante d'une voix exquise. Ma tête repose sur le ventre de Sonia. Elle me caresse affectueusement les cheveux.

"Tu sais ce que m'a raconté la femme tout à l'heure dans la cuisine ? Qu'elle se tuerait si elle n'aimait pas tant ses gamins !"

Sur la barque portée par les courants, la jeune fille ne chante plus. Elle est debout à l'avant et rit aux éclats. Rayonnante dans sa nudité, elle saute à l'eau en poussant des cris de joie. Le garçon dans la barque s'esclaffe tout en bavardant avec la nageuse. Je bondis sur mes jambes : "Allez, nous aussi on est jeunes !"

Sonia m'enlace ; elle pleure de bonheur. Nous arrachons nos vêtements et mettons notre tristesse au placard. Finie la mélancolie, fini le cafard ! Nous nous précipitons dans le lac argenté. Quel ravissement ! Quelle extase ! Et nous voilà en train de nager ! Vraiment, il n'y a rien de plus délicieux que la jeunesse !

[160]

[161]

**LES SOUS-HOMMES**

17.

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Regarde-moi ça", me dit Otto. De sa main droite tendue, il me montre un drapeau à croix gammée qui flotte sur le toit d'une bâtisse. Mais la bâtisse n'a rien d'ordinaire. Il s'agit ni plus ni moins de l'ancien siège du comité central du PC allemand. C’est ici que durant de longues années avaient vrombi les rotatives qui crachaient à des millions et des millions d'exemplaires le matériel de propagande du parti fondé par Karl Liebknecht. En ce temps-là, le bâtiment portait fièrement son nom : Karl Liebknecht, vénéré tant par le coolie chinois que le fermier américain, tant en Scandinavie qu'en Australie. Karl Liebknecht, une figure emblématique pour tous les damnés de la terre !

Aujourd'hui, la bâtisse porte le nom d'un soi-disant héros de la cause nationale-socialiste : Horst Wessel !

[162]

Mais allez donc demander à un coolie chinois qui est ce Horst Wessel : il vous répondra par un haussement d'épaules ! D'ailleurs, que ce soit en Scandinavie, en Amérique ou en Australie, il n'y a pas un seul travailleur qui connaisse Horst Wessel ! Et c'est la même chose à Paris, à Londres ou à Varsovie ! Un parfait inconnu, ce Horst Wessel ! Par contre, dès que l'on évoque Karl Liebknecht...

Quoi qu'il en soit, c'est désormais le drapeau de l'ennemi mortel de la classe ouvrière qui flotte sur le bâtiment qui arborait son nom avec tant de fierté. ,

Otto raconte : "En janvier ont défilé ici cent mille travailleurs berlinois. La journée était glaciale. Quel spectacle : bien qu'il ait gelé à pierre fendre, la plupart ne portaient pas de manteau car ils n'en possédaient pas. Leurs bottes étaient pleines de trous, leurs visages et leurs poings étaient bleus de froid. D'heure en heure la foule grossissait. Il en venait de partout : de Wedding, de Neukölln, de Niederschöneweide, de Tempelhof, des quartiers est. Ça a été la plus grosse, la plus puissante manifestation qui ait jamais eu lieu à Berlin. Dommage que tu aies manqué ça, tous ces travailleurs qui affluaient jusqu'ici sur la place Bülow. Quelle ferveur sur leur visage. Ils s'étaient mobilisés pour jurer fidélité à leurs dirigeants. Une fidélité puérile, mais ô combien pathétique. Bon Dieu, si tu avais vu le visage de tous ces travailleurs. Il n'y avait pas que les femmes qui pleuraient d'émotion. Ils voulaient défendre l'immeuble du comité central jusqu'à leur dernière goutte de sang. Tous les travailleurs des grandes entreprises étaient là, en bloc. Des travailleurs âgés, rompus au combat syndical et politique. Des jeunes. Des social-démocrates. Ils crevaient de froid, ils crevaient de faim, mais ils défilaient devant le comité central, leurs yeux étincelants [163] braqués sur les fenêtres éclairées et sur Ernst Thälmann pour lequel une tribune avait été édifiée. C'était la classe ouvrière berlinoise. Cent mille travailleurs prêts à la lutte finale. Ça, c'était en janvier de cette année, par une journée glaciale..."

Otto fait une pause et poursuit :

"Quelques jours plus tard, les fascistes ont occupé la bâtisse et hissé leur drapeau à croix gammée. Ils ont effacé le nom de Karl Liebknecht d'un coup de pinceau et l'ont remplacé par celui de Horst Wessel. Et il n'y a pas eu un seul travailleur pour les en empêcher !"

Devant le bâtiment règne un va-et-vient permanent. Le troisième Reich a installé là les bureaux de sa police spéciale, la Gestapo. Des SA, des hommes en civil entrent et sortent en cornant. Le bâtiment où travaillait autrefois le cerveau de la révolution prolétarienne s'est transformé en instrument de destruction de ce cerveau. Il s’agit bien des mêmes locaux, des mêmes armoires, des mêmes tables, mais tout cela sert désormais à d'autres desseins.

"Il n'y en a pas eu un seul pour s'opposer à ce qu'ils investissent les lieux. L'Allemagne comptait six millions d'électeurs communistes et pourtant personne n'a résisté. Avec les syndicats qui lui étaient affiliés, la social-démocratie avait derrière elle des millions de travailleurs. Et pourtant pas un n'a levé le petit doigt pour défendre l'organisation dont il était membre. L'Allemagne était comme frappée de paralysie. Comment comprendre qu'aux élections il y ait eu treize millions de voix antifascistes et que personne ne soit descendu dans la rue, ni dans la Ruhr, ni à Hambourg, ni à Berlin ? La vérité, c'est que personne ne croyait en la possibilité de barrer la route aux nazis. Pourquoi mourir pour rien ?

[164]

"Pourtant il y a bien eu cette manifestation devant le comité central ?"

"C'était déjà trop tard !"

"Cent mille personnes ne se mobilisent quand même pas pour des prunes ?"

"Il n'est pas facile de renoncer à la conviction quasi mystique sur laquelle on a construit son existence durant des années."

"Explique-toi !"

"Ce que je veux dire, c'est que la grande majorité des travailleurs qui s'étaient rassemblés devant le comité central savaient au fond d'eux-mêmes que la partie était perdue. Mais ils ne voulaient pas le reconnaître. Ils se cramponnaient à l'autre alternative. Ils étaient anesthésiés par la dénégation. Pour tous ceux qui étaient là, comme acteurs ou comme spectateurs, cette ultime manifestation de désespoir a été un véritable chemin de croix. Si tu avais vu ça. Tous ces ouvriers, par cette soirée de janvier, alors qu'il gelait à pierre fendre. C'était à chialer. Tu te serais cru à un service religieux."

"Un service religieux ?"

"Oui, un service religieux motivé par l'espoir qu'un miracle était encore possible et que ce miracle viendrait de Thälmann ou d'un quelconque événement imprévu et merveilleux qui changerait la face de l'histoire."

"Tu es sûr que tu délires pas ?"

"Malheureusement pas."

"Mais qu'est-ce que tu fais de ta théorie sur le rêve ?"

Otto reste muet.

Nous traversons la Place Horst Wessel et prenons par la rue Dragoner. Ce n'est pas jour de sabbat mais le ghetto juif est désert. Les boutiques sont toujours aussi crasseuses, [165] les écriteaux des éventaires sont toujours en hébraïque, mais les bonimenteurs ont disparu. Sur les trottoirs, les rabbins à longue barbe ont cessé leurs palabres. Les superbes enfants aux yeux en amande ne s'en donnent plus à cœur joie. Il ne reste plus que les vieux, assis derrière leurs fenêtres : l’Éternel nous soit en aide ! Leur fils, leur fille ont fui la peste brune en s'exilant à Paris, à Prague, à Amsterdam ou Copenhague. Ils ont laissé les anciens dans le ghetto : qui oserait s'en prendre à des vieillards, même juifs ? Ils ont chaussé leurs bésicles et se sont plongés dans la Torah : l'Éternel nous soit en aide ! Jamais dans sa justice le Tout-Puissant ne permettra que l'on fasse du mal aux pauvres Juifs ! Le peuple élu du Seigneur a déjà tellement payé de son sang ! N'a-t-il pas été suffisamment éprouvé par le feu, l'épée, le fouet, la faim, les pogromes, la mort et la destruction. Mais Dieu est juste et sage. Il n'épargne pas non plus les goyim, et nous vivrons bientôt des jours meilleurs !

Drapés dans leur caftan, deux vénérables rabbins à barbe noire et papillotes remontent la rue Dragoner.

"Eh là, eh là !", s'indigne la populace.

"Ils attendent quoi pour foutre le camp en Palestine ?"

"Qu'est-ce qu'ils puent !"

"L'Allemagne aux Allemands, dehors les Juifs !"

Les deux rabbins poursuivent paisiblement leur chemin, contournent poliment un gamin d'environ douze ans qui leur crache dessus, descendent du trottoir en murmurant : "Excusez-nous, Monsieur", puis remontent sur le trottoir pour s'engouffrer dans la synagogue.

Un livreur de bière commente : "Ils arrivent tout dégueulasses et pleins de poux de Galicie, ils s'installent dans ce ghetto comme fripiers, et un an plus tard, sans qu'on y ait rien vu, les voilà qui déménagent pour le [166] Kurfürstendamm. Ils se tapent des jeunes Allemandes, occupent des postes de direction, et tout ça sans même savoir parler correctement notre langue !"

165

Un gros lard beugle : "Ouais, mais maintenant ils l'ont dans le cul !"

"Encore heureux ! On a été ruiné par le capital juif. Les travailleurs allemands ont été écrasés par la haute finance et la bourse juives..."

Le gros lard s'éclipse : "Désolé, j'suis pressé !"

Mais le livreur de bière est intarissable :

"Ils nous ont tout pris avec leurs banques. Les Juifs sont des escrocs. Ils ne savent rien faire d'autre, ils portent ça en eux, les ordures. Mais aujourd'hui Hitler les fout dehors à coups de pied dans les fesses. Salut les parasites ! Allez exploiter les autres, mais pas les travailleurs allemands ! Nous n'avons pas instauré le socialisme pour qu'ils continuent à nous voler !"

Nous tournons dans la rue Münz.

"Tu vois, me dit Otto, ils sont persuadés que c'est ça le socialisme !"

La rue Münz grouille de chômeurs et de putains. Cette rue tortueuse et bruyante ne changera jamais. Comment cela serait-il possible ? La rue Münz, c'est la rue Münz, avec ses innombrables troquets, ses échoppes, ses cinémas qui se touchent. Là, on joue "Le marchand d'esclaves de Rio". Juste à côté, "Le SA Brand" de Franz Seitz qui vient tout juste de sortir. Les chômeurs et les proxos envahissent les salles dès dix heures du matin, pour l’ouverture. Ils prennent une place à trente pfennigs et s'affalent dans un siège qui couine lamentablement. Quel délice de pouvoir dormir au chaud, bercé par une douce musique !

En débouchant sur la Place Hacke, Otto s'arrête.

[167]

"Tiens, regarde ce pauvre fou."

"Il se prend pour le fils de Dieu."

"Tu le connais ?"

"Ça fait déjà pas mal d'années."

Il n'y a pas un vagabond qui ne connaisse pas Dato Sago, alias Notre pain quotidien. Il est convaincu que le Tout-Puissant l'a chargé d'une mission. Ça lui a valu des milliers de raclées, de fréquents séjours en prison et en hôpital psychiatrique, mais il n'en démord pas : il est le fils de Dieu. Le voilà planté sur la Place Hacke, toujours vêtu de son légendaire sac de jute que la crasse lui colle à la peau ; ses jambes velues et toutes crottées sont très vaguement protégées par des molletières ; il porte un filet en guise de ceinture. Il regarde dans le vague, plongé dans ses méditations célestes. Ses cheveux d'une incroyable longueur se confondent avec sa barbe hirsute et flottent autour de sa silhouette desséchée. Telle devait être l'allure de nos ancêtres lorsqu'ils venaient de perdre une bataille contre les Huns.

"Dieu soit avec toi, Dato Sago !"

Il relève la tête, ouvre lentement ses paupières pourpres. Au milieu du visage décomposé flamboient deux yeux terrifiants et fanatiques.

"Et avec toi l'Esprit Saint."

"D'où est-ce que tu viens comme ça ?"

"De l'autre monde."

"Nous raconte pas que t'as fait un séjour sur la lime !", badine Otto.

La tête de mort le foudroie du regard et psalmodie en gardant les lèvres pratiquement immobiles : "Je suis le Prince des ténèbres."

"Grand bien te fasse. En tout cas, c'est pas moi !"

[168]

Je fais signe à Otto de se taire et m'autorise une petite plaisanterie. En toute innocence, je lance à Notre pain quotidien : "Est-ce que tu es heureux ?"

"Je suis Dieu."

"Et moi, comment est-ce que je peux être heureux, Dato Sago ?"

"T'as qu'à être Dieu !"

Les tramways nous cassent les oreilles, les bus vont et viennent dans un tintamarre de moteurs et de klaxons, Berlin trépide, mugit, gémit, pantelle au rythme infernal de son existence hystérique, et lui me déclare que je n'ai qu'à être Dieu !

"Et comment je fais ?"

"Va dans le désert à la recherche de la sagesse, prends conscience de la purulence de ton univers, jure de le détruire comme une vulgaire punaise, et tu seras Dieu."

"Un peu léger, ton programme", lui rétorque Otto.

"Tu n'es pas heureux, Dato Sago."

Son regard, le regard d'un animal sidéré et rendu fou par la souffrance, pénètre le mien. Ses lèvres exsangues murmurent : "Je suis forcément heureux puisque je suis Dieu."

Sa tête retombe sur sa poitrine. Ses bras squelettiques et tout en nerfs pendouillent par les entaillures du sac de jute. Dato Sago, alias Notre pain quotidien est reparti dans un autre monde. Nous nous éloignons.

"Comment as-tu connu cette espèce de gnome grotesque et difforme ?"

"La première fois que je l'ai rencontré, c'était à Zurich. Ce jour-là, il s'approchait des gens et leur chuchotait à l'oreille que la fin du monde était arrivée. Ils ne tardèrent pas à être des centaines à l'entourer. Un homme lui a même demandé comment il faisait pour ne pas avoir froid. Tu [169] sais, c'était en plein hiver et il marchait pieds nus. Mais lui s'en tenait à affirmer que la fin du monde était venue. Alors il y en a un qui lui a crié : "En attendant, vous feriez mieux de vous payer une bonne paire de chaussettes. Monsieur le prophète !" Comme l'attroupement qu'il provoquait entravait la circulation, les flics ont fini par le ramasser. Qu'est-ce qu’il leur a mis, le Pain quotidien : Sales vipères... ! Vous n'êtes qu'une bande de loups déguisés en bergers... ! Dieu vous réduira à néant... ! Mais telle n'était pas du tout l'intention de Dieu. Dieu ne les a même pas empêchés de le passer à tabac." ,

"Vers 1925, il y avait rien qu'à Berlin un bon millier de derviches comme lui", commente Otto en souriant. "À cette époque, un vent de folie a déferlé sur l'Allemagne et les plus dingues se sont faits prophètes. Un certain Häusser, qui se prenait pour le Messie, s'est même présenté aux élections présidentielles. J'allais souvent les voir dans les réunions qu'ils organisaient à l'école de la rue Weinmeister. Ils étaient divins à tous égards. Pas question qu'ils s'assoient sur les bancs de l'école, ils se plantaient debout dessus. Lorsqu'on est un vrai Dieu, on ne se rase pas et on ne se fait pas non plus couper les cheveux. Mais pour être encore plus divins, ceux-là ne se lavaient jamais. Pendant la campagne présidentielle. Häusser sillonnait les rues avec une valise sur laquelle il avait peint son nom en blanc pour qu'on le reconnaisse."

"C'était en 1925 ?"

"C’est bien ce qu’il me semble."

"Aujourd'hui, on est en 1933 !"

"Et les prédicateurs refont surface. À l'époque j'étais naïf et je les adulais."

"Et maintenant ?"

"Tu as bien vu comment je l'ai traité !"

[170]

"Pourtant tous ces pauvres fous sont bien toujours le produit des maux et de la misère qui rongent l’Allemagne. En tout cas, il est probable que Dato Sago, alias Notre pain quotidien, va se retrouver dans un camp de concentration."

"Ça, c'est pratiquement certain."

Aux abords du passage souterrain qui mène de l'Alexanderplatz à la gare de la Bourse, la puanteur est insoutenable. C'est là qu'arrivent tous les jours les fruits et légumes en provenance de la région de Berlin. Mais ce n'est pas tant le reliquat avarié du chargement des camions jeté sur le sol qui répand cette odeur nauséabonde. Ce sont les millions de poissons que des manutentionnaires athlétiques et en cuissardes transportent dans des filets gigantesques sur leurs larges épaules jusqu'aux chambres froides. Tout le quartier entre l'Alexanderplatz et la gare de la Bourse empeste le poisson crevé.

"Pressons-nous."

Mais Otto me retient par le bras : "Regarde !"

"Qu'est-ce qu'il y a ?"

"C'est ça la barbarie !"

Des hommes et des femmes en guenilles fouillent dans la décharge des fruits et légumes pourris. Ils sont venus avec des cabas ou des paniers. Ils examinent chaque tomate, chaque chou, afin de récupérer ce qui peut encore être consommé. Ils bourrent leurs sacs de déchets infects dans lesquels fourmillent les asticots. Ils sont voraces comme les fauves en cage. Ils grognent ou produisent des sifflements agressifs dès qu'on se rapproche un peu trop d'eux. Ils veillent sur leurs trésors, l'œil méfiant et mauvais. Deux vieilles femmes se volent dans les plumes en se traitant de tous les noms. Les doigts desséchés s'agrippent aux hardes.

[171]

"Regarde-les bien, ce ne sont sûrement pas des femmes d'ouvriers ! Observe leur physionomie ! Elles n'ont pas toujours été dans la misère !"

Elles couinent comme des souris, mais leur regard est celui des vautours : "Elles se battent pour une tomate pourrie !"

Et soudain se déroule une scène extraordinaire. Une escouade de SA débouche du coin de la rue : "Vois ces visages, vois ces mains ! En voilà des ouvriers !"

Les SA se fraient un chemin à travers la décharge des fruits et légumes. Quelle allure martiale ! Ne sont-ils pas les soldats du Führer, les prétoriens implacables du Parti nazi ? Non contentes de piétiner les précieuses denrées dont le jus s'écoule dans le caniveau, leurs bottes refoulent sans ménagement les vieillards affamés jusqu'au bord du trottoir. Les pauvres gens contemplent le carnage en pleurant, mais dressent néanmoins lamentablement leur bras affaibli : "Heil Hitler !" Les deux femmes qui étaient en train de se battre restent elles aussi pétrifiées au bord du trottoir, la main droite tendue : "Heil Hitler !" Et tandis que nous gratifions les SA d'un splendide salut hitlérien, Otto me glisse encore une fois : "C'est ça la barbarie !"

"Ramenons, si tu le veux bien, la roue de l'histoire quelques décennies en arrière. Ta mémoire n'est pas si confuse que tu aurais oublié les millions de prolétaires qui ont manifesté sur cette place. Tous les grands noms du mouvement ouvrier allemand sont passés par ici. Des centaines de fois, des milliers de fois, les communistes et les social-démocrates ont foulé ce bitume. Des millions de poings dressés y ont prêté serment, y ont juré fidélité, attachement, dévouement à la cause prolétarienne. Le 21 octobre 1928, pour la date anniversaire de la loi [172] antisocialiste proclamée par Bismarck cinquante ans auparavant, j'ai vu ici des ouvriers aux cheveux tout blancs écouter une chorale leur chanter un hymne à la liberté, acclamer leurs dirigeants, applaudir la police [[2]](#footnote-2). Leur fougue militante était la même qu'un demi-siècle plus tôt. Hier j'ai lu dans le journal qu'on avait mis en prison un social- démocrate de quatre-vingt-six ans. Ramène la roue de l'histoire en arrière, mon ami. Souviens-toi des salles de réunion enfumées, des drapeaux rouges, des orateurs en nage. Ça, c'était il y a vingt ans, il y a soixante-dix ans. À l'époque aussi, le peuple était à genoux devant son messie et attendait, le souffle court et gémissant, que l'on accomplisse son rêve. Le rêve ne s'est jamais concrétisé."

Nous nous retrouvons sur la vaste esplanade du Lustgarten. À une centaine de mètres de nous, des petites filles nourrissent les pigeons avec des grains de maïs.

"Des milliers de fois le peuple a manifesté pour réclamer plus de justice. En vain ! La justice ne se réclame pas, il faut l'imposer par la force. La patience a conduit le peuple à sa perte. Un jour se sont rassemblés sur la place tous les estropiés de Berlin, des aveugles, des sourds, des boiteux, tous ceux que la vie avait le plus cruellement brisés. Est-ce que tu sais ce qu'ils revendiquaient ? Qu'on ne leur diminue pas leur maigre pension. Ils redoutaient une diminution de vingt pour cent, et ils ont été satisfaits qu'on ne la leur diminue que de dix. Ah, cette place ! C'est là que durant quarante ans se sont déroulées les manifestations du 1er mai. Il est aussi arrivé que la place reste vide. Ordre du gouvernement. Une fois c'est même un socialiste qui a interdit le rassemblement et il a fait tirer sur ceux qui [173] s'étaient refusés à obéir. Ainsi vont les choses. Mais les travailleurs social-démocrates n'ont pas cherché à mettre dehors ce préfet de police. Ils ont continué à le tolérer et à attendre la venue du socialisme. Erreur fatale : au lieu du socialisme, ils ont hérité du fascisme. Il y a eu un temps où les travailleurs en armes s'étaient débarrassés des monarques et des pontifes. C'était au moment des Spartakistes. Mais où sont désormais les Spartakistes ? Ça fait quatorze ans que la République de Weimar affame le peuple, que les social-démocrates vont de trahison en trahison, que les différences sociales s'aggravent, que le chômage augmente, que la disette règne, que tout pousse à la révolution ! Et au final ? Non seulement le peuple ne se mobilise pas pour liquider le système économico-social dont il est victime, mais pire encore il marche à contre-courant de sa mission historique."

"Donc tu ne crois pas que la révolution est possible ?"

"La seule chose à laquelle je crois, c'est à la barbarie !"

"T'es pas sérieux ?"

"Ça veut dire quoi, pas sérieux ? En Chine, en Inde, des millions d'individus crèvent de faim. En Europe, la guerre a fauché dix millions de vies dans la fleur de l'âge. L'énorme majorité de l'humanité vit dans des conditions odieuses. Pourquoi est-ce que tous ces gens ne se défendent pas ? Pourquoi est-ce qu'ils ne se révoltent pas ?"

"Et toi, comment est-ce que tu te défends ?"

Otto esquisse un sourire : "Moi, je me défends tout seul. Je me bats vaille que vaille contre ce monde de dingues. Je suis un déclassé, un sous-homme qui n'a pas sa place dans la société."

"Tu m'avais pourtant raconté que tu étais d'un optimisme à toute épreuve."

"Je suis Otto, l'être le plus affligé d'Europe."

[174]

[175]

**LES SOUS-HOMMES**

18.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous descendons tranquillement l'avenue Unter den Linden. Otto a son éternel cigare entre les lèvres. À sa dernière phrase, son sourire s'est fait narquois. Si seulement j'avais sa faculté de sourire. Arrivés au croisement Unter den Linden – Friedrichstrasse, la foule se fait compacte. Nous en sommes à nous demander quelle direction nous allons prendre lorsqu'une voix interpelle Otto. Un jeune homme en costume de bonne coupe et au visage sympathique se précipite vers nous : "Je suis vraiment très heureux de vous rencontrer !" Il porte l'insigne du Parti hitlérien.

"Tout le plaisir est pour moi !"

"Si vous permettez, nous pouvons faire quelques pas ensemble dans la Friedrichstrasse, je dois bientôt être au bureau."

[176]

"Très volontiers !"

Tandis que nous nous frayons un chemin à travers un flot d'hommes d'affaires pressés et nerveux, monsieur Meier nous raconte les dernières nouvelles en s'égosillant et en gesticulant. Otto lui coupe la parole : "Allons prendre un café chez Efti, nous y serons plus tranquilles."

"Volontiers, mais pas plus d'une demi-heure."

"D'accord."

Nous montons à l'étage par l'escalier roulant et cherchons une place. "Le travail, toujours le travail", nous explique Monsieur Meier en s'installant. "Vous savez sans doute que la firme Hirschowitz & Abraham n'existe plus. On a évincé les propriétaires juifs et il faut maintenant remettre de l'ordre dans tout ce capharnaüm. Les nouveaux patrons ne plaisantent pas. On n'arrête pas de travailler."

"Le travail est le couronnement de l'existence", déclare Otto avec solennité. Je l'approuve énergiquement de la tête.

"Vous avez parfaitement raison, mais point trop n'en faut. Il n'y a pas un jour où l'on ne nous impose pas des heures supplémentaires. On n'a plus le temps de faire une pause pipi !"

"Quand il s'agit de l'avenir de notre patrie, tout le reste peut attendre."

L'orchestre de chez Efti joue tantôt des marches militaires prussiennes, tantôt des airs gnangnan. Otto appelle le préposé aux cigares.

"De plus, le soir, j'ai mon service chez les SA. Enfin, c'est pour la bonne cause. Comme l'a dit Goering, pas question de lâcher prise."

Otto devient grave : "Vous me faites penser à 1’Empereur."

"L'Empereur, l'Empereur, dit Monsieur Meier avec un geste dédaigneux, tout ça c'est du passé."

[177]

La mélancolie assombrit le visage d'Otto : "Ne dites pas ça. Monsieur Meier. L’Empereur a été l'homme de la Grande Guerre. C'est Dieu qui l'avait investi de cette mission. Sa Majesté a fait la gloire de l'Allemagne."

"Sans doute, sans doute, mais nous sommes des socialistes."

"En quoi être socialiste empêcherait-il d'avoir du respect pour l’Empereur ?"

Monsieur Meier est désespéré : "Quand les gens finiront-ils par comprendre l'essence du national-socialisme ? Notre mouvement est contre le marxisme ! mais aussi contre la réaction ! Nous sommes des révolutionnaires ! Nous combattons tout ce qui est susceptible de porter préjudice à la liberté de notre Communauté raciale populaire. Et la réaction ne peut que lui porter préjudice puisqu'elle représente très exactement l'antithèse de la révolution !"

"Vous traitez l'Empereur de réactionnaire ?"

"Oui !"

"Vous n'oserez tout de même pas nier que la guerre a été pour l'ensemble de notre nation le facteur décisif de la prise de conscience de sa germanité ? Des millions de soldats ont oublié toute appartenance politique, ont renoncé au marxisme, pour se faire les farouches défenseurs de notre patrie ! Le mérite en revient à qui ?"

Monsieur Meier se tortille. Il a mauvaise conscience. On a toujours mauvaise conscience lorsqu'on discute avec Otto.

"Qui a signifié à la femme que son rôle devait se limiter à la cuisine, à ses enfants, et au strict respect des préceptes religieux ? Qui a érigé la cellule familiale en fondement de l'État ? Eh bien ?"

"Sans aucun doute l'empereur Guillaume II, mais ..."

[178]

"Voilà, vous l'avez dit, l'Empereur ! Je suis heureux que vous le reconnaissiez enfin !"

Le petit employé Meier a l'air désespéré : "Je vous en prie, essayez de comprendre ! Nous sommes un mouvement révolutionnaire. Hitler va briser la haute finance et le négoce juifs, puis il mettra au pas les autres capitalistes. Mais le plus important, c'est que nous allons de nouveau former une communauté basée sur l'appartenance à la même race. Et nous voulons éliminer tout ce qui peut entraver l'épanouissement de cette Communauté raciale, qu'il s'agisse des différences de classes comme de l'esprit corporatiste."

"En tout cas moi, je suis fidèle à l'Empereur", murmure Otto avec une conviction inébranlable.

"Vous à l'Empereur, nous à l'âme raciale germanique", lui rétorque monsieur Meier en riant. "Mais faites-moi confiance, vous finirez tôt ou tard par nous rejoindre. Tout ce que nous voulons, c'est la justice et la liberté, et nous écraserons sans pitié tous ceux qui se mettront en travers de notre route !" Il s’interrompt soudain : "Bon Dieu, il y a longtemps que j'aurais dû reprendre le travail. Serveur, s'il vous plaît, l'addition !"

"Sacré nom d’une pipe, maugrée Otto avec une discrétion telle que toute la salle en profite, voilà que j'ai oublié mon argent ! Tu peux me faire l'avance, Charlie ?" Il me fait du pied sous la table.

Je prends un air consterné et susurre : "J'ai laissé le mien chez moi, sur le piano, je crois !"

Monsieur Meier fait grise mine : "C'est pas grave, je vais payer pour tout le monde, vous me rendrez ça à l'occasion."

Il prend congé à la hâte : "Le travail, toujours le travail. Heil Hitler !"

[179]

"Heil Hitler !"

Nous allons traîner Rue de Leipzig.

"Qu'est-ce qui t'as pris de parler autant de l'Empereur avec cet abruti ?"

"Primo, c'est loin d'être un abruti ; c'est un petit bourgeois convaincu de la justesse de ses idées. Secundo, j'avais envie de me faire offrir un bon café."

"Où est-ce que tu l'as connu ?"

"Nous sommes vaguement parents. Autrefois il ne m'adressait jamais la parole. Il était persuadé qu'il m'était socialement supérieur. Maintenant qu'il est devenu nazi, il met un point d'honneur à appliquer le programme du Parti et à abolir les différences de classes. Il est d'une parfaite honnêteté et va jusqu'au bout de son choix. Il se veut plus socialiste que les marxistes et ne se rend absolument pas compte qu'on le manipule."

"Ça, c'est sûr qu'il ne s'en rend pas compte !"

Dans les vitrines de la Rue de Leipzig, les diamants jettent leur éclat ; la soie et le velours, la lingerie raffinée, les fourrures, les meubles de style étalent leur splendeur ; les nourritures les plus délicates et des fruits à un prix incroyable excitent la convoitise. Les grands magasins juifs contre lesquels prétendent lutter monsieur Meier et ses millions d'acolytes regorgent de riches clientes aryennes. Il est bien loin le boycott du 1er avril 1933. La femme allemande veut bien cultiver la pureté raciale jusqu'à un certain point, mais quand même pas jusqu'à son porte-monnaie ! On a beau être de pure race germanique, on ne voit vraiment pas en quoi un misérable animal d'Asiate pourrait représenter un quelconque risque !

Et de son côté, le patron du grand magasin se dit : "Aucun problème. Puisqu'ils veulent de la race pure, je leur [180] vends de la race pure. Qu'à cela ne tienne, j'ouvre un rayon brun ! L'homme est peu de choses et voué à l'impuissance. En attendant d'être dépecé, mieux vaut hurler avec les loups. Âme raciale germanique, âme raciale asiatique, rien à fiche ! Ça n'a aucune valeur ! A-t-on jamais vu quelqu'un se payer une voiture, une femme ou une villa avec de l’âme raciale ? Par contre, un bon billet de mille marks, ça c'est du solide, rien n'y résiste ! Le dernier cri, c'est l'âme raciale allemande ? Eh bien, si tel est le bon plaisir de ces honorables Messieurs de bonne et de haute naissance, allons-y ! Mettons-nous à l'heure de l'âme raciale allemande ! Si cela se justifiait économiquement, je me mettrais tout aussi bien à l'heure de l'âme raciale aztèque !"

Le propre des gens qui s'aiment, c'est de se faire des plaisirs réciproques. Au beau milieu de la marée humaine, Otto me déclare en arborant son sourire si stimulant : "Au fait, mon vieux, j'ai oublié de te dire..." Il fait une pause pour ménager son effet. Les petites joies innocentes nous rendent la vie supportable. Savoir ménager son effet rajoute du sel à ces petites joies innocentes. "Oui, j'ai oublié de te dire qui a cassé sa pipe l'été dernier..."

"C’est qui ?"

"Il s'est noyé comme un rat !"

"Mais qui ça ?"

"Il a crevé comme il le méritait !"

"Tu vas finir par accoucher !"

"Je te le donne en mille, mon pote... Notre ancien prof, Grossmann !"

Je sens une joie irrépressible m'envahir. Mais elle s'estompe avant même d’avoir produit son effet. Qu'est-ce que j'en ai à foutre qu'il se soit noyé ? Il n'a pas pour autant fini de me pourrir l'existence ! Quand bien même subirait-il [181] le supplice des damnés en enfer, rien ne pourra jamais le chasser de ma mémoire !

"Il s'est noyé alors qu'il faisait du canotage sur la Spree. Je l'ai lu dans le journal."

J'en ai rien à foutre comment il s'est noyé, Otto.

"Pour les obsèques, ses collègues se sont fendus d'une couronne de laurier et la chorale des élèves a chanté : "Quelle infinie tristesse que de perdre un être cher..."

Cher Otto, n'auraient-ils pas été mieux inspirés de chanter : "Y a d'la joie !"

"Et le journal rajoutait : Nous perdons là un éducateur qui n'a jamais failli à son devoir..."

Cher Otto, n'aurait-il pas été plus juste d'écrire : Dans sa sagesse et son impénétrable volonté. Dieu s'est enfin résolu à mettre un terme par noyade dans la Spree à l'existence du sieur Grossmann qui possédait toutes les qualités requises pour faire un dresseur de chevaux mais dont il avait antérieurement décidé, toujours dans sa sagesse et son impénétrable volonté, de faire un dresseur d'enfants ?

"L'oraison funèbre du pasteur fut si émouvante que pas une seule femme ne put retenir ses larmes..."

Comme les gens ont la mémoire courte.

"Alors, mon vieux, tu es satisfait ?"

"Non, Otto !"

Bien sûr, tout ça part d'un bon sentiment. Tu as voulu me faire une petite joie innocente, mais tu as manqué ton effet. Laissons-le en paix, Otto. Après tout, lui non plus n'était pas heureux. Autrefois la nouvelle m'aurait fait sauter, hurler, palpiter de joie. Notre haine était incommensurable et le désir de vengeance nous dévorait le cœur. Mais aujourd'hui, tout ça est terminé. Laissons-le en paix. En vérité, Otto, il n'a lui non plus jamais été autre chose qu'un pauvre rat désespéré. Il tournait en rond dans la cage [182] qu'il s'était construite. Aucune issue, aucun espoir de s'en échapper. Cette cage, c'était tout son univers. Rien ne sert de le haïr, Otto. Bien sûr que moi aussi je le hais par-delà sa mort et que je n'oublierai jamais ce qu'il a représenté, mais c'est tout à fait injuste. Réfléchis à cette vie de petit bourgeois durant tant d'années. Il s’encroûte, il s'étiole. Et soudain le voilà entraîné dans la folie de la guerre. Quatre années durant, il se voit contraint de porter l'uniforme et de tuer ses semblables. Quatre années durant, il patauge dans la boue et le sang, est obligé de remettre en question toutes les valeurs sur lesquelles il avait construit jusque-là sa vie, doit se transformer en un prédateur, un assassin, un vicieux, un abominable sadique ainsi qu'on l'attend d'un héros. Lorsqu'il rentre chez lui, il se remet à enseigner la vie du Grand Électeur et la reproduction des plantes à des gamins dont il n'a rien à foutre. Crois-tu qu'il puisse oublier la puanteur des cadavres en putréfaction ? Ou l'horreur des tirs de barrage ? Nous sommes injustes de lui vouer une telle haine. Bien sûr tu as raison, nous détesterons toujours Grossmann bien que cela soit injuste, car il ne nous est pas possible de faire autrement. Mais il n'y était pour rien, Otto. Lui aussi a été brisé par l'existence. Il n'y en a pas beaucoup qui sont revenus du front sans avoir sombré dans la mélancolie ou le sadisme. Lui, c'était les deux. Son existence était brisée et pour survivre il s’est acharné à briser la nôtre. Impossible d'échapper à ce cercle vicieux.

"Et moi qui pensais te faire plaisir !"

"C'est manqué. Je m'en tape complètement de ton Grossmann !"

"Cette fripouille nous a fait souffrir le martyre !"

"D'accord, mais sa mort n'empêche pas que sa malédiction pèsera toujours sur nous !"

"L'important c'est qu'il ait débarrassé le plancher !"

[183]

"Pourquoi est-ce que cela me ferait plaisir ? Il existe toujours des millions de Grossmann qui s'acharnent à détruire les autres !"

"Avoue que c'était quand même un sacré spécialiste !"

Laisse-le donc tranquille, Otto, qu'il repose en paix. Il n'a été qu'un rouage d'une gigantesque machine. C'est toute la machine qu'il faut haïr.

C'est l'heure de fermeture des bureaux. La Place de Potsdam regorge de monde. Les tramways et les bus sont pris d'assaut. Les guichets des trains de banlieue sont saturés, un départ toutes les dix minutes. Une cavalcade incessante s'engouffre dans le métro. Les mains dans les poches, nous contemplons le spectacle tout en fumant un cigare offert par monsieur Meier. Les visages défilent, renfrognés, joyeux, indifférents, épuisés. Il y a là des couples heureux, bras dessus, bras dessous ; des vieux solitaires ; des grincheux entre deux âges.

"J'ai eu un jour l'idée dingue de demander à tous les gens que je rencontrais s'ils étaient heureux. Je n'ai eu que des réponses négatives. Même les jeunes filles m'ont répondu non. Même celles qui étaient vraiment heureuses se sont mises à rouler des yeux et à dégoiser sur leur solitude. Mais on ne peut pas leur faire confiance car elles expriment toujours les mêmes états d'âme que leurs héroïnes de roman ou de film. Figure-toi que j'éprouve en ce moment le besoin pressant de poser la même question à tous ces passants. Qu'est-ce que tu crois qu'ils me répondraient ?"

"Mêlez-vous de vos oignons, mon garçon !"

"Absolument. Ils ont totalement oublié qu'il est vraiment possible d'être heureux. Et on les a tellement manipulés qu'ils n'ont plus conscience de leur détresse."

[184]

"J’ai déjà entendu ça quelque part."

C'était le Philosophe. Au bord du Rhin. Où est-ce qu'il peut bien être maintenant ? À Vienne, à Paris, à moins qu'il soit lui aussi à Berlin ? Comment le savoir ? Les vagabonds sont comme les feuilles portées par le vent. Nous nous retrouvons toujours là où le vent se plaît à nous conduire. Je revois la scène, le mur auquel nous étions adossés, le papillon, le Rhin étincelant. Et soudain je comprends ce que ce jour a signifié pour moi. C'était le jour où je venais d'apprendre que l'on venait d'incarcérer Paul et Kalle. La nuit précédente avait été une nuit de souffrance ; je n'avais cessé d'être tourmenté par le cauchemar du souvenir. Ça remonte à quand ? Une semaine ? Quinze jours ? Trois semaines ? Un an ?

Otto me dit quelque chose que je n'entends pas. Je pense à cette fameuse nuit. Depuis lors je ne cesse d'être oppressé par les turbulences de ma mémoire. C'est là que j'ai éprouvé l'impérieuse nécessité de revoir mon chef et toute la bande. Durant toutes ces années, nos cœurs avaient été unis par les liens indestructibles de la souffrance et de l'humiliation. Des liens à toute épreuve qui étaient enracinés au tréfonds de mon être et dont je ne parvenais pas à me libérer en dépit de mes efforts pour les conjurer. Les liens des joies et du désespoir partagés, de l'amitié indéfectible.

"Tu dors ?", me hurle Otto avec irritation.

"Otto, penses-tu que nous soyons toujours frères ?" Il m'en coûte de lui demander cela. J'ai la gorge serrée. Bordel, voilà que je joue les pucelles ! "Tu comprends ce que je veux dire ? Comme à l'époque où on se réfugiait dans le petit bois. Même qu'un jour on s'est tous foutus à poil. Tu te souviens quand ce salopard de Wolff avait tué ton chat ? Franz le Polonais nous avait donné dix pfennigs [185] pour qu'on gueule pendant une heure dans la cour : Wolff est un fils de pute ! Crois-tu que ce soit comme avant, quand..."

"Ferme ta gueule !"

"Otto !"

Il me prend par le bras. Nous traversons à la hâte la Place de Potsdam, des ruelles bordées d'arbres, et nous nous retrouvons au Tiergarten, le plus beau parc de Berlin. Il m'entraîne encore sur une centaine de mètres dans une allée où s'exhalent des senteurs de fin d'après-midi. Puis il s'arrête brutalement. ,

"Écoute-moi bien !"

"Oui, Otto !"

"Pourquoi est-ce que tu ressasses toujours toutes ces conneries ?"

"J'en sais rien, Otto !"

"Tout ça, mon pote, c'est le passé. C'est fini !"

"Mais non, Otto, rien n'est fini !"

Nulle mère au monde n'est aussi douce qu'Otto. Nul enfant au monde aime autant sa mère que moi Otto.

"Nous n'avons pas eu de chance..."

"Non Otto."

"Ils nous en ont trop fait subir."

"Oui Otto, ils nous ont complètement détruits."

Nous passons devant des aires de jeu. Des enfants chantent et crient. Ils rient, ils se défoulent. Ils en pleurent de joie. Leur frimousse toute rose a l'éclat de la fleur qui vient d'éclore. Leur babil produit une merveilleuse et étrange musique. Leurs gouvernantes sont assises sur les bancs.

"Nous, on jouait dans les décharges."

Et je revois notre petite bande : notre chef dans sa chemise à rayures rouges et avec son pantalon de cow-boy, [186] sa crinière rousse en bataille, un couteau et une pipe dans la poche ; Paul dans son éternel sweater déchiré, nu-pieds, sale, couvert de poux ; Kalle, coiffé d'une vieille casquette de son paternel trop grande pour sa petite tête bien qu'il l'ait bourrée de papier journal, Kalle qui avait écrasé la gueule de notre prof avec ses galoches ; et je te revois toi aussi, Otto. Tu marches aujourd'hui à côté de moi comme tu marchais hier à côté de moi. À l'époque ta mère t'obligeait à porter ses bas usagés et tu étais ridicule avec ces bas de femme en soie bon marché. Et je me revois parmi vous, tout petit, renfrogné, méprisant la mort, bagarreur comme notre chef et vous tous, mes frères. Terminé tout ça, terminé depuis beau temps, depuis des années. Et pourtant tout est encore là, au tréfonds de mon être. Tout est incrusté là, dans le labyrinthe de mes artères et de mes veines, dans le tohu-bohu douloureux de mes rêves, dans la douleur lancinante de mes souvenirs. Mais enfin, il faut bien que me fasse une raison ! Tout ça est bel et bien terminé, et depuis belle lurette : la bande n'existe plus ! Il n'y a plus de chef ! Nous ne sommes plus des gamins ! Nous ne sommes plus des marmots sur le qui-vive, à l'affût de quelque aubaine, frémissant d'agir, au cœur candide et vaillant ! Non, nous sommes des adultes que la rigueur de l'existence a totalement déboussolés ! Chacun est libre de choisir son destin ! Moi je voudrais bien que l'existence me dise où est mon avenir vu qu'elle ne m'a laissé aucun choix ! Mais j'ai beau hurler dans ma solitude néantisante, aucune issue ne s'offre à ma déréliction. Dans son infinie cruauté, l'existence ne daigne pas me répondre ! Ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché des solutions ; j'ai tenté de croire en Dieu, de mener une vie honnête. Mais tout ça n'est que mensonge et j'y ai vite renoncé. J'ai bien essayé la lutte politique, mais [187] cela n'est que simulacre et mystification. Ne sachant même pas à quelle communauté ni à quelle classe j'appartiens, où pourrais-je bien trouver une quelconque fraternité ? Je relève de l'abîme !

Que ne puis-je être comme toi, cher Arthur, toi le bienheureux qui aimais si fort les autres que tu en es mort ? À quoi bon se bercer d'illusions ? Il ne me sera jamais donné d'être heureux comme tu as pu l'être. Toi, tu étais un héros dévoué, un militant de choc. Moi, je ne suis qu'un misérable marginal.

Nous quittons lentement le Tiergarten en direction des quartiers ouest, là où résident les riches Berlinois. À brûle-pourpoint, je lance à Otto : "Tu es tout aussi mythomane que l'autre dingue sur la Place Hacke."

"Explique-toi !"

"Peu de gens au monde sont aussi dramatiquement seuls et malheureux que lui. Et tu en fais partie. Pourtant c'est toujours vous qui prétendez être heureux."

"Mais je suis heureux."

"Tu mens !"

"Pourquoi donc est-ce que je te mentirais, mon ami ?"

"Quand on mène la vie que nous menons, on ne peut qu'être malheureux à en crever !"

Otto sourit : "Tu voudrais que je m'engage politiquement ?"

"J'en sais rien."

"Réfléchis. Sur le plan pratique, c'est déjà strictement impossible. Comment veux-tu rejoindre des militants qui ont pris la clandestinité ? En outre, il y a l'argument idéologique : comment pourrais-je me battre pour une cause à laquelle je ne crois pas ?"

J'écoute sa réponse avec la plus grande attention. Je suis tellement pommé que je suis prêt à faire tout ce qu'il fera.

**187**

[188]

Mais sa réponse est si creuse ! Je suis fichu ! L'amitié ne suffit pas pour vivre. Et pourtant je n'ai rien d'autre à quoi me raccrocher...

Comme par un coup de baguette magique, des centaines de milliers de lampadaires s'allument simultanément. Il a suffi que dans un quelconque recoin de la ville gigantesque un employé manœuvre un levier. Le quartier des riches brille de tous ses feux. Face au prodige de l'électricité, les étoiles paraissent bien dérisoires. Mais face à la magnificence de l'illumination du quartier des riches, tout autre éclairage semble ridicule. Dans l'église majestueuse qui en constitue le centre, le fils de Dieu fait homme bénit le luxe qui l'environne. On trouve ici tout ce dont on peut rêver. De la richesse en veux-tu, en voilà. Une richesse inépuisable. Et aussi de l'amour. Regarde ces filles maquillées qui te font du charme. Pour vingt marks, elle te donne de l'amour toute une nuit. Pour quarante marks, tu as droit à deux nuits ! Des enseignes de toutes les couleurs et pour tous les goûts exercent leur pouvoir de séduction : Allez viens, jouis de la vie... ! C'est la musique que tu aimes ? De la terrasse de la Germania, la mélodie nostalgique des violons déchire le tumulte de la rue ! C'est le cinéma, le cabaret, le théâtre que tu préfères ? Il y en a dix, vingt, trente qui te tendent les bras ! Au Femina, à la Cascade, à la Villa d'Este, à l'Eden, les plus belles femmes de Berlin t'invitent à danser ! Allez, laisse-toi aller à ce dont tu rêves. Mords la vie à pleines dents ! Ou bien continue de rêver. Après tout, le rêve aussi est agréable ! Des limousines splendides passent en pétaradant, les fourrures embaument, les diamants scintillent. Quel envoûtement ! Dans les cafés, des visages rasés de frais ricanent, le moka exhale son arôme, les soucoupes et les tasses s'entrechoquent discrètement ! Les restaurants [189] déversent leurs senteurs délectables ! Pour sûr, il fait bon vivre dans ce quartier ! Ah mes frères ! vous qui vivez dans les ténèbres de la misère, avez-vous seulement idée de la vie que l'on mène ici ? Vous qui êtes des millions à vivre entassés dans l'obscurité des clapiers des immeubles collectifs, si seulement vous saviez comment on peut jouir de la vie... ! Vous tous, mes compagnons farouches et sans repos de la rue qui, tourmentés par les poux et travaillés par le désespoir, êtes en train de dormir dans une grange, une étable, une forêt, au bord d'une rivière ou d'un chemin, sous une porte cochère, en prison ou dans un asile de nuit, si seulement vous pouviez voir tous ces riches évoluer, rire, s'en mettre plein la lampe, traverser ces trottoirs illuminés ! Vous tous, mes frères au cœur pétri d'angoisse et qui avez renoncé à toute joie, vous qui arpentez indéfiniment les routes en vomissant l'existence, avez-vous seulement conscience de leur tartuferie ? Non, vous n'en avez pas conscience ! Vous ignorez tout de leurs yeux langoureux lorsqu'un poète leur distille ses bobards ! Vous ignorez tout des larmes qu'ils versent quand la mode est à verser des larmes ! Dites-vous bien que jamais ils ne comprendront l'horrible misère de cette humanité qui existe au-delà des frontières de leur monde. Bien sûr vous avez tout loisir d'aller à eux avec votre misère, de leur montrer vos cœurs brisés, vos pauvres âmes martyrisées. Mais ils vous rigoleront en pleine poire : qu'est-ce qu'il nous raconte celui-là, il est complètement hystérique ! Et ils s'en iront danser, ou faire un gueuleton, et ils continueront à savourer des poèmes parlant des fleurs ou de biches aux yeux doux. Ils ne supportent pas que vous les dérangiez avec vos jérémiades, mes frères, à moins que vous n'ayez la décence de les enrober d'hypocrites fioritures littéraires ! Alors à quoi bon aller à eux avec vos cœurs brisés et vos âmes [190] martyrisées ? Pourquoi espérer qu'ils vous comprendront ? Une muraille s'élève entre eux et vous. Vous pourrez hurler, vous déchaîner, briser vos poings sur la muraille. Eux se trouveront de l'autre côté et n'entendront rien. Et si tant est que l'écho de votre colère leur parvienne, ils ne feront que s'en effrayer. Dès lors, pour conjurer leur angoisse, ils se jetteront à corps perdu dans la jouissance ! Comptez sur eux pour faire la vie, se vautrer dans le plaisir, réaliser leurs fantasmes, mais sûrement pas pour prêter l'oreille à vos lamentations !

"On venait tout juste d'allumer les bougies des sapins lorsqu'ils sont arrivés. Jamais encore le Kurfürstendamm n'avait vu déferler une telle marée de miséreux. Il y avait là les mendiants, les infirmes, les vagabonds, les chômeurs en fin de droits. Les cloches des églises sonnaient à toute volée. Dans toute l'Allemagne des millions d'enfants chantaient le cantique annonçant la nouvelle de la naissance du Christ envoyé sur terre pour y rétablir la paix et la prospérité. Les bourgeois se hâtaient de rejoindre leur maison : Les gueux, les gueux ! Vite, la police !

La marée menaçante progresse sans mot dire. L'avenue se vide devant elle. En tête marchent des vieillards aux orbites purulentes. Ils se dirigent à tâtons à l'aide de leur canne. Les autres suivent et n'en croient pas leurs yeux. Ils seraient presque intimidés. Ah ces chiens de riches, c'est donc comme ça qu'ils vivent et qu'ils logent, qu'ils bouffent et s'arsouillent pendant qu'on nous laisse crever ! Des rues transversales surgissent sans cesse de nouveaux cortèges qui viennent grossir ce flot d'infortunés : Allez, faites-nous voir un peu comment vous fêtez Noël ! Putain, ces bagnoles ! Ouah, ces pouliches ! Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à être tout d'un coup aussi pressés ? [191] Et la folie s'empare d'eux. Devant les cafés se dressent d'énormes sapins décorés, de gigantesques figurines en carton à l'effigie de Joseph et Marie, des Enfants Jésus en bois, bardés de guirlandes dorées. C'est de la folie, mais ils n'y résistent pas. Ils détruisent toutes ces idoles de carton et de bois, renversent les sapins, fracassent les saints sur la chaussée : on veut à manger ! Des pierres brisent les vitrines : on veut à manger ! La redoutable marée humaine est en pleine effervescence. Les infirmes brandissent leurs béquilles, les vieillards leurs poings desséchés. Les mains bleuies de froid récupèrent des pavés. En avant, tous à l'Église de l'empereur Guillaume ! Emparons-nous du quartier des riches !

Les bourgeois ferment leurs volets. Ils débouchent des bouteilles de porto. La dinde est servie. Ils interdisent à leurs gamins tout excités d'aller voir aux fenêtres.

La redoutable marée humaine grince furieusement des dents : quand on pense à la vie de chien qu'on nous fait mener !

De fait : lequel de ces miséreux qui tiennent la rue ne souhaiterait-il pas s'installer à une table bien garnie, prendre place dans un café qui embaume le moka, porter un manteau de fourrure, écouter déclamer des poèmes, se laisser séduire par la musique d'un orchestre ? Lequel d'entre eux ne rêve-t-il pas de vivre un rêve ? Mais ils sont là à tituber et à se geler dans la rue glacée ! Des gueux, des pouilleux, des parias ! Chienne de vie !

Les flics débarquent et les dispersent sauvagement à coups de matraque : Cassez-vous, tas de fumiers !

Et ça en pleine veillée de Noël 1931, pour fêter l'avènement du Christ !

[192]

Un vieillard aux cheveux argentés et graisseux ouvre son manteau, dénude son torse chétif : allez-y, tirez ! Mais tirez donc, bon Dieu ! Comme ça on crèvera plus vite !

Ils l'embarquent par les bras et les pieds et le balancent dans le panier à salade. Ils cognent à coups de poing sur la nuque des autres, matraquent leurs visages remplis de larmes. La marée reflue : Fumiers, on va vous apprendre à semer la panique le soir de Noël !

C'est comme ça que ça c'est passé, mon pote. J'étais là. C'était Noël et les cloches de l’Église de l'empereur Guillaume sonnaient à toute volée !"

"Tu dis que ça s'est passé dans cette rue ?"

"Oui !"

"Le soir de Noël 1931 ?"

"Oui !"

"Et ils ne sont pas revenus par centaines de milliers ?"

"Ils étaient trop occupés. Ils étaient au pied de leur sapin."

"Mais alors quand est-ce qu'elle viendra, la révolution ?"

"Lorsqu'il n'y aura plus d'autre choix que mourir pour elle ou crever de faim !"

"Ça fait pas grande différence !"

"Tu as raison. La révolution ne viendra que lorsqu'ils auront appris à mépriser la Noël et toutes les autres célébrations officielles, lorsque les derniers lambeaux de leurs hardes se seront détachés de leur corps, lorsque la faim les aura transformés en bêtes féroces, lorsqu'ils se retrouveront tous réunis pour anéantir cette société qui les écrase. Ça a été comme ça à Paris en 1789 et en 1871, ça a été comme ça en Russie en 1917, et ça a failli être comme ça en Allemagne à la fin de la guerre."

"La révolution n'est pas une affaire simple !"

[193]

"C'est un événement d'une ampleur exceptionnelle. Mais la barbarie peut l'étouffer pendant des siècles. La barbarie, c'est la liquidation de ce qui constitue l'âme même de la révolution. Il ne suffit pas que les gens braillent dans la rue pour se défouler, ni même que les conditions objectives de son déclenchement soient réunies. Tout cela ne sert à rien dès lors que le peuple a perdu toute volonté insurrectionnelle du fait des aliénations multiples dont il est victime."

"Tout dépend donc de l'état d'esprit du peuple ?"

"Je te le répète : regarde l'Allemagne et la folie fasciste qui s'est emparée d'elle. Bien que l'évolution économique aille dans le sens contraire de ses intérêts, quelle est la réaction du peuple ?"

"Il y a pourtant des forces qui s'opposent à cette évolution économique."

"C'est le peuple lui-même qui est responsable de la destruction de ces forces."

"Le peuple lui-même ?"

"Penses-tu vraiment que Hitler pourrait se maintenir au pouvoir s'il n'avait pas le peuple derrière lui ? Il faut être un parfait imbécile pour croire que Hitler s'appuie sur une bande de meurtriers et de sadiques ! Cite-moi dans l'Histoire un seul mouvement qui ait été aussi puissamment ancré dans le peuple que le national-socialisme !"

"Mais si Hitler ne tient pas ses promesses, la révolution viendra !"

"Non, ce sera l'instauration de la barbarie !"

"Ils sont pourtant déjà nombreux, ceux qui se sont sacrifiés pour la révolution !"

Il se dispose à me répondre, mais se contente de me fixer. "Ça n’a pas été de chance pour lui, finit-il par dire, c'était sûrement un brave gars !"

[194]

Je murmure : "Oui, il s'appelait Arthur."

"Il n'y a pas de doute que tous ces gars-là, comme ton Arthur, mènent la lutte et sont prêts à y sacrifier leur vie. C'est admirable de voir cette force de conviction. Ils n'ignorent pas que la mort les guette, jour après jour, heure après heure, mais ils restent fidèles à leur conviction. C'est pour elle qu'ils mènent dans l'ombre ce combat titanesque. Néanmoins, pour faire la révolution, un parti ne suffit pas, il faut une base de masse. Or que fait la masse ? Durant des décennies, ses espoirs ont été déçus, on s'est moqué d'elle. Combien sont-ils encore aujourd'hui en Allemagne à croire au socialisme tel que le voulait le grand Karl Marx ? Qui a seulement encore idée du but véritable qu'il poursuivait, à part un tout petit groupe victime de la répression ou dispersé. La Social-démocratie a totalement discrédité le marxisme aux yeux du peuple allemand ; elle l'a réduit à une parodie ridicule. Dès lors que le peuple ignore ce qu'est véritablement le marxisme, comment pourrait-il comprendre que les quatorze années de République de Weimar n'ont rien eu à voir avec le marxisme ? Dès lors que les Noske, Scheidemann, Severing, Braun, Zörgiebel [[3]](#footnote-3) se sont affublés du titre de marxiste, comment démontrer au peuple qu'ils n'avaient strictement rien de commun avec des marxistes ? La voix des vainqueurs porte toujours plus que celle des vaincus ! Je t'accorde volontiers que les révolutionnaires ne chôment pas, qu'ils mettent tout en œuvre pour convaincre. Ils soumettent des résolutions aux travailleurs dégoûtés : regardez, c'est comme ça que ça doit se passer ! Ayez confiance en notre résolution ! Mais ils n'obtiennent aucun résultat. On a beau leur démontrer par a [195] + b que la révolution est indispensable, les travailleurs ne bougent pas. Pour sortir de la barbarie, il faudra trouver une autre issue..."

Je lui coupe brutalement la parole : "Dis-moi un peu, c'est pas toi qui parlais de rêves ?"

Il ne dit plus rien. Il reste muet comme une carpe. Tu ne serais quand même pas tout à coup dans l'embarras, mon pote ?

Otto ne sortira plus de son silence. Nous nous séparons à la gare de Halensee. Il remonte seul le Kurfürstendamm. Je le suis du regard. Son pas est puissant, olympien, tel un Romain surgi de l'Antiquité. Salut à toi, Otto ! Je brûle d'envie de le rejoindre ! Ne m'abandonne pas à ma solitude, Otto ! Mais il poursuit son chemin sans se retourner. Il disparaît dans la foule. Otto ! Mais non, tout est fini ! Je rejoins le quai du métro. Que vais-je devenir ? Je m'engouffre dans un wagon bondé. Putain de vie !

[196]

[197]

**LES SOUS-HOMMES**

19.

[Retour à la table des matières](#tdm)

Je passe la nuit auprès de Sonia, bien au chaud dans son petit lit. Et voilà que de nouveau le souvenir me propulse des années en arrière, fouille le passé, hésite, et soudain se fige d'effroi.

Est-ce que tu le vois ce garçonnet en guenilles, qui grimpe quatre à quatre les escaliers nauséabonds de son immeuble ? Est-ce que tu le vois courir à perdre haleine ? Est-ce que tu entends comme son petit cœur bat la chamade ?

C'est moi, c'est moi !

Ça y est, je débouche enfin sur le palier, je suis au cinquième étage. Je m'arrête devant la porte, n'ose pas ouvrir.

Je me mets à gémir : pourquoi ce supplice, pourquoi ce tourment du souvenir ? Comme j'aimerais l'effacer, le [198] chasser de moi. N’y pense plus, pense à autre chose ! Mais c'est peine perdue ! Je me trouve devant la porte et une force inexorable me pousse dans le petit logement sordide. Je découvre un tas de guenilles, une chaise cassée, une vieille caisse, et soudain là-bas, dans le coin, un corps immobile. C'est ma grand-mère. Je n'ai qu’une envie, c'est de débouler les étages, de hurler de peur, de pleurer d'horreur, mais je reste planté devant le corps, tout tremblant.

"Grand-mère !"

Le corps bouge. Un bras squelettique s'avance vers moi, une tête de mort complètement chauve émerge des hardes et geint : "Merci d'être venu. Monsieur le Pasteur..."

"C'est pas le pasteur, c'est moi, grand-mère !"

Deux profondes orbites verdâtres me fixent sans me voir. Autour de la bouche édentée, les rides s'animent imperceptiblement : "Je – vais – rejoindre – Dieu."

"Grand-mère !"

La tête de mort se fige en un rictus, les doigts osseux se crispent, un râle sort de la gorge : "Dieu – est – amour."

C'est épouvantable. Je sens mes jambes se dérober. Je recule jusqu'à la porte. Je claque des dents.

"Dieu – est – amour."

Elle va mourir de faim. Elle a trimé pendant quatre-vingts ans pour finalement crever de faim.

"Dieu – est – amour."

Ah ça pour sûr qu'il est amour ! Elle s'est épuisée pendant quatre-vingts années à bosser en usine, dans des fermes, dans des porcheries. Elle a fait des journées de douze heures, de quatorze heures, de seize heures. Elle n'a rien connu d'autre que le travail. Ses mains sont complètement estropiées. Elle a les reins brisés. Ses jambes sont enflées. Son esprit est mort.

[199]

"Dieu – est – amour."

Ah ça pour sûr qu'il l'est ! Vous avez dû affronter de nuit la tempête pour vous glisser jusqu'à la voirie et y exhumer le bétail mort qu'on venait d'y enfouir. En vous y prenant assez tôt, vous aviez quelque chance de ne pas avoir été précédés. Et Dieu dans sa générosité vous permettait par ces nuits de tourmente et de famine de déterrer la précieuse viande rongée par les vers et à moitié putréfiée. Ah ça pour sûr qu'il est amour. Dieu ! Quatre maris pour recevoir des raclées, quinze mioches enfantés dans la douleur, tous les fils morts au champ d'honneur, une carcasse malade traînée de village en village. C'est pas la preuve que Dieu est amour, ça ?

Emmitouflé dans ses haillons, le squelette sourit aux anges. Elle meurt par la grâce de Dieu. Elle a crevé de faim et elle va claquer par la grâce de Dieu. Elle loue Dieu de lui avoir fait mener cette vie de chien et de la laisser crever pire qu'un chien ! On raconte que Dieu a créé les humains à son image. Mais quand on voit ces épaules, quand on voit ces bras, s'agit-il là d'un être humain ? Dis-moi un peu. Dieu, est-ce que tu n'es pas écœuré quand tu la vois mourir ainsi en plein délire ? Est-ce que tu peux résister à une telle misère ? Est-ce que tu ne penses pas que, face à tant de souffrance, le monde n'a plus qu'à disparaître ?

La chair qui enrobe le crâne de l'agonisante exprime une félicité extatique : Dieu est amour !

Pauvre grand-mère ! Tu crois être assise à ses pieds, dans sa lumière, dans sa chaleur. Tu n'oses même pas le regarder en face dans sa splendeur, dans sa magnificence, dans sa luminescence. Pauvre grand-mère, même au Ciel tu continueras à bosser comme une dingue douze heures, quatorze heures, seize heures ! Il ne faut surtout pas que tu [200] sois une charge pour ce Dieu qui est amour ! Même là-haut, pas question d'enfin te reposer, tu aurais bien trop mauvaise conscience ! Tu vas lui montrer ces horribles serres qui te servent de mains, et honteuse, le regard fixé au sol, tu le supplieras de bien vouloir dans sa grandeur te permettre quand même de le servir ! À quoi bon aller au Paradis si ce n'est pas pour y travailler, hein, grand-mère ?

"Dieu – est – amour." Elle expire. Le corps se recroqueville.

Oh, apocalypse ! Que les flammes funestes me consument, de même que ces foutues guenilles et cette foutue baraque ! Que l'univers s'embrase ! Que le déluge de mes larmes engloutisse la terre !

Mais bof, après tout il ne s'agit que de la mort tout à fait banale d'un être cher, d'un de ces êtres pitoyables comme il y en a tant sur la planète !

Dieu serait amour, dites-vous ? Ah ça non alors. Dieu n'est pas amour ! Dieu est un salaud !

[201]

20.

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Çà a été une sale journée, aujourd'hui", murmure Sonia dans un demi-sommeil. "Ils voudraient tous qu'on leur sorte le grand jeu pour deux misérables marks."

"Dors, ma petite Sonia, dors !"

"J’ai encore eu ce vieux con qui m'achète tous les sous-vêtements que j'ai portés. Il en veut toujours plus. Alors je lui vends aussi ceux de mes copines. Il y voit rien."

Elle sourit comme un enfant qui a fait une bonne farce et retourne à ses rêves. Dors, petite Sonia. Ne pense surtout pas à ce vieil abruti qui rachète toute la lingerie intime des putes de la rue Acker. Rêve de vaches et de vertes prairies, d'une couronne de fleurs dans tes cheveux. Rêve au bonheur que tu as connu dans ton enfance ou au grand amour que tu as vécu avec Gustave le costaud. Sois heureuse au moins durant cette nuit. Oui, je te souhaite [202] plein de bonheur, Sonia. Je te souhaite plein de bonheur aujourd'hui car demain je t'aurai oubliée.

Je quitte son corps chaud et son lit douillet. Je renonce à être un maquereau. C'est sans doute une erreur car je viens à peine de me lancer, mais il ne m'est pas possible de faire autrement. Sois heureuse, petite Sonia. Nous nous reverrons peut-être un jour. Qui sait ? Dans deux ans, dans dix ans, ou plus jamais. En tout cas si jamais je reviens et que tu vis avec un gars que tu aimes, il sera mon copain. D'accord, Sonia ? Elle sourit dans son rêve.

Je descends les escaliers à tâtons, sans bruit. Je me retrouve dans la rue sombre. Où comptes-tu aller, Charlie ? Tu prends à droite ou à gauche ? Jamais je n'ai autant eu conscience de l'absurdité de mon existence qu'à ce moment précis. Après tout peu importe où tu vas aller puisque personne ne s'en soucie ! Ça n'intéresse personne de savoir si tu es seulement capable d'aller quelque part ! Nous sommes morts, ça je le sais, et je n'ai plus rien à foutre de la vie. Il y a belle lurette que nous sommes morts et nous n'avons même pas eu conscience de mourir. Notre corps, notre cerveau continuent de fonctionner. Notre cœur propulse inlassablement du sang dans nos veines, nous faisons des gestes, nous mangeons, nous buvons, nous baisons. Mais nous sommes tout à fait incapables d'amour. Certes nos organes fonctionnent, mais nous n'en sommes pas moins morts.

Là-bas, sur ma gauche, la rue est éclairée. Alors je prends à gauche. Je descends la rue comme un automate. Les troquets sont animés. Ils sont là à anesthésier leur souffrance, à rechercher une petite heure de joie. Moi je n'ai plus envie d'être heureux pour une heure. Plus question de me bercer d'illusions. Bien sûr on peut se jouer de la réalité de l'existence pendant une heure, mais on finit [203] toujours par se retrouver Gros-Jean comme devant. On en est toujours pour ses frais.

Mais lorsque j'arrive au carrefour, voilà que la tentation s'empare de moi. Allez, entre donc, prends-toi une bonne cuite, va te distraire et oublie tes soucis. Un peu de poison de-ci, de-là : cela procure des rêves agréables ! Mais je suis bien trop dégoûté pour tricher. Je cale mes mains dans mes poches et poursuis mon chemin. Je marche droit devant moi. Peu importe où cela me mènera, je marche.

Ah, Jonny, toi le roi des vagabonds qui me soutenait qu'il n'y avait rien de plus beau que de vivre libre ! Il faut jouir d'une totale liberté, me disais-tu tout en rugissant de douleur ! Il faut avoir le courage de vivre libre, m'affirmais-tu tout en implorant un regard affectueux ! C'est vrai que le monde est vaste, Jonny, mais nos aspirations sont encore bien plus vastes et bien plus puissantes ! C'est quoi jouir de la vie en totale liberté, Jonny, sinon chercher à échapper au tourment qui nous ronge ? Qu'est-ce qui nous pousse à faire le tour de notre gigantesque planète, Jonny, sinon la terrible désolation qui fait frémir notre cœur ? Prétendrais-tu que nous étions heureux sur les quais de Gênes alors que le soleil s'enfonçait dans la mer ? Prétendrais-tu que nous étions heureux dans cet hôtel sordide de Soho ? Prétendrais-tu que nous étions heureux dans les rues malfamées de Marseille ? Prétendrais-tu que nous étions heureux dans l'insalubrité du climat africain ou dans le méphitisme de celui des Indes ? Certainement pas ! Des millions de vagabonds peuplent la planète, des millions qui comme nous se sont lancés à la recherche du bonheur dans le vaste monde parce qu'ils ignorent que l'on a tout mis en œuvre pour étouffer la petite flamme de bonheur qui brûlait en [204] eux. S'ils arpentent sans trêve ni repos l'écorce terrestre, c'est parce qu'on les a frustrés de leur être et qu'ils ne retrouveront plus jamais leur authenticité originelle. Alors Jonny, tu veux toujours qu'on jouisse de la vie en totale liberté ? La seule chose dont on puisse pleinement jouir, mon frère, c'est de la mort ! Et sache le bien, personne ne nous regrettera !

"Tu viens mon chéri ?"

Une vieille poule est là, dans l'obscurité d'une porte cochère. Elle ricane d'un air entendu. Elle a bien la cinquantaine. Elle a la figure toute barbouillée de poudre et de maquillage. Ses cheveux roux forment un échafaudage grotesque.

"Allez, t'as bien un mark !"

Qu'elle soit dans la dèche, passe encore, mais qu'est-ce qu'elle est moche !

Possible qu'elle ait des enfants à nourrir. Peut-être même qu'elle a été heureuse un jour et qu'elle a pensé que le bon Dieu ne lui en voudrait pas d'être aussi heureuse.

"Allez, pour toi quatre-vingts pfennigs !"

Pourquoi est-ce que je reste planté là ? Qu'est-ce que cette grognasse pourrait bien m'apporter dans ma solitude ?

"J'te fais même moins cher si tu veux ?"

Comme elle voit que je vais m'en aller, elle m'interpelle à nouveau : "Mate un peu !"

Elle fait sauter quelques boutons et me met sous le nez un énorme sein tout flasque.

"Alors, qu'est-ce que tu dis de ça ?"

Combien de larmes a-t-il bien pu lui en coûter pour arriver à décocher ce malheureux sourire empreint de vulgarité ?

"Tiens, touche !"

[205]

Pauvre putain, il a fallu que tu en endures pour en arriver là ! Je m'éloigne lentement, poursuivi par un déferlement d'insultes : "Connard, tu te fais bander gratos, hein ! Enculé..." Le flot est intarissable. Mais je t'en prie, malheureuse putain, gueule tant que tu le voudras et surtout tant que tu en auras la force ! Je n'ose m'imaginer dans quel état tu te trouveras le jour où tu en seras à ravaler ta haine ! Allez, n'hésite pas, braille, hurle, dégobille sur le monde ! C'est tout ce qu'il mérite !

Dans le ciel, les étoiles observent la scène dans une totale indifférence.

Dato Sago, alias Notre pain quotidien, est adossé à un réverbère. La clarté blafarde met en relief son dénuement. Cette nuit encore, il voyage dans un autre monde. Ses longs cheveux lui tombent sur le visage. Il a les yeux injectés de sang. Ses lèvres exsangues ne cessent de dégoiser : "Je – suis – Dieu." Il se cramponne au réverbère. Son haleine est nauséabonde.

"Il faut que tu manges !"

Il me rétorque, à peine audible : "La fin du monde est proche !"

"Tu te trompes. Mais ce qui est sûr, c'est que si tu bouffes pas, tu vas crever !"

"Je suis immortel !"

"Tu finiras par crever comme moi et tous les autres marginaux. Il est inconcevable de se trouver au centre d'une bataille sans y participer !"

"Mais moi je suis Dieu !"

"Tu es mort depuis longtemps. Ta philosophie n'est qu'une illusion, elle ne sert à rien. L'existence se fiche de ce que tu penses et de ce que tu souhaites. L'existence impose sa loi et il nous faut obéir. Et la loi, c'est [206] d'appartenir à un groupe. Celui qui reste en marge est condamné à disparaître !"

Il ne va pas tarder à s'effondrer sur le pavé, mais je n'éprouve aucune pitié. Je revois ma pauvre grand-mère mourir d'inanition et qui dans son agonie remerciait encore Dieu pour la vie qu'elle avait menée. De quel processus fantasmagorique peut bien relever Dieu pour exercer un tel ascendant sur le genre humain ? N'a-t-on pas au nom de Dieu anéanti des peuples entiers, modifié des milliers de fois la structure de l'univers, fait mourir des millions de gens dans la béatitude ?

Dato Sago s'affale au pied du réverbère. La nuit est chaude. Il a déjà dormi des milliers de fois à la dure. Les passants se marrent : "Tiens, encore ce sacré Pain quotidien !" Tu viens de rejoindre l'autre monde, mais eux se marrent.

La rue Münz est particulièrement animée. J'aperçois mon chef de bande, les mains dans les poches, la casquette de travers sur son crâne anguleux. Il est là, au coin de la rue, et regarde de temps en temps autour de lui. Je me planque dans l'obscurité d'une porte cochère et l'observe. Il est sous les enseignes lumineuses. Autour de lui, il y a un ballet incessant de putes, de proxos, de noctambules. Il ne s'en soucie guère. Lorsqu'un bus ou un tram le dissimule à ma vue, je frémis de ne plus le revoir. Mais il reste là à fumer tranquillement et à faire le pied de grue.

Je murmure à son intention : "Ah, mon chef, qu'elle est douloureuse, cette séparation ! Comme cela ravive tout ce que j’ai pu éprouver pour toi ! Nous avons durant des années été soudés par des liens indéfectibles. Durant toute mon enfance j'ai été ton esclave. Personne ne t'a aimé comme moi !"

[207]

Mais lui reste tranquillement à faire le pied de grue.

"C'était à la vie, à la mort, chef..."

Mais il ne me voit pas.

Je n'y tiens plus ; je sens que je vais me précipiter vers lui, lui mettre une grande claque dans le dos et éclater de rire : Je suis là, me revoilà, grand con !

Mais la main de fer de la loi que je me suis fixée me rappelle à l'ordre.

Une fille s'avance vers lui en dodelinant. Elle l'accoste, lui sourit. Il lui rend son sourire. C'est elle qu'il attendait ? Oui c'est bien elle, cette splendide idiote ! Mais qu'est-ce qu'il lui trouve ? Qu'est-ce qu'il attend pour la virer ? Et voilà qu'il se met à rire ! Jamais il n'a ri comme ça avec nous ! Oh chef, c'est terrible ce que tu m'infliges là !

Ils sont partis ensemble. Je traverse lentement l'Alexanderplatz. Où dois-je aller ? Que dois-je faire ?

Et soudain je hurle : "Mes frères, j'arrive !"

Oui, j'arrive, j'arrive ! Dire que je vous avais pratiquement oubliés dans cette foutue ville ! Mais me voilà, camarades vagabonds, attendez-moi !

Je me précipite à la gare. Vite un ticket pour la banlieue, c'est terminé Berlin ! Mais les guichets sont fermés. Le premier train n'est qu'à cinq heures. Tant pis, pas question de perdre une minute. Et je me mets à suivre la voie. J'ai déjà suivi des centaines de kilomètres de voie dans tous les pays d'Europe. Pourquoi ferais-je une exception pour un tunnel berlinois ?

Attendez-moi, camarades, j'arrive !

Me voilà à la gare silésienne. C'est l'heure où tout le monde s'est enfin couché. Les rues sont pratiquement désertes et les pas résonnent. On n'y rencontre plus guère que quelques putains cacochymes, quelques ivrognes et [208] quelques agents de police. Sur la voie un ouvrier est en train de souder des rails. Bosse, mon ami, bosse ! Ça te donnera le droit de crever de faim et d'avoir un bel enterrement ! Mais surtout, n'aie pas d'autre ambition que de rêver ! Quel âge as-tu ? Disons vingt-cinq ans. Le bel âge, mon pote ! Avec un minimum de chance, tu pourras encore te faire exploiter pendant cinquante ans. Tu auras même une femme et des gamins, et au début de ton mariage, le dimanche, tu pourras aller en famille boire une bière à Grünau ou à Wannsee. Allez, mon gars, bosse ! Au bout de quelques années, ça sera la haine perpétuelle avec ta bonne femme et tu la cocufieras allègrement. Tous les jours tu iras pointer et tu fermeras ta gueule. Mais surtout, reste confiant car tu gagneras un jour le royaume des cieux. Alors finies les emmerdes : Tu t'envoles pour le Paradis, on t'offre une harpe en or en guise de bienvenue, et si tu as réellement tout accepté sur terre sans moufter, on t'octroie le privilège éternel de faire de la musique aux pieds du trône du Tout-Puissant ! Le travail, c'est ce qui sanctifie la vie, répète toujours mon copain Otto. Tu peux lui faire confiance, c'est un spécialiste et il est loin d'être con. Son seul problème, c'est qu'il a été complètement démoli, comme Dato Sago, comme le Philosophe, comme le petit Krummstiebel, comme Franz le Polonais, comme Heini, comme mon chef de bande, comme Paul et Kalle, comme Jonny, comme moi, comme des millions d'individus en Allemagne !

**207**

Rue de Varsovie. Les premiers trains circulent. Le jour se lève. Il bruine.

Les wagons sont éclairés et je les observe, entassés comme des sardines. Ils font une sale gueule. Ils ont sommeil, ils sont énervés, ça se voit à leurs yeux ! Ils sont [209] des millions à foncer au turbin, ils sont des millions à revenir de l'équipe de nuit, des millions d'exploités, d'opprimés, d'humiliés. Et pourtant ces millions de sardines s'empressent quotidiennement de rejoindre leurs machines.

Pourquoi ne se révoltent-ils pas ?

Pourquoi ne se battent-ils pas ?

Pourquoi restent-ils aussi passifs ?

Pourquoi n'ont-ils pas la volonté de changer le monde ?

Non, nous ne sommes pas des leurs. On nous a complètement massacrés, mais pas question de nous laisser manipuler ! Nous voulons vivre et c'est pour cette raison que nous avons choisi d'être des marginaux.

Un camion passe et je saute sur la remorque. Nous fonçons à travers la pluie.

Me voilà, mes frères, j'arrive !

Je n'ai aucun but, ma vie n'a aucun sens, mon cœur est sans amour. Me voilà, mes frères, vous qui êtes aussi morts que moi !

Tu prétends qu'il faut jouir de la vie en totale liberté, Jonny ?

La seule chose dont on puisse pleinement jouir, c'est de la mort, mes frères !

Apatrides, damnés de la terre, laissés-pour-compte, putains, meurtriers, vagabonds, vous tous, miséreux au grand cœur malade qui refusez l'imposture de cette foutue existence, attendez-moi, je suis un des vôtres !

**209**

[210]

[211]

**Les sous-hommes**

ANNEXES

[Retour à la table des matières](#tdm)

[212]

[213]

ANNEXE 1

**Walter Kolbenhoff : "Sans Wilhelm Reich, jamais ce livre n'aurait été écrit..." (août 1978).**

[Retour à la table des matières](#tdm)

C'est par une morne matinée de mars 1933 – morne à tous égards – que je débarquai à Copenhague. Outre le crachin sur le port, je n'avais jusqu'alors, en pratiquement vingt-cinq années d'existence, jamais éprouvé un tel sentiment d'abandon.

Trois semaines auparavant, j'avais réussi à fuir Berlin pour Amsterdam. Hébergé chez des camarades communistes, j'en profitai pour faire le point sur ma situation. Encore sous le coup de la terreur de la persécution nazie, j'avais un grand besoin de calme. C'est alors qu'advint l'inconcevable.

Je fus arrêté en pleine rue et on m'expliqua sans détour que j'allais être expulsé vers l'Allemagne. Un camarade avocat appelé aussitôt à la rescousse tenta de me faire libérer, sans résultat. À cette époque, les autorités néerlandaises étaient paralysées par la crainte de déplaire aux tyrans qui régnaient en Allemagne et ne souhaitaient prendre aucun risque. La peur est toujours mauvaise conseillère. Nombreux furent ainsi ceux qui, à peine refoulés, furent assassinés. Une grande partie de la population hollandaise était indignée par un tel comportement de ses dirigeants. Mon avocat finit par trouver des gens influents qui acceptèrent d'intervenir en ma faveur. Au bout de quinze jours de détention, le verdict tomba : je devais quitter le pays par le premier bateau en partance d'Amsterdam.

Dès l'aube, deux fonctionnaires de la criminelle m'escortèrent jusqu'au quai et me remirent selon la procédure réglementaire au capitaine d'un cargo. Ce n'est qu'une fois en haute mer que j'appris que nous nous rendions à [214] Copenhague. Cela aurait pu tout aussi bien être Shanghai ou Édimbourg. Mais si notre destination avait été l'un de ces ports ou une toute autre ville, je n'y aurais pas retrouvé Wilhelm Reich et jamais ce livre n'aurait été écrit. Ainsi en va-t-il des caprices de l'existence.

J'errais dans les vieux quartiers de Copenhague. J'étais d'humeur chagrine. Je ne saurais dire pourquoi, mais je me refusais à rester dans cette ville que j'allais tant aimer plus tard. Je voulais me rendre à Londres ou à Stockholm. Le soir venu, je pris une chambre bon marché à Nyhavn avec la ferme intention de me procurer dès le lendemain matin un billet d'embarquement ou en tout cas de trouver une solution pour partir. Mais un vieux loup de mer me dit : "Tu vas quand même pas quitter Copenhague sans t'être baladé sur Langelinie. Ça serait une honte !"

Une chance que j'ai suivi son conseil ! En effet, je n'étais pas depuis dix minutes sur cette promenade universellement connue qu'une voix m'interpellait d'un banc : "Walter, mon ami, que fais-tu ici ? Assieds-toi près de moi, nous avons pour sûr bien des choses à nous raconter !"

Mon interpellateur était Wilhelm Reich. Nous nous étions connus à Berlin. À l'époque, son ouvrage sur la libération sexuelle de la jeunesse avait fait l'effet d'une bombe parmi les jeunes prolétaires. Il suscitait dans tous les groupes des discussions passionnées. J'appartenais à l'un de ces groupes et était l'un des plus farouches partisans de ses théories. Dès lors que je me retrouvai assis près de Reich sur ce banc de la Langelinie de Copenhague, plus question pour moi de quitter la ville. Reich était arrivé peu de temps auparavant, avait déjà lié des milliers de contacts, et m'entraîna dès le lendemain avec lui.

Il est ici indispensable que j'apporte quelques précisions quant à cette personnalité hors du commun.

[215]

Jamais aux coins de mon existence je n'ai eu l'occasion de rencontrer quelqu'un qui comme lui pouvait mener de front deux à trois besognes. Il y avait en premier lieu sa profession. En tant que psychanalyste réputé, il eut une importante clientèle dès son arrivée à Copenhague. Mais cela ne lui suffisait pas. C'était un passionné de la lutte politique. Chaque jour, il écrivait quelques articles fondés sur ses théories pour des revues scientifiques de portée internationale, et en outre publiait – c'était essentiel pour lui – sa propre revue. Son Économie sexuelle qui était en cours d'élaboration et qu'il défendait avec une opiniâtreté confinant au fanatisme, lui valut bientôt d'entrer en conflit avec le Parti communiste. J’avais moi-même pris contact avec les camarades danois et exécutait des tâches militantes. On me recommanda expressément de rompre avec Reich, mais je n'en avais pas du tout l'intention. Je faisais son ménage, mangeais avec lui, et lorsque son emploi du temps le lui permettait, nous allions avec sa petite voiture en Zélande ou au bord de la mer. Mais même au cours de ces excursions, il me parlait sans cesse de politique.

C'est ainsi qu'un jour il me proposa d'écrire un livre sur ma vie berlinoise avant que les nazis n'accèdent au pouvoir. Comme chez lui toute idée devait être immédiatement concrétisée, il ne tint nullement compte de mes objections qu'un tel ouvrage me réclamerait du temps. Il avait fondé une maison d'édition, le Trobris Verlag (en hommage aux Essais sur la vie sociale des indigènes trobriandais de l'ethnologue polonais Bronislaw Malinowski), et il me harcela pour que le livre paraisse au plus vite. Il me procura une chambre rue Knabro, me fournit du papier, et me demanda chaque soir où j'en étais. Il m'est rarement arrivé dans mon existence de disposer d'aussi peu [216] de temps pour fournir un travail. Tous les jours, vers cinq heures de l'après-midi, un coursier venait de l'imprimerie pour récupérer les pages que j'avais écrites et à peine relues. Le typographe et l'imprimeur étant danois, ceci explique les nombreuses coquilles qui émaillèrent le texte. Mais Reich trépignait d'impatience et il ne servait à rien de protester. Le livre fut achevé en quelques semaines. J'étais certes heureux, mais regrettais quand même que sa fabrication ait été bâclée.

Cependant, l'affaire n'allait pas en rester là. À peine le livre était-il en librairie, que je fus convoqué par le Parti communiste. On me pressa de renier publiquement l'ouvrage sous peine des plus fâcheuses conséquences.

Ceci mérite quelques explications pour le lecteur d'aujourd'hui.

C'était l'époque à laquelle le Parti communiste défendait la thèse que le triomphe de Hitler représentait non pas une défaite, mais une victoire pour la classe ouvrière allemande. Pour absurde que puisse apparaître cette conception dès lors que l'on pense au démantèlement du Parti et au nombre considérable de militants qui en furent victimes, il s'agissait d'une doctrine qui ne laissait place à aucune contradiction. J'avais pourtant eu l'impudence de la remettre en question et de la dénoncer avec virulence dans mon ouvrage. On me déclara : "Ou bien tu romps avec Reich et ses théories contre-révolutionnaires et tu renies ton livre, ou bien tu es viré du Parti !" Je refusai de rompre avec Reich et fus viré après cinq années d'adhésion. L'ironie de cette folle époque a voulu que tous les membres de ce tribunal du Parti qui avait prononcé mon exclusion aient été virés à leur tour quelques semaines plus tard. J'en ai oublié la raison exacte, mais sans doute la ligne avait encore une fois changée.

[217]

La critique littéraire communiste n'épargna pas non plus mon livre et le descendit en flammes pour des motifs purement opportunistes. Le pape de la littérature de l'Internationale communiste était alors Franz Leschnitzer. Il écrivit dans le numéro 3 de 1934 de la revue *Littérature Internationale – Organe central de l'Association internationale des écrivains révolutionnaires* qui paraissait à Moscou, que mon livre était "nocif, du fait que le narrateur n'avait pas jugé bon de prendre clairement position "en faveur de l'organisation qui rassemblait ses frères de classe". Ce qui signifiait qu'aux yeux du Parti j'avais trahi la classe ouvrière. Les camarades de la direction moscovite faisaient comme s'ils ignoraient tout de la situation réelle en Allemagne. C'est en tout cas ce qui ressortait de la formulation édulcorée de Leschnitzer : "Il est certain que, tant par sa forme que son style talentueux, le roman de Kolbenhoff est de nature à induire en erreur un lecteur peu au fait de la réalité de la lutte des classes en Allemagne." Je ne vois guère comment expliquer ce jugement tarabiscoté, sinon par le fait que mon livre faisait du bruit et connaissait un énorme succès. J'admets volontiers que l'ouvrage contenait pas mal de coquilles, mais cela relevait des circonstances de sa publication. Si j'avais pu disposer d'une année entière pour y travailler, il en aurait été autrement. Mais cela n'aurait absolument rien changé à son contenu.

Pour conclure, je souhaiterais dire encore quelques mots à propos de mon ami Wilhelm Reich sans lequel je n’aurais jamais écrit cet ouvrage et auquel je dois tant. C'était un disciple de Freud, un intellectuel, et en tant que scientifique il faisait parti de ces personnalités marginales qui dans leur quête fanatique de nouvelles connaissances n'hésitent pas à battre en brèche les conventions. Et comme [218] pratiquement tous les scientifiques briseurs de tabous, il a eu à faire face à l'acharnement de ses ennemis. C'est à Oslo que lui fut porté le premier coup. Il fut rejeté par ses pairs en tant que charlatan [[4]](#footnote-4). Il émigra aux États-Unis et réussit à reconquérir son prestige grâce à sa fascinante personnalité et à ses théories progressistes. Mais là encore ses adversaires se mobilisèrent. Sa démesure et ses spéculations provocatrices leur permirent de l'abattre.

Il a fallu attendre les années soixante-dix pour qu’aussi bien les partisans que les adversaires de Reich en arrivent à une perception plus objective des travaux de ses travaux. Bien qu'il soit certain que nombre de ses théories se retrouveront à jamais bannies en raison de leur caractère purement spéculatif, il n'en reste pas moins que son œuvre connaît de nos jours un regain d'intérêt. Il s'avère en effet qu'il a été en avance sur son siècle dans bien des domaines auxquels la science daigne enfin prêter attention.

Wilhelm Reich connut une fin tragique, voire bizarre, tout comme lui-même le fut. Moi, son ami, me réjouis que la partie la plus significative de son œuvre n'ait pas sombré dans l'oubli et puisse aider les Hommes, conformément à son vœu [[5]](#footnote-5).

[219]

ANNEXE 2

**Repères biographiques**

[Retour à la table des matières](#tdm)

20 mai 1908 : naissance de Walter Hoffmann dans une famille ouvrière de Berlin.

1914-1922 : école primaire et collège laïque socialiste à Berlin.

1922-1926 : apprentissage comme typographe-zincographe. Travail en usine.

1926-1930 : années de vagabondage. Publication de son premier reportage sur la vie des marginaux par le journal social-démocrate *Vorwärts.* Adhésion au Parti communiste.

1930 : carrière journalistique. Collabore notamment à la *Rote Fahne,* organe central du PC. Publication de son premier roman, *Der Hinterhof.*

1933-1942 : exil à Copenhague. Publication des *Sous-hommes (Untermenschen)* sous le pseudonyme de Walter Kolbenhoff qu'il adoptera définitivement. Exclusion du PC. Études de littérature et d'anglais à l'université populaire. Publication en danois du recueil poétique "Ballades contemporaines".

1942-1944 : malgré son exclusion, est chargé par le Parti communiste de créer une cellule militaire de résistance dans la *Wehrmacht.* Soldat en Yougoslavie et en Italie. 1944-1946 : prisonnier de guerre aux USA avec Alfred Andersch et Hans-Werner Richter. Prix de la maison d'édition Fischer alors en émigration à Stockholm pour le meilleur manuscrit de roman *(Von unserm Fleisch und Blut)* écrit par un écrivain allemand interné dans un camp de prisonniers aux USA.

1946 : installation à Munich. Collaborateur à *Der Ruf,* revue indépendante pour la jeune génération.

[220]

1947 : mariage avec Isolde Walter. Membre du Groupe 47. Rédacteur à la *Neue Zeitung.* Sortie en librairie de *Von unserm Fleisch und Blut.*

1949 : Parution du roman *Heimkehr in die Fremde.*

1950 : installation à Ambach sur le Lac de Starnberg. Auteur de pièces radiophoniques.

1952-1954 : collabore aux activités du cabaret munichois "Die Zwiebel".

1955 : installation à Rodenkirchen près de Cologne. Reporter à la *Neue lllustrierte* de Cologne.

1960 : installation à Utting et Schondorf en Bavière. Traducteur du danois et de l'anglais. Parution du roman Die Kopfjäger.

1964 : installation à Germering près de Munich.

1970 : parution du roman *Das Wochenende.*

1972 : membre du PEN-club.

1984 : parution de *Schellingstrasse 48* (autobiographie).

1985 : Prix littéraire de la ville de Munich.

1988 : parution de *Bilder aus einem Panoptikum*.

1990 : Prix Günter-Eich de la ville de Salzbourg.

29 janvier 1993 : mort de Walter Kolbenhoff à Germering.

[221]

ANNEXE 3

**Thierry Feral : Notes sur l'actualité de l'ouvrage**

[Retour à la table des matières](#tdm)

**1.** Le "roman" *Les sous-hommes* de Walter Kolbenhoff peut être considéré comme l'ultime surgeon de ce qu'il est convenu d'appeler en Allemagne *La Nouvelle objectivité (Neue Sachlichkeit),* c'est-à-dire une restitution minutieuse de la réalité dans sa matérialité. Ce courant esthétique, qui succède à l'Expressionnisme et au Dadaïsme dans le sillage du Plan Dawes en 1924, se délite avec la fin de la période de stabilisation économique de la République de Weimar (crise de 1929) en raison de sa propension à dégénérer en pur voyeurisme de la condition ouvrière et de son ambiguïté à se situer idéologiquement (cf. L. Richard, *D'une apocalypse à l'autre,* UGE, 10/18, 1976, pp. 328- 348). En effet, à partir de cette époque, les affrontements politiques, qui en janvier 1933 vont se solder par l'accession des nazis au pouvoir, occupent inexorablement le devant de la scène (cf. T. Feral, *Le national-socialisme : vocabulaire et chronologie,* L'Harmattan, 1998) et contraignent la création artistique à se positionner. Désormais, dépassant le simple naturalisme sarcastique du *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin (1929), l'influence de la *Nouvelle Objectivité* se manifeste sous une forme engagée avec des œuvres telles que *Fabian, histoire d'un moraliste* d'Erich Kästner (1931) ou *Petit homme*, *que faire maintenant ?* de Hans Fallada (1932). Avec le remarquable film *Kuhle Wampe,* produit par Slatan Dudow sur un scénario de B. Brecht et E. Ottwald, elle dérive délibérément vers l’*agitprop* communiste avant que le régime hitlérien ne lui porte définitivement le coup de grâce. Publié en émigration, l'ouvrage de W. Kolbenhoff se démarque tant de la "mélancolie de gauche" à laquelle se limitait, selon le critique Walter Benjamin, la *Nouvelle* [222] *Objectivité* militante, que de la prétention révolutionnaire des artistes prolétariens. Par son cynisme, son ton désabusé, son vérisme désespéré, sa conviction que l'homme est englué dans l'absurde, il préfigure le roman existentialiste. Or le problème central soulevé par l'Existentialisme : que faire de sa vie ?, comme son appel à ne pas démissionner d’être un existant et à ne pas sombrer dans le sommeil vital, ne restent-ils pas le défi à relever face à l’étouffoir de notre univers présent ?

**2.** Taraudé dans son exil par ce qui a fait le succès des nazis, Kolbenhoff nous entraîne hors de tout psychologisme et de toute interprétation doctrinale à la source même de ce qu'il considère comme la peste moderne de nos sociétés : la désillusion. Évoquant dialectiquement par le biais de ses personnages le chassé-croisé des avatars de la pensée allemande de Nietzsche à Hitler en passant par la révolte expressionniste et l'eschatologie marxiste (cf. J.L. Bandet, *Histoire de la littérature allemande,* PUF, 1997, pp. 237-327), il nous prouve que le désenchantement du monde, qu'il se manifeste sous des aspects asociaux ou petits-bourgeois, est dans tous les cas empreint de nocivité. Paralysant l'action positive et créatrice de valeurs nouvelles qui permettraient à l'homme de se libérer des aliénations multiples auxquelles son existence est inféodée, il favorise l’efflorescence de mythes creux, de passions collectives et irraisonnées, de sanglantes mystifications idéologiques" (H. Arvon, *La philosophie du travail,* PUF, 1973, p. 93). Ce constat n'est-il pas, hélas !, à l'heure actuelle d'une singulière prégnance ?

[223]

**223**

**3.**Les protagonistes du roman de Kolbenhoff ne sont que des symptômes de la misère berlinoise [[6]](#footnote-6). Victimes de la totale désespérance qui régnait dans l'environnement catastrophique d'une capitale au premier rang des crises économiques successives, de la confusion politique, du chômage, de la criminalité (cf. P. Guislain, *M. le Maudit,* Hatier, 1990), on ne leur offre aucune perspective d'avenir sinon la perpétuation de schémas dont ils ont appris à se défier et qu'ils haïssent. Pratiquement du même âge que Kolbenhoff, Klaus Mann, le fils aîné de Thomas, se souviendra dans son autobiographie *Le tournant* (1942) : "Tout autour de nous vacillait et éclatait en morceaux, à quoi aurions-nous dû nous raccrocher, selon quelle loi nous orienter ? [...] Les atmosphères d'apocalypse nous furent très tôt familières, nous fîmes très tôt l'expérience de toutes sortes d'excès et d'aventures." Dès lors qu'il est concevable que ce digne rejeton de la haute bourgeoisie ait pu battre en brèche la morale dominante par ses turbulences sexuelles et toxicomanes, comment ne pas accepter que les plus déshérités, qui eux vivaient au quotidien la faim et la détresse sociale, aient fait de même ? Plus, comment concevoir que la jeunesse actuelle des banlieues, tous les laissés-pour-compte du libéralisme ne soient pas tentés par des conduites marginales ? Après tout, alors même que l'État et les partis politiques sont incapables de leur proposer des alternatives promotionnantes, pourquoi n'auraient-ils pas l'ambition – pour le moins – de vivre sans subir ?

[224]

**4.** À l'origine du malaise de la jeunesse dans la civilisation, Walter Kolbenhoff place en premier lieu, et ce dans la foulée d'une tradition expressionniste initiée par Walter Hasenclever *(Le fils,* 1914) ou encore Leonhard Frank *(La cause,* 1915), l'éducation – tant parentale que scolaire – qui interdit à l'individu de se conquérir un espace et de se mouvoir dans une dimension qui lui soient propres. On sait que ce fut le grand drame de Kafka. Dans un ouvrage essentiel, G.A. Goldschmidt a magnifiquement rendu compte de cette problématique (*Quand Freud voit la mer,* Buchet-Chastel, 1988, pp. 92-136), et tout récemment un professeur de philosophie a montré que dans l'école d'aujourd'hui il existe toujours des méthodes d'une infinie subtilité pour pratiquer la "désubjectivation de masse". Peu soucieux de "requalifier" l'homme, selon le rêve de René Char, le réseau éducatif actuel mettrait au contraire tout en œuvre pour le "disqualifier", le réduire à un rôle d'exécutant zélé du pouvoir (G. Molinier, *La gestion des stocks lycéens,* L'Harmattan, 1999, p. 214 sq ). Le philosophe P. Bourdieu a de longue date souligné cette intériorisation d'un statut qui, imposé par les rapports sociaux, fait que dans sa conduite l'individu perd ses autres dimensions d'être et finit par s'identifier à ce que l'idéologie dominante s'acharne à faire de lui. Nous voici, soixante-sept ans après sa parution, ramenés au cœur du roman de Kolbenhoff.

**5.** Dans son colossal travail. *L'acte est une aventure* (La Découverte, 1998), l'éminent socio-psychanalyste Gérard Mendel dénonce la conception toujours omniprésente de l'être comme sujet métaphysique au détriment de ce qu'il nomme *le vif du sujet* au sein duquel fonctionne la capacité humaine à l'invention. S'en prenant au *sujet-machinerie* soumis à un déterminisme absolu d'ordre biologique, [225] culturel, politique, il plaide pour un détournement de l'orthodoxie de la règle du jeu, une dissidence permettant une immersion dans l'infini des possibles du moi. Ce n'est pas en apprenant de manière unidimensionnelle comme l'imposent l'éducation sociale et scolaire déjà dénoncées par H. Marcuse (*L'homme unidimensionnel,* 1964), mais en comprenant la multiplicité des options ouvertes et surtout la possibilité permanente qui existe d'exercer son pouvoir sur le processus de l'acte que l'homme se fait libre et finit par rompre avec les processus répétitifs qui conditionnent la vie. Bref, il lui faut choisir "de regarder en avant, au- delà du moi-cadavre" (G. Mendel, op. cit., p. 560), et ce par-delà l'angoisse abêtissante paradigmatiquement allégo- risée dans la *Métamorphose.* Dénonciateur de la "vie mutilée" (*Minima Moralia*) et défenseur d'une "dialectique négative", T.W. Adorno n'affirmait-il pas que la révolution réussie serait celle qui pourrait prétendre avoir aboli l'angoisse ? Et Ernst Bloch *(Le principe espérance)* que pour rénover le monde, il ne fallait pas tant se focaliser sur la libération totale de toute sujétion sociale que sur la mise en pratique continuelle de nouvelles possibilités de vie ? Sans vouloir exagérer la lucidité de Kolbenhoff, il ne semble pas aberrant de relever qu'il a eu à l'époque de la rédaction de son livre l'intuition de la nécessité d'une telle démarche qui pourrait bien finalement être la clé de la vraie émancipation.

**6.** Comme l'énonçait Simone de Beauvoir dans *Les mandarins* (1954), il est insoutenable que la vie puisse se résumer à "attendre la mort en piétinant dans le néant". À ce titre, l'enjeu majeur de la modernité est à l'évidence, selon la formule magistrale du grand psychiatre Lucien Bonnafé (*Chimères,* 24/1995), "l'apologie des singularités [226] dans la culture des solidarités". "Nous voulons vivre !", hurlent les sous-hommes de Kolbenhoff, sans vraiment savoir comment s'en donner l'illusion. Le XXe siècle aura été d'un bout à l'autre dominé par la coercition : régimes totalitaires, normativisme capitaliste, despotisme technico-scientifique, etc... (cf. *Psychiatrie française*, déc. 1995 et sept. 1998). Souhaitons donc, comme l’exprimait superbement Veza Canetti en conclusion de son roman La rue jaune (1933, trad. française Maren Sell, 1991) consacré au quartier viennois de Leopoldstadt, que le XXIe ait à cœur que "l'Homme marche debout, la marque sublime de son âme gravée sur le front" (op. cit., p. 209).

[227]

ANNEXE 4

**Bibliographie sommaire**

**A. Contexte historique**

[Retour à la table des matières](#tdm)

Argelès (J.M.) et Badia (G.), *Weimar – IIIe Reich,* Messidor/Éditions Sociales, 1987.

Bariéty (J.) et Droz (J.), *République de Weimar et régime hitlérien,* Hatier, 1973.

Flechtheim (O.K.), *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Maspero, 1972.

Guérin (D.), *La peste brune,* FM/petite collection Maspero, 1971.

Richard (L.), *La vie quotidienne sous la République de Weimar*, Hachette, 1983.

Thalmann (R.), *La République de Weimar,* PUF, 1991.

**B. Contexte esthétique**

Bensimon (D.), Adolph Donath. *Parcours d'un intellectuel juif germanophone*. Vienne, Berlin, Prague, L'Harmattan, 2000.

Palmier (J.M.), *L'Expressionnisme comme révolte. Apocalypse et révolution*, Payot, 1978.

Palmier (J.M.), *L'Expressionnisme et les arts*, Payot, 1980 (2 vol.).

Richard (L.), *D'une apocalypse à l'autre*, UGE, 10/18, 1976.

**C. Berlin**

Cohen (D.), *Lettre à une amie allemande. En marge d'un voyage à Berlin, juin 1998*, L'Harmattan, 2000.

Hessel (F.), *Promenades à Berlin,* Presses Universitaires de Grenoble, 1989.

Palmier (J.M.), *Berliner Requiem,* Galilée, 1976.

Palmier (J.M.), *Retour à Berlin,* Payot, 1990.

[228]

**229**

Richard (L.) et al., *Berlin 1919-1933*, revue *Autrement*, octobre 1991.

**D. Walter Kolbenhoff**

Hay (G.), Postface à W. Kolbenhoff, *Von unserm Fleisch und Blut*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1978, pp. 216-229.

Hay (G.) et al., *Begleitheft zur Ausstellung Walter Kolbenhoff in der Stadtbibliothek Germering vom 19.10.- 18.11.1994*, Stadt Germering, 1994.

Kolbenhoff (W), *Schellingstrasse 48* (autobiographie). Fischer Taschenbuch Verlag, 1984. ,

Richter (H.W.), *Im Etablissement der Schmetterlinge. Portraits der Gruppe 47*, Carl Hanser Verlag, 1986.

Richter (T.), *Die Gruppe 47*, Kiepenheuer und Witsch, 1997.

[229]



Dans la *Wehrmacht* (1943).  
Propriété I. Kolbenhoff

[230]

**231**



Rédacteur à la N eue Zeitung (Munich, 1946)  
Propriété I. Kolbenhoff

[231]



Membre du "Groupe 47".  
Caricature de H. Meyer-Brockmann  
Propriété I. Kolbenhoff

[232]

**233**



Dans son bureau de Germering (1978)  
Propriété I. Kolbenhoff

[233]



Saint-Tropez, septembre 1991  
Propriété I. Kolbenhoff

[234]

[235]

Table des matières

Avant-propos (T. Feral) [7]

***Les sous-hommes*** (W. Kolbenhoff) [15]

Annexes [211]

\* "Sans Wilhelm Reich, jamais ce livre n’aurait été écrit" (W. Kolbenhoff) [213]

\* Repères biographiques [219]

\* Notes sur l’actualité de l’ouvrage (T. Feral) [221]

\* Bibliographie sommaire [227]

\* Iconographie [229]

[236]

[237]

**Collection Mémoires du XXe siècle**

ZZG

**Dernières parutions**

Laure SCHINDLER-LEVINE,*L'impossible au revoir. L'enfance de l'un des derniers « maillons de la chaîne », 1933-1945*,1999.

André CAUSSAT,Gutka. *Du ghetto de Varsovie à la liberté retrouvée*, préface d'André Kaspi, 1999.

Willy BERLER, *Itinéraire dans les ténèbres. Monowitz, Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald****,*** récit présenté par Ruth Fivaz-Silbermann, préface de Maxime Steinberg, 1999.

Jean-Varoujean GUREGHIAN,*Le Golgotha de l'Arménie mineure. Le destin de mon père. Témoignage sur le premier génocide du XXe siècle*, préface de Yves Temon, 1999.

Saül OREN-HORNFELD,*Comme un feu brûlant. Expérimentations médicales au camp de Sachsenhausen,**témoignage*, préface de Thierry Feral, 1999.

Daniel KLUGER(avec la collaboration de Victor SULLAPER), *Vigtor le Rebelle. La résistance d'un Juif en France,* récit biographique, préface de Henry Bulawko, 1999.

Claire JACQUELIN,*De la rue d'Ulm au Chemin des Dames. Histoire d'un fils, trajectoire d'un homme*. (Correspondance, 1902-1818).

Hélène COUPE, OLGA BARBESOLLE,*Les Sans-Amour ou le journal de captivité d'une jeune Ukrainienne en Allemagne nazie*.

Docteur Serge LAPIDUS, *Étoiles jaunes dans la France des années noires, onze récits parallèles de jeunes rescapés*,2000.

1. Cf. L. Schirmann, *L'affaire du "Dimanche sanglant d'Altona*, L’Harmattan, 1997. [↑](#footnote-ref-1)
2. Celle-ci était désormais sous l’autorité de Karl Zörgiebel, préfet de police social-démocrate de Berlin, qui six mois plus tard empêchera les syndicats de célébrer le 1er mai. [↑](#footnote-ref-2)
3. Cf. T. Feral, *Le national-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, L’Harmattan, 1998. [↑](#footnote-ref-3)
4. Voir *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 1, PUF, 1988, pp 296-300, 313-319, 380-381. [↑](#footnote-ref-4)
5. Cf. à ce sujet : G. Guasch, *Wilhelm Reich*, Retz, 1998, et R. Dadoun, *Cent fleurs pour Wilhelm Reich*, Payot, 1999. [↑](#footnote-ref-5)
6. 1. Cf. également à ce propos le premier roman de l’écrivain exilé en France, Paul-Albert Krantz, alias Ernst Erich Noth (1909-1983), *Die Mietskaserne* (1931, trad. française *L'enfant écartelé*, Plon, 1935). [↑](#footnote-ref-6)